

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

LORENZACCIO

MUSSET

Drame — 1834

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

LORENZO DE MEDICIS	206 rép.	AGNOLO	3 rép.
Duc	108 rép.	DEUXIÈME BANNI	3 rép.
CARDINAL	79 rép.	PREMIER GENTILHOMME	3 rép.
LA MARQUISE CIBO	77 rép.	DEUXIÈME GENTILHOMME	3 rép.
PHILIPPE STROZZI	76 rép.	PETIT SALVIATI	3 rép.
PIERRE STROZZI	65 rép.	UN MARCHAND	2 rép.
PHILIPPE	63 rép.	SOLDATS	2 rép.
TEBALDEO	27 rép.	UN PAGE	2 rép.
GIOMO LE HONGROIS	25 rép.	UN MASQUE	2 rép.
PRIEUR	25 rép.	DEUXIÈME DAME	2 rép.
CATHERINE GINORI	24 rép.	SECOND BANNI	2 rép.
SIRE MAURICE	23 rép.	TROISIÈME BANNI	2 rép.
UN ORFÈVRE	22 rép.	PREMIER CONVIVE	2 rép.
MARCHAND DE SOIERIES	22 rép.	MESSAGER	2 rép.
SCORONCONCOLO	20 rép.	ACCIAIUOLI	2 rép.
MARIE SODERINI	20 rép.	ÉTUDIANT	2 rép.
LE CARDINAL BACCIO VALORI	17 rép.	PIPPO	2 rép.
BOURGEOIS	17 rép.	LE CARDINAL CIBO	1 rép.
SALVIATI	12 rép.	LES HUIT	1 rép.

OFFICIER	12 rép.	COURTISANS	1 rép.
UN AUTRE	12 rép.	BANNIS	1 rép.
PALLA RUCCELLAI	11 rép.	DEUXIÈME ÉCOLIER	1 rép.
GUICCIARDINI	11 rép.	ASCANIO	1 rép.
BINDO ALTOVITI	10 rép.	UNE FEMME	1 rép.
LE MARQUIS CIBO	8 rép.	VOISINE	1 rép.
MAFFIO	8 rép.	UNE DAME DE LA COUR	1 rép.
CONVIVES	8 rép.	UN CAVALIER	1 rép.
VETTORI	8 rép.	UN AUTRE CAVALIER	1 rép.
PREMIER PRÉCEPTEUR	8 rép.	PREMIER CAVALIER	1 rép.
LOUISE STROZZI	7 rép.	UN DES BANNIS	1 rép.
PREMIER BANNI	7 rép.	PREMIER	1 rép.
UN CONVIVE	6 rép.	UN QUATRIÈME	1 rép.
VENTURI	5 rép.	SECOND	1 rép.
PREMIER ÉCOLIER	5 rép.	QUATRIÈME	1 rép.
PORTIER	5 rép.	UNE VOIX	1 rép.
CORSI	5 rép.	UNE AUTRE	1 rép.
DEUXIÈME PRÉCEPTEUR	5 rép.	UN HOMME DU PEUPLE	1 rép.
PETIT STROZZI	5 rép.	UN AUTRE CONVIVE	1 rép.
JULIEN SALVIATI	4 rép.	SECOND CONVIVE	1 rép.
THOMAS STROZZI	4 rép.	MEDECIN	1 rép.
ALAMANNO SALVIATI	4 rép.	UN DES CONVIVES	1 rép.

ACTE I · SCÈNE I

MOINES	4 rép.	SEIGNEUR	1 rép.
PROVEDITEUR	4 rép.	PLUSIEURS SEIGNEURS	1 rép.
PREMIÈRE DAME	4 rép.	CAPPONI	1 rép.
COME DE MEDICIS	3 rép.	CANIGIANI	1 rép.
FRANÇOIS PAZZI	3 rép.	UN ÉTUDIANT	1 rép.
FEMME	3 rép.	UN AUTRE ETUDIANT	1 rép.
UN SOLDAT	3 rép.	JEAN	1 rép.
SECOND ÉCOLIER	3 rép.	PEUPLE	1 rép.

Personnages muets & suite : ALEXANDRE DE MEDICIS, LÉON STROZZI, ROBERTO CORSINI, DEUX DAMES DE LA COUR, UN OFFICIER ALLEMAND, DEUX PRÉCEPTEURS, DEUX ENFANTS, PAGES, ÉCOLIERS, DOMESTIQUES

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE I	7
ACTE II	53
ACTE III	101
ACTE IV	151
ACTE V.	188

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE

Entrent Le Duc et Lorenzo, couverts de leurs manteaux ; Giomo, une lanterne à la main.

(Un jardin. - Clair de lune ; un pavillon dans le fond, un autre sur le devant.)

LE DUC

Qu'elle se fasse attendre encore un quart d heure, et je m'en vais. Il fait un froid de tous les diables.

LORENZO

Patience, altesse, patience.

5

LE DUC

Elle devait sortir de chez sa mère à minuit ; il est minuit, et elle ne vient pourtant pas.

LORENZO

Si elle ne vient pas, dites que je suis un sot, et que la vieille mère est une honnête femme.

LE DUC

Entrailles du pape ! Avec tout cela je suis volé d'un millier de ducats !

10

LORENZO

Nous n'avons avancé que moitié. Je réponds de la petite. Deux grands yeux languissants, cela ne trompe pas. Quoi de plus curieux pour le connaisseur que la débauche à la mamelle ? Voir dans une enfant de quinze ans la rouée à venir ; étudier, ensementer, infiltrer paternellement le filon mystérieux du vice dans un conseil d'ami, dans une carresse au menton ; tout dire et ne rien dire, selon le caractère des parents ; - habituer doucement l'imagination qui se développe à donner des corps à ses fantômes, à toucher ce qui l'effraye, à mépriser ce qui la protège ! Cela va plus vite qu'on ne pense ; le vrai mérite est de frapper juste. Et quel trésor que celle-ci ! Tout ce qui peut faire passer une nuit délicieuse à Votre Altesse ! Tant de pudeur ! Une jeune chatte qui veut bien des confitures, mais qui ne veut pas se salir la patte. Proprette comme une Flamande ! La médiocrité bourgeoise en personne. D'ailleurs, fille de bonnes gens, à qui leur peu de fortune n'a pas permis une éducation solide ; point de fond dans les principes, rien qu'un léger vernis ; mais quel flot violent d'un fleuve magnifique sous cette couche de glace fragile qui craque à chaque pas ! Jamais arbuste en fleur n'a promis de fruits plus rares, jamais je n'ai humé dans une atmosphère enfantine plus exquise odeur de courtisanerie.

15

20

25

LE DUC

Sacrebleu ! Je ne vois pas le signal. Il faut pourtant que j'aille au bal chez Nasi ; c'est aujourd'hui qu'il marie sa fille.

30

GIOMO

Allons au pavillon, monseigneur. Puisqu'il ne s'agit que d'emporter une fille qui est à moitié payée, nous pouvons bien taper aux carreaux.

ACTE I · SCÈNE PREMIÈRE

(Ils s'éloignent. - Entre Maffio.)

(La soeur de Maffio passe dans l'éloignement.)

(Rentrent Giomo et le duc.)

LE DUC

Viens par ici ; le Hongrois a raison. Il me semblait dans mon rêve voir
ma soeur traverser notre jardin tenant une lanterne sourde, et couverte
de pierreries. Je me suis éveillé en sursaut. Dieu sait que ce n'est qu'une
illusion, mais une illusion trop forte pour que le sommeil ne s'enfue
pas devant elle. Grâce au ciel, les fenêtres du pavillon où couche la pe-
tite sont fermées comme de coutume ; j'aperçois faiblement la lumière
de sa lampe entre les feuilles de notre vieux figuier. Maintenant mes
folles terreurs se dissipent ; les battements précipités de mon coeur font
place à une douce tranquillité. Insensé ! Mes yeux se remplissent de
larmes, comme si ma pauvre soeur avait couru un véritable danger. -
Qu'entends-je ? Qui remue là entre les branches ? Suis-je éveillé ? C'est
le fantôme de ma soeur. Il tient une lanterne sourde, et un collier
brillant étincelle sur sa poitrine aux rayons de la lune. Gabrielle ! Ga-
brielle ! Où vas-tu ?

GIOMO

Ce sera le bonhomme de frère pris de somnambulisme. - Lorenzo
conduira votre belle au palais par la petite porte ; et quant à nous,
qu'avons-nous à craindre ?

(Il tire son épée.)

MAFFIO

Qui êtes-vous ? Holà ! Arrêtez !

GIOMO

Honnête rustre, nous sommes tes amis.

MAFFIO

Où est ma soeur ? Que cherchez-vous ici ?

GIOMO

Ta soeur est dénichée, brave canaille. Ouvre la grille de ton jardin.

MAFFIO

Tire ton épée et défends-toi, assassin que tu es !

55

GIOMO *(saute sur lui et le désarme)*

Halte-là ! Maître sot, pas si vite.

MAFFIO

Ô honte ! Ô excès de misère ! S'il y a des lois à Florence si quelque justice vit encore sur la terre, par ce qu'il y a de vrai ; et de sacré au monde, je me jetterai aux pieds du duc, et il vous fera pendre tous les deux.

60

GIOMO

Aux pieds du duc ?

MAFFIO

Oui, oui, je sais que les gredins de votre espèce égorgent impunément les familles. Mais que je meure, entendez-vous, je ne mourrai pas silencieux comme tant d'autres. Si le duc ne sait pas que sa ville est une forêt pleine de bandits, pleine d'empoisonneurs et de filles déshonorées, en

65

voilà un qui le lui dira. Ah ! Massacre ! Ah ! Fer et sang ! J'obtiendrai justice de vous !

GIOMO *(l'épée à la main)*

Faut-il frapper, Altesse ?

(Il sort.)

LE DUC

Allons donc ! frapper ce pauvre homme ! Va te recoucher, mon ami ; nous t'enverrons demain quelques ducats.

70

MAFFIO

C'est Alexandre de Médicis !

(Il sort.)

GIOMO

Lui-même, mon brave rustre. Ne te vante pas de sa visite, si tu tiens à tes oreilles.

SCÈNE II

Un Marchand de Soieries et Un Orfèvre ouvrent leurs boutiques.

(Une rue. - Le point du jour. Plusieurs masques sortent d'une maison illuminée.)

(Il étale ses pièces de soie.)

LE MARCHAND DE SOIERIES

Hé, hé, père Mondella, voilà bien du vent pour mes étoffes.

75

L'ORFÈVRE *(bâillant)*

C'est à se casser la tête. Au diable leur noce ! Je n'ai pas fermé l'oeil de la nuit.

LE MARCHAND DE SOIERIES

Ni ma femme non plus, voisin ; la chère âme s'est tournée et retournée comme une anguille. Ah ! Dame ! Quand on est jeune, on ne s'endort pas au bruit des violons.

80

(Deux écoliers passent.)

L'ORFÈVRE

Jeune ! Jeune ! Cela vous plaît à dire. On n'est pas jeune avec une barbe comme celle-là, et cependant Dieu sait si leur damnée de musique me donne envie de danser.

(Il souffle dans ses doigts.)

PREMIER ÉCOLIER

Rien n'est plus amusant. On se glisse contre la porte au milieu des soldats, et on les voit descendre avec leurs habits de toutes les couleurs. Tiens, voilà la maison des Nasi. Mon portefeuille me glace les mains.

85

DEUXIÈME ÉCOLIER

Et on nous laissera approcher ?

(Ils se placent contre la porte de la maison.)

PREMIER ÉCOLIER

En vertu de quoi est-ce qu'on nous en empêcherait ? Nous sommes citoyens de Florence. Regarde tout ce monde autour de la porte ; en voilà des chevaux, des pages et des cent soixante livrées ! Tout cela va et vient, il n'y a qu'à s'y connaître un peu ; je suis capable de nommer toutes les personnes d'importance on observe bien tous les costumes, et le soir on dit à l'atelier : J'ai une terrible envie de dormir, j'ai passé la nuit au bal chez le prince Aldobrandini, chez le comte Salviati, le prince était habillé de telle façon, la princesse de telle autre, et on ne ment pas.⁹⁵ Viens, prends ma cape par derrière.

L'ORFÈVRE

Entendez-vous les petits badauds ? Je voudrais qu'un de mes apprentis fit un pareil métier.

LE MARCHAND DE SOIERIES

Bon ! Bon ! Père Mondella, où le plaisir ne coûte rien, la jeunesse n'a rien à perdre. Tous ces grands yeux étonnés de ces petits polissons me réjouissent le coeur. - Voilà comme j'étais, humant l'air et cherchant les nouvelles. Il paraît que la Nasi est une belle gaillarde et que Martelli est un heureux garçon. C'est une famille bien florentine, celle-là ! Quelle tournure ont tous ces grands seigneurs ! J'avoue que ces fêtes-là me font plaisir, moi. On est dans son lit bien tranquille, avec un coin de ses rideaux retroussé, on regarde de temps en temps les lumières qui vont et viennent dans le palais ; on attrape un petit air de danse sans rien payer, et on se dit : Hé ! Hé ! Ce sont mes étoffes qui dansent, mes belles étoffes du bon Dieu, sur le cher corps de tous ces braves et loyaux seigneurs.¹¹⁰

L'ORFÈVRE

Il en danse plus d'une qui n'est pas payée, voisin ; ce sont celles-là qu'on arrose de vin et qu'on frotte sur les murailles avec le moins de regret. Que les grands seigneurs s'amuse, c'est tout simple, - ils sont nés pour cela. Mais il y a des amusements de plusieurs sortes, entendez-vous ?

115

LE MARCHAND DE SOIERIES

Oui, oui, comme la danse, le cheval, le jeu de paume et tant d'autres. Qu'entendez-vous vous-même, père Mondella ?

L'ORFÈVRE

Cela suffit. - Je me comprends. - C'est-à-dire que les murailles de tous ces palais-là n'ont jamais mieux prouvé leur solidité. Il leur fallait moins de force pour défendre les aïeux de l'eau du ciel, qu'il ne leur en faut pour soutenir les fils quand ils ont trop pris de leur vin.

120

LE MARCHAND DE SOIERIES

Un verre de vin est de bon conseil, père Mondella. Entrez donc dans ma boutique, que je vous montre une pièce de velours.

L'ORFÈVRE

Oui, de bon conseil et de bonne mine, voisin ; un bon verre de vin vieux a une bonne mine au bout d'un bras qui a sué pour le gagnera ; on le soulève gaiement d'un petit coup, et il s'en va donner du courage au coeur de l'honnête homme qui travaille pour sa famille. Mais ce sont des tonneaux sans vergogne, que tous ces godelureaux de la Cour. À qui fait-on plaisir en s'abrutissant jusqu'à la bête féroce ? À personne, pas même à soi, et à Dieu encore moins.

125

130

LE MARCHAND DE SOIERIES

Le carnaval a été rude, il faut l'avouer et leur maudit ballons m'a gâté de la marchandise pour une cinquantaine de florins. Dieu merci ! Les Strozzi l'ont payé.

L'ORFÈVRE

Les Strozzi ! Que le ciel confonde ceux qui ont osé porter la main sur leur neveu ! Le plus brave homme de Florence, c'est Philippe Strozzi.

135

LE MARCHAND DE SOIERIES

Cela n'empêche pas Pierre Strozzi d'avoir traîné son maudit ballon sur ma boutique, et de m'avoir fait trois grandes taches dans une aune de velours brodé. À propos, père Mondella, nous verrons-nous à Montolivet ?

L'ORFÈVRE

Ce n'est pas mon métier de suivre les foires ; j'irai cependant à Montolivet par pitié. C'est un saint pèlerinage, voisin, et qui remet tous les péchés.

140

LE MARCHAND DE SOIERIES

Et qui est tout à fait vénérable, voisin, et qui fait gagner les marchands plus que tous les autres jours de l'année. C'est plaisir de voir ces bonnes dames, sortant de la messe, manier, examiner toutes les étoffes. Que Dieu conserve Son Altesse ! La Cour est une belle chose.

145

L'ORFÈVRE

La Cour ! Le peuple la porte sur le dos, voyez-vous ! Florence était encore (il n'y a pas longtemps de cela) une bonne maison bien bâtie ; tous ces grands palais, qui sont les logements de nos grandes familles, en

étaient les colonnes. Il n'y en avait pas une, de toutes ces colonnes, qui
 dépassât les autres d'un pouce, elles soutenaient à elles toutes une
 vieille voûte bien cimentée, et nous nous promenions là-dessous sans
 crainte d'une pierre sur la tête. Mais il y a de par le monde deux archi-
 tectes malavisés qui ont gâté l'affaire ; je vous le dis en confidence, c'est
 le pape et l'empereur Charles. L'empereur Charles a commencé par en-
 trer par une assez bonne brèche dans la susdite maison. Après quoi, ils
 ont jugé à propos de prendre une des colonnes dont je vous parle, à sa-
 voir celle de la famille des Médicis, et d'en faire un clocher, lequel clo-
 cher a poussé comme un champignon de malheur dans l'espace d'une
 nuit. Et puis, savez-vous, voisin ! comme l'édifice branlait au vent, at-
 tendu qu'il avait la tête trop lourde et une jambe de moins, on a rempla-
 cé le pilier devenu clocher par un gros pâtre informe fait de boue et de
 crachat, et on a appelé cela la citadelle. Les Allemands se sont installés
 dans ce maudit trou, comme des rats dans un fromage, et il est bon de
 savoir que, tout en jouant aux dés et en buvant leur vin aigrelet, ils ont
 l'oeil sur nous autres. Les familles florentines ont beau crier, le peuple et
 les marchands ont beau dire, les Médicis gouvernent au moyen de leur
 garnison ; ils nous dévorent comme une excroissance vénéneuse dévore
 un estomac malade. C'est en vertu des hallebardes qui se promènent sur
 la plate-forme qu'un bâtard, une moitié de Médicis, un butor que le ciel
 avait fait pour être garçon boucher ou valet de charrue, couche dans le
 lit de nos filles, boit nos bouteilles, casse nos vitres ; et encore le paye-t-
 on pour cela.

LE MARCHAND DE SOIERIES

Peste ! Peste ! Comme vous y allez ! Vous avez l'air de savoir tout cela
 par coeur ; il ne ferait pas bon dire cela dans toutes les oreilles, voisin
 Mondella.

*(Il rentre. Le marchand se mêle aux curieux. - Passe un bourgeois avec sa
 femme.)*

L'ORFÈVRE

Et quand on me bannirait comme tant d'autres ! On vit à Rome aussi bien qu'ici. Que le diable emporte la noce, ceux qui y dansent et ceux qui la font !

LA FEMME

Guillaume Martelli est un bel homme, et riche. C'est un bonheur pour
Nicolo Nasi d'avoir un gendre comme celui-là. Tiens ! Le bal dure en- 180
core. - Regarde donc toutes ces lumières.

LE BOURGEOIS

Et nous, notre fille, quand la marierons-nous ?

LA FEMME

Comme tout est illuminé ! Danser encore à l'heure qu'il est, c'est là une
jolie fête ! - On dit que le duc y est. 185

LE BOURGEOIS

Faire du jour la nuit et de la nuit le jour, c'est un moyen commode de ne
pas voir les honnêtes gens. Une belle invention, ma foi, que des halle-
bardes à la porte d'une noce ! Que le bon Dieu protège la ville ! Il en
sort tous les jours de nouveau, de ces chiens d'Allemands, de leur dam-
née forteresse. 190

(Ils sortent.)

LA FEMME

Regarde donc le joli masque. Ah ! La belle robe ! Hélas ! Tout cela coûte
très cher, et nous sommes bien pauvres à la maison.

(au marchand)

UN SOLDAT *(au marchand)*

Gare ! Canaille ! laisse passer les chevaux.

(Le soldat le frappe de sa pique.)

LE MARCHAND DE SOIERIES

Canaille toi-même, Allemand du diable !

(Il rentre chez lui.)

LE MARCHAND *(se retirant)*

Voilà comme on suit la capitulation ! Ces gredins-là maltraitent les citoyens.

195

L'ÉCOLIER *(à son camarade)*

Vois-tu celui-là qui ôte son masque ? C'est Palla Ruccellai. Un fier luron ! Ce petit-là, à côté de lui, c'est Thomas Strozzi, Masaccio, comme on dit.

(criant)

UN PAGE *(criant)*

Le cheval de Son Altesse !

200

LE SECOND ÉCOLIER

Allons-nous-en, voilà le duc qui sort.

(La foule augmente à la porte.)

LE PREMIER ÉCOLIER

Crois-tu pas qu'il va te manger ?

(Le duc sort, vêtu en religieuse, avec Julien Salviati, habillé de même, tous deux masqués.)

L'ÉCOLIER

Celui-là, c'est Nicolini ; celui-là, c'est le provéditeur.

LE DUC *(montant à cheval)*

Viens-tu, Julien ?

(Il lui parle à l'oreille.)

SALVIATI

Non, Altesse, pas encore.

205

LE DUC

Bien, bien, ferme !

(Il rentre dans le bal.)

SALVIATI

Elle est belle comme un démon. - Laissez-moi faire ! Si je peux me débarrasser de ma femme !...

(Il part avec sa suite.)

LE DUC

Tu es gris, Salviati. Le diable m'emporte, tu vas de travers.

(Les masques sortent de tous côtés.)

L'ÉCOLIER

Maintenant que voilà le duc parti, il n'y en a pas pour longtemps.

210

LE SECOND ÉCOLIER

Rose, vert, bleu, j'en ai plein les yeux ; la tête me tourne.

(Le provéditeur monte à cheval ; une bouteille cassée lui tombe sur l'épaule.)

UN BOURGEOIS

Il paraît que le souper a duré longtemps. En voilà deux qui ne peuvent plus se tenir.

LE PROVEDITEUR

Eh, ventrebleu ! Quel est l'assommeur, ici ?

UN MASQUE

Eh ! Ne le voyez-vous pas, seigneur Corsini ? Tenez, regardez à la fenêtre ; c'est Lorenzo, avec sa robe de nonne.

215

(La fenêtre se ferme.)

(Il part. - Louise Strozzi sort de la maison, accompagnée de Julien Salviati ; il lui tient l'étrier. Elle monte à cheval ; un écuyer et une gouvernante la suivent.)

LE PROVEDITEUR

Lorenzaccio, le diable soit de toi ! Tu as blessé mon cheval. Peste soit de l'ivrogne et de ses farces silencieuses ! Un gredin qui n'a pas souri trois fois dans sa vie, et qui passe le temps à des espiègleries d'écolier en vacance !

220

JULIEN

La jolie jambe, chère fille ! Tu es un rayon de soleil, et tu as brûlé la moelle de mes os.

LOUISE

Seigneur, ce n'est pas là le langage d'un cavalier.

JULIEN

Quels yeux tu as, mon cher coeur ! Quelle belle épaule à essuyer, tout humide et si fraîche ! Que faut-il te donner pour être ta camériste cette nuit ? Le joli pied à déchausser !

225

LOUISE

Lâche mon pied, Salviati.

(Louise frappe son cheval et part au galop.)

JULIEN

Non, par le corps de Bacchus ! Jusqu'à ce que tu m'aies dit quand nous coucherons ensemble.

UN MASQUE (à Julien)

La petite Strozzi s'en va rouge comme la braise-vous l'avez fâchée, Salviati. 230

(Il sort.)

JULIEN

Baste ! Colère de jeune fille et pluie du matin...

SCÈNE III

Le Marquis, en habit de voyage ; La Marquise ; Ascanio ; Le Cardinal Cibo, assis.

(Chez le marquis Cibo.)

LE MARQUIS (embrassant son fils)

Je voudrais pouvoir t'emmener, petit, toi et ta grande épée qui te traîne entre les jambes. Prends patience ; Massa n'est pas bien loin, et je te rapporterai un bon cadeau. 235

LA MARQUISE

Adieu, Laurent ; revenez, revenez !

LE CARDINAL

Marquise, voilà des pleurs qui sont de trop. Ne dirait-on pas que mon frère part pour la Palestine ? Il ne court pas grand danger dans ses terres, je crois. 240

(Il embrasse sa femme.)

LE MARQUIS

Mon frère, ne dites pas de mal de ces belles larmes.

LE CARDINAL

Je voudrais seulement que l'honnêteté n'eût pas cette apparence.

LA MARQUISE

L'honnêteté n'a-t-elle point de larmes, monsieur le cardinal ? Sont-elles toutes au repentir ou à la crainte ?

LE MARQUIS

Non, par le ciel ! Car les meilleures sont à l'amour. N'essayez pas celles-ci sur mon visage, le vent s'en chargera en route ; qu'elles se sèchent lentement ! Eh bien, ma chère, vous ne me dites rien pour vos favoris ? N'emporterai-je pas, comme de coutume, quelque belle harangue sentimentale à faire de votre part aux roches et aux cascades de mon vieux patrimoine ?

245
250

LA MARQUISE

Ah ! Mes pauvres cascadelles !

(Plus bas.)

LE MARQUIS

C'est la vérité, ma chère âme, elles sont toutes tristes sans vous. Elles ont été joyeuses autrefois, n'est-il pas vrai, Ricciarda ?

LA MARQUISE

Emmenez-moi !

LE MARQUIS

Je le ferais si j'étais fou, et je le suis presque, avec ma vieille mine de
soldat. N'en parlons plus ; - ce sera l'affaire d'une semaine. Que ma
chère Ricciarda voie ses jardins quand ils sont tranquilles et solitaires ;
les pieds boueux de mes fermiers ne laisseront pas de trace dans ses al-
lées chéries. C'est à moi de compter mes vieux troncs d'arbres qui me
rappellent ton père Albéric, et tous les brins d'herbe de mes bois ; les
métayers et leurs boeufs, tout cela me regarde. À la première fleur que
je verrai pousser, je mets tout à la porte, et je vous emmène alors.

255

260

LA MARQUISE

La première fleur de notre belle pelouse m'est toujours chère. L'hiver
est si long ! Il me semble toujours que ces pauvres petites ne revien-
dront jamais.

265

ASCANIO

Quel cheval as-tu, mon père, pour t'en aller ?

(Il sort. - La marquise reste seule avec le cardinal. - Un silence.)

LE MARQUIS

Viens avec moi dans la cour, tu le verras.

LE CARDINAL

N'est-ce pas aujourd'hui que vous m'avez demandé d'entendre votre
confession, marquise ?

(Elle se met à la fenêtre et fait un signe d'adieu à son mari.)

LA MARQUISE

Dispensez-m'en, Cardinal. Ce sera pour ce soir, si Votre Éminence est libre, ou demain, comme elle voudra. - Ce moment-ci n'est pas à moi. 270

LE CARDINAL

Si les regrets étaient permis à un fidèle serviteur de Dieu, j'envierais le sort de mon frère. - Un si court voyage si simple, si tranquille ! Une visite à une de ses terres qui n'est qu'à quelques pas d'ici ! - Une absence d'une semaine, - et tant de tristesse, une si douce tristesse, veux-je dire, à son départ ! Heureux celui qui sait se faire aimer ainsi après sept années de mariage ! N'est-ce pas sept années, marquise ? 275

LA MARQUISE

Oui, cardinal ; mon fils a six ans.

LE CARDINAL

Étiez-vous hier à la noce des Nasi ?

LA MARQUISE

Oui, j'y étais. 280

LE CARDINAL

Et le duc en religieuse ?

LA MARQUISE

Pourquoi le duc en religieuse ?

LE CARDINAL

On m'avait dit qu'il avait pris ce costume ; il se peut qu'on m'ait trompé.

LA MARQUISE

Il l'avait en effet. Ah ! Malaspina, nous sommes dans un triste temps
pour toutes les choses saintes ! 285

LE CARDINAL

On peut respecter les choses saintes, et, dans un jour de folie, prendre le costume de certains couvents, sans aucune intention hostile à la Sainte Église catholique.

LA MARQUISE

L'exemple est à craindre, et non l'intention. Je ne suis pas comme vous, cela m'a révoltée. Il est vrai que je ne sais pas bien ce qui se peut et ce qui ne se peut pas, selon vos règles mystérieuses. Dieu sait où elles mènent. Ceux qui mettent les mots sur leur enclume, et qui les tordent avec un marteau et une lime, ne réfléchissent pas toujours que ces mots représentent des pensées, et ces pensées des actions. 290

295

LE CARDINAL

Bon ! Bon, le duc est jeune, marquise, et gageons que cet habit coquet des nonnes lui allait à ravir.

LA MARQUISE

On ne peut mieux, il n'y manquait que quelques gouttes du sang de son cousin, Hippolyte de Médicis.

LE CARDINAL

Et le bonnet de la Liberté, n'est-il pas vrai, petite soeur ? Quelle haine
pour ce pauvre duc ! 300

(Elle sort.)

LA MARQUISE

Et vous, son bras droit, cela vous est égal que le duc de Florence soit le
préfet de Charles-Quint, le commissaire civil du pape, comme Baccio est
son commissaire religieux ? Cela vous est égal, à vous, frère de mon
Laurent, que notre soleil, à nous, promène sur la citadelle des ombres al-
lemandes ? Que César parle ici dans toutes les bouches ? Que la dé-
bauche serve d'entremetteuse à l'esclavage, et secoue ses grelots sur les
sanglots du peuple ? Ah ! Le clergé sonnerait au besoin toutes ses
cloches pour en étouffer le bruit a pour réveiller l'aigle impérial, s'il
s'endormait sur nos pauvres toits. 310

(Entre un page.)

LE CARDINAL *(seul, soulève la tapisserie et appelle à voix basse)*

Agnolo ! Quoi de nouveau aujourd'hui ?

AGNOLO

Cette lettre, monseigneur.

LE CARDINAL

Donne-la-moi.

AGNOLO

Hélas ! Éminence, c'est un péché.

LE CARDINAL

Rien n'est un péché quand on obéit à un prêtre de l'Eglise romaine.
Agnolo remet la lettre.

315

(Il ouvre la lettre et lit.)

(Il rend la lettre au page.)

(Il lui donne sa main à baiser et sort.)

LE CARDINAL

Cela est comique d'entendre les fureurs de cette pauvre marquise, et de la voir courir à un rendez-vous d'amour avec le cher tyran, toute baignée de larmes républicaines. « Ou vous serez à moi, ou vous aurez fait mon malheur, le vôtre, et celui de nos deux maisons. » Le style du duc est laconique, mais il ne manque pas d'énergie. Que la marquise soit convaincue ou non, voilà le difficile à savoir. Deux mois de cour presque assidue, c'est beaucoup pour Alexandre ; ce doit être assez pour Ricciarda Cibo. Remets cela chez ta maîtresse ; tu es toujours muet, n'est-ce pas ? Compte sur moi.

320

325

SCÈNE IV

Le Duc Alexandre, sur une terrasse.

*(Des pages exercent des chevaux dans la cour. Entrent Valori et Sire Maurice.
Une cour du palais du duc.)*

LE DUC *(à Valori)*

Votre Éminence a-t-elle reçu ce matin des nouvelles de la Cour de Rome ?

VALORI

Paul III envoie mille bénédictions à Votre Altesse, et fait les vœux les plus ardents pour sa prospérité.

330

LE DUC

Rien que des vœux, Valori ?

VALORI

Sa Sainteté craint que le duc ne se crée de nouveaux dangers par trop d'indulgence. Le peuple est mal habitué à la domination absolue ; et César, à son dernier voyage, en a dit autant, je crois, à Votre Altesse.

LE DUC

Voilà, pardieu, un beau cheval, sire Maurice ! Eh ! Quelle croupe de diable !

335

SIRE MAURICE

Superbe, Altesse.

LE DUC

Ainsi, monsieur le commissaire apostolique, il y a encore quelques mauvaises branches à élaguer. César et le pape ont fait de moi un roi ; mais, par Bacchus, ils m'ont mis dans la main une espèce de sceptre qui sent la hache d'une lieue. Allons, voyons, Valori, qu'est-ce que c'est ?

340

VALORI

Je suis un prêtre, Altesse ; si les paroles que mon devoir me force à vous rapporter fidèlement doivent être interprétées d'une manière aussi sévère, mon cœur me défend d'y ajouter un mot.

LE DUC

Oui, oui, je vous connais pour un brave. Vous êtes, pardieu, le seul prêtre honnête homme que j'aie vu de ma vie.

345

VALORI

Monseigneur, l'honnêteté ne se perd ni ne se gagne sous aucun habit, et parmi les hommes il y a plus de bons que de méchants.

LE DUC

Ainsi donc, point d'explications ?

SIRE MAURICE

Voulez-vous que je parle, monseigneur ? Tout est facile à expliquer.

350

LE DUC

Eh bien ?

SIRE MAURICE

Les désordres de la Cour irritent le pape.

LE DUC

Que dis-tu là, toi ?

SIRE MAURICE

J'ai dit les désordres de la Cour, Altesse ; les actions du duc n'ont d'autre juge que lui-même. C'est Lorenzo de Médicis que le pape réclame comme transfuge de sa justice.

355

LE DUC

De sa justice ? Il n'a jamais offensé de pape, à ma connaissance, que Clément VII, feu mon cousin, à cette heure, est en enfer.

SIRE MAURICE

Clément VII a laissé sortir de ses États le libertin qui, un jour d'ivresse, avait décapité les statues de l'arc de Constantin. Paul III ne saurait pardonner au modèle titré de la débauche florentine. 360

LE DUC

Ah ! parbleu, Alexandre Farnèse est un plaisant garçon ! Si la débauche l'effarouche, que diable fait-il de son bâtard, le cher Pierre Farnèse, qui traite si joliment l'évêque de Fano ? Cette mutilation revient toujours sur l'eau, à propos de ce pauvre Renzo. Moi, je trouve cela drôle, d'avoir 365
coupé la tête à tous ces hommes de pierre. Je protège les arts comme un autre, et j'ai chez moi les premiers artistes de l'Italie ; mais je n'entends rien au respect du pape pour ces statues qu'il excommunierait demain, si elles étaient en chair et en os.

SIRE MAURICE

Lorenzo est un athée, il se moque de tout. Si le gouvernement de Votre 370
Altesse n'est pas entouré d'un profond respect, il ne saurait être solide. Le peuple appelle Lorenzo, Lorenzaccio ; on sait qu'il dirige vos plaisirs, et cela suffit.

(Entre le cardinal Cibo.)

LE DUC

Paix ! Tu oublies que Lorenzo de Médicis est cousin d'Alexandre. Cardinal, écoutez un peu ces messieurs qui disent que le pape est scandalisé 375

des désordres de ce pauvre Renzo, et qui prétendent que cela fait tort à mon gouvernement.

LE CARDINAL

Messire Francesco Molza vient de débiter à l'Académie romaine une harangue en latin contre le mutilateur de l'arc de Constantin.

LE DUC

Allons donc, vous me mettriez en colère ! Renzo, un homme à craindre !³⁸⁰
Le plus fieffé poltron ! Une femmelette, l'ombre d'un ruffian énervé ! Un rêveur qui marche nuit et jour sans épée, de peur d'en apercevoir l'ombre à son côté ! d'ailleurs un philosophe, un gratteur de papier, un méchant poète qui ne sait seulement pas faire un sonnet ! Non, non, je n'ai pas encore peur des ombres ! Eh ! Corps de Bacchus ! Que me font³⁸⁵ les discours latins et les quolibets de ma canaille ! J'aime Lorenzo, moi, et, par la mort de Dieu ! Il restera ici.

LE CARDINAL

Si je craignais cet homme, ce ne serait pas pour votre Cour, ni pour Florence, mais pour vous, Duc.

(Il lui parle bas.)

(Lorenzo paraît au fond d'une galerie basse.)

LE DUC

Plaisantez-vous, cardinal, et voulez-vous que je vous dise la vérité ?³⁹⁰
Tout ce que je sais de ces damnés bannis, de tous ces républicains entêtés qui complotent autour de moi, c'est par Lorenzo que je le sais. Il est glissant comme une anguille ; il se fourre partout et me dit tout. N'a-t-il pas trouvé moyen d'établir une correspondance avec tous ces Strozzi de

l'enfer ? Oui, certes, c'est mon entremetteur ; mais croyez que son en-
 tremise, si elle nuit à quelqu'un, ne me nuira pas. Tenez ! Regardez-moi
 ce petit corps maigre, ce lendemain d'orgie ambulante. Regardez-moi ces
 yeux plombés, ces mains fluettes et malades, à peine assez fermes
 pour soutenir un éventail, ce visage morne, qui sourit quelquefois, mais
 qui n'a pas la force de rire. C'est là un homme à craindre ? Allons, al-
 lons, vous vous moquez de lui Hé ! Renzo, viens donc ici, voilà sire
 Maurice qui te cherche dispute.

LORENZO (*monte l'escalier de la terrasse*)

Bonjour, messieurs les amis de mon cousin.

LE DUC

Lorenzo, écoute ici. Voilà une heure que nous parlons de toi. Sais-tu la
 nouvelle ? Mon ami, on t'excommunie en latin et sire Maurice t'appelle
 un homme dangereux, le cardinal aussi ; quant au bon Valori, il est trop
 honnête homme pour prononcer ton nom.

LORENZO

Pour qui dangereux, Eminence ? Pour les filles de joie ou pour les saints
 du paradis ?

LE CARDINAL

Les chiens de Cour peuvent être pris de la rage comme les autres chiens

LORENZO

Une insulte de prêtre doit se faire en latin.

SIRE MAURICE

Il s'en fait en toscan, auxquelles on peut répondre.

LORENZO

Sire Maurice, je ne vous voyais pas, excusez-moi, j'avais le soleil dans les yeux ; mais vous avez un bon visage, et votre habit me paraît tout neuf.

415

SIRE MAURICE

Comme votre esprit ; je l'ai fait faire d'un vieux pourpoint de mon grand-père.

LORENZO

Cousin, quand vous aurez assez de quelque conquête des faubourgs, envoyez-la donc chez sire Maurice. Il est malsain de vivre sans femme, pour un homme qui a, comme lui, le cou court et les mains velues.

420

SIRE MAURICE

Celui qui se croit le droit de plaisanter doit savoir se défendre. À votre place, je prendrais une épée.

LORENZO

Si l'on vous a dit que j'étais un soldat, c'est une erreur ; je suis un pauvre amant de la science.

(Il tire son épée.)

SIRE MAURICE

Votre esprit est une épée acérée, mais flexible. C'est une arme trop vile ;
chacun fait usage des siennes.

425

VALORI

Devant le duc, l'épée nue !

LE DUC (*riant*)

Laissez faire, laissez faire. Allons, Renzo, je veux te servir de témoin ;
qu'on lui donne une épée !

LORENZO

Monseigneur que dites-vous là ?

430

LE DUC

Eh bien ! Ta gaieté s'évanouit si vite ? Tu trembles, cousin ? Fi donc ! Tu fais honte au nom des Médicis. Je ne suis qu'un bâtard, et je le porterais mieux que toi, qui es légitime ? Une épée, une épée ! Un Médicis ne se laisse point provoquer ainsi. Pages, montez ici ; toute la Cour le verra, et je voudrais que Florence entière y fût.

435

LORENZO

Son Altesse se rit de moi.

(Il prend l'épée d'un page et la présente à Lorenzo.)

LE DUC

J'ai ri tout à l'heure, mais maintenant je rougis de honte. Une épée !

VALORI

Monseigneur, c'est pousser trop loin les choses. Une épée tirée en présence de Votre Altesse est un crime punissable dans l'intérieur du palais.

440

LE DUC

Qui parle ici, quand je parle ?

VALORI

Votre Altesse ne peut avoir eu d'autre dessein que celui de s'égayer un instant, et sire Maurice lui-même n'a point agi dans une autre pensée.

(Lorenzo chancelle ; il s'appuie sur la balustrade et glisse à terre tout d'un coup.)

LE DUC

Et vous ne voyez pas que je plaisante encore ? Qui diable pense ici à une affaire sérieuse ? Regardez Renzo, je vous en prie ; ses genoux tremblent, il serait devenu pâle, s'il pouvait le devenir. Quelle contenance, juste Dieu ! je crois qu'il va tomber.

445

(Les pages relèvent Lorenzo.)

LE DUC *(riant aux éclats)*

Quand je vous le disais ! Personne ne le sait mieux que moi ; la seule vue d'une épée le fait trouver mal. Allons, chère Lorenzetta, fais-toi emporter chez ta mère.

450

SIRE MAURICE

Double poltron ! Fils de catin !

LE DUC

Silence, sire Maurice, pesez vos paroles, c'est moi qui vous le dis maintenant. Pas de ces mots-là devant moi.

ACTE I · SCÈNE IV

(Sire Maurice et Valori sortent.)

VALORI

Pauvre jeune homme !

LE CARDINAL *(resté seul avec le duc)*

Vous croyez à cela, monseigneur ?

455

LE DUC

Je voudrais bien savoir comment je n'y croirais pas.

LE CARDINAL

Hum ! C'est bien fort.

LE DUC

C'est justement pour cela que j'y crois. Vous figurez-vous qu'un Médicis se déshonore publiquement, par partie de plaisirs ? D'ailleurs ce n'est pas la première fois que cela lui arrive ; jamais il n'a pu voir une épée.

460

(Ils sortent.)

LE CARDINAL

C'est bien fort, c'est bien fort !

SCÈNE V

(Devant l'église de Saint-Miniato, à Montolivet. La foule sort de l'église.)

(à sa voisine)

UNE FEMME *(à sa voisine)*

Retournez-vous ce soir à Florence ?

LA VOISINE

Je ne reste jamais plus d'une heure ici, et je n'y viens jamais qu'un seul vendredi ; je ne suis pas assez riche pour m'arrêter à la foire. Ce n'est pour moi qu'une affaire de dévotion, et que cela suffise pour mon salut,⁴⁶⁵ c'est tout ce qu'il me faut.

(Elle s'approche d'une boutique.)

(Le marchand et l'orfèvre devant leurs boutiques, avec quelques cavaliers.)

(à une autre)

UNE DAME DE LA COUR *(à une autre)*

Comme il a bien prêché ! c'est le confesseur de ma fille. Blanc et or, cela fait bien, le soir ; mais, le jour, le moyen d'être propre avec cela !

L'ORFÈVRE

La citadelle ! Voilà ce que le peuple ne souffrira jamais. Voir tout d'un coup s'élever sur la ville cette nouvelle tour de Babel, au milieu du plus maudit baragouin ! les Allemands ne pousseront jamais à Florence, et pour les y greffer, il faudra un vigoureux lien.⁴⁷⁰

LE MARCHAND DE SOIERIES

Voyez, mesdames ; que Vos Seigneuries acceptent un tabouret sous mon auvent.

UN CAVALIER

Tu es du vieux sang florentin, père Mondella ; la haine de la tyrannie
fait encore trembler tes doigts sur tes ciselures précieuses, au fond de
ton cabinet de travail. 475

L'ORFÈVRE

C'est vrai, Excellence. Si j'étais un grand artiste, j'aimerais les princes,
parce qu'eux seuls peuvent faire entreprendre de grands travaux. Les
grands artistes n'ont pas de patrie. Moi, je fais des saints ciboires et des
poignées d'épée. 480

UN AUTRE CAVALIER

À propos d'artiste, ne voyez-vous pas dans ce petit cabaret ce grand
gaillard qui gesticule devant des badauds ? Il frappe son verre sur la
table ; si je ne me trompe, c'est ce hâbleur de Cellini.

(Ils sortent. Deux bourgeois s'assoient.)

LE PREMIER CAVALIER

Allons-y donc, et entrons ; avec un verre de vin dans la tête, il est cu-
rieux à entendre, et probablement quelque bonne histoire est en train. 485

PREMIER BOURGEOIS

Il y a eu une émeute à Florence ?

DEUXIÈME BOURGEOIS

Presque rien. - Quelques pauvres jeunes gens ont été tués sur le Vieux-
Marché.

PREMIER BOURGEOIS

Quelle pitié pour les familles !

490

DEUXIÈME BOURGEOIS

Voilà des malheurs inévitables. Que voulez-vous que fasse la jeunesse sous un gouvernement comme le nôtre ? On vient crier à son de trompe que César est à Bologne, et les badauds répètent : « César est à Bologne », en clignant des yeux d'un air d'importance, sans réfléchir à ce qu'on y fait. Le jour suivant, ils sont plus heureux encore d'apprendre et de répéter : « Le pape est à Bologne avec César. » Que s'ensuit-il ? Une réjouissance publique. Ils n'en voient pas davantage ; et puis un beau matin ils se réveillent tout engourdis des fumées du vin impérial, et ils voient une figure sinistre à la grande fenêtre du palais des Pazzi. Ils demandent quel est ce personnage, et on leur répond que c'est leur roi. Le pape et l'empereur sont accouchés d'un bâtard qui a droit de vie et de mort sur nos enfants, et qui ne pourrait pas nommer sa mère.

(Passe un officier allemand.)

L'ORFÈVRE *(s'approchant)*

Vous parlez en patriote, ami ; je vous conseille de prendre garde à ce flandrin.

(Deux dames de la Cour entrent et s'assoient.)

L'OFFICIER

Otez-vous de là, messieurs ; des dames veulent s'asseoir.

505

PREMIÈRE DAME

Cela est de Venise ?

LE MARCHAND DE SOIERIES

Oui, magnifique Seigneurie ; vous en lèverai-je quelques aunes ?

PREMIÈRE DAME

Si tu veux. J'ai cru voir passer Julien Salviati.

L'OFFICIER

Il va et vient à la porte de l'église ; c'est un galant.

DEUXIÈME DAME

C'est un insolent. Montrez-moi des bas de soie.

510

L'OFFICIER

Il n'y en aura pas d'assez petits pour vous.

PREMIÈRE DAME

Laissez donc, vous ne savez que dire. Puisque vous voyez Julien, allez lui dire que j'ai à lui parler.

(Il sort.)

L'OFFICIER

J'y vais et je le ramène.

PREMIÈRE DAME

Il est bête à faire plaisir, ton officier ; que peux-tu faire de cela ?

515

(Elles s'éloignent. - Entre le prieur de Capoue.)

DEUXIÈME DAME

Tu sauras qu'il n'y a rien de mieux que cet homme-là.

(Il s'assoit.)

LE PRIEUR

Donnez-moi un verre de limonade, brave homme.

(Les deux bourgeois se rassoient.)

UN DES BOURGEOIS

Voilà le prieur de Capoue ; c'est là un patriote !

LE PRIEUR

Vous venez de l'église, messieurs ? que dites-vous du sermon ?

LE BOURGEOIS

Il était beau, seigneur Prieur.

520

DEUXIÈME BOURGEOIS *(à l'orfèvre)*

Cette noblesse des Strozzi est chère au peuple, parce qu'elle n'est pas fière. N'est-il pas agréable de voir un grand seigneur adresser librement la parole à ses voisins d'une manière affable ? Tout cela fait plus qu'on ne pense.

(Entre Salviati.)

LE PRIEUR

S'il faut parler franchement, j'ai trouvé le sermon trop beau. J'ai prêché
quelquefois, et je n'ai jamais tiré grande gloire du tremblement des
vitres ! Mais une petite larme sur la joue d'un brave homme m'a tou-
jours été d'un grand prix. 525

SALVIATI

On m'a dit qu'il y avait ici des femmes qui me demandaient tout à
l'heure. Mais je ne vois de robe ici que la vôtre, Prieur. Est-ce que je me
trompe ? 530

LE MARCHAND DE SOIERIES

Excellence, on ne Vous a pas trompé. Elles se sont éloignées ; mais je
pense qu'elles vont revenir. Voilà dix aunes d'étoffes et quatre paires de
bas pour elles.

SALVIATI (*s'asseyant*)

Voilà une jolie femme qui passe. - Où diable l'ai-je donc vue ? - Ah !
parbleu, c'est dans mon lit. 535

LE PRIEUR (*au bourgeois*)

Je crois avoir vu votre signature sur une lettre adressée au duc.

LE BOURGEOIS

Je le dis tout haut : c'est la supplique adressée par les bannis.

LE PRIEUR

En avez-vous dans votre famille ?

LE BOURGEOIS

Deux, Excellence, mon père et mon oncle. Il n'y a plus que moi d'homme à la maison.

540

LE DEUXIÈME BOURGEOIS (à l'orfèvre)

Comme ce Salviati a une méchante langue !

L'ORFÈVRE

Cela n'est pas étonnant ; un homme à moitié ruiné, vivant des générosités de ces Médicis, et marié comme il l'est à une femme déshonorée partout ! Il voudrait qu'on dit de toutes les femmes ce qu'on dit de la sienne.

545

SALVIATI

N'est-ce pas Louise Strozzi qui passe sur ce tertre ?

LE MARCHAND DE SOIERIES

Elle-même, Seigneurie. Peu de dames de notre noblesse me sont inconnues. Si je ne me trompe, elle donne la main à sa soeur cadette.

SALVIATI

J'ai rencontré cette Louise la nuit dernière au bal des Nasi. Elle a, ma foi, une jolie jambe, et nous devons coucher ensemble au premier jour.

550

LE PRIEUR (se retournant)

Comment l'entendez-vous ?

SALVIATI

Cela est clair, elle me l'a dit. Je lui tenais l'étrier, ne pensant guère à malice ; je ne sais par quelle distraction je lui pris la jambe, et voilà comme tout est venu.

555

LE PRIEUR

Julien, je ne sais pas si tu sais que c'est de ma soeur que tu parles.

SALVIATI

Je le sais très bien ; toutes les femmes sont faites pour coucher avec les hommes, et ta soeur peut bien coucher avec moi.

(Il jette une pièce de monnaie sur la table, et sort.)

LE PRIEUR *(se lève)*

Vous dois-je quelque chose, brave homme ?

SALVIATI

J'aime beaucoup ce brave prieur, à qui un propos sur sa soeur, a fait oublier le reste de son argent. Ne dirait-on pas que toute la vertu de Florence s'est réfugiée chez ces Strozzi ? Le voilà qui se retourne. Écarquille les yeux tant que tu voudras, tu ne me feras pas peur.

560

SCÈNE VI

Marie Soderini, Catherine.

(Le bord de l'Arno.)

CATHERINE

Le soleil commence à baisser. De larges bandes de pourpre traversent le feuillage, et la grenouille fait sonner sous les roseaux sa petite cloche de cristal. C'est une singulière chose que toutes les harmonies du soir avec le bruit lointain de cette ville. 565

MARIE

Il est temps de rentrer ; noue ton voile autour de ton cou.

CATHERINE

Pas encore, à moins que vous n'ayez froid. Regardez, ma mère chérie ; que le ciel est beau ! Que tout cela est vaste et tranquille ! Comme Dieu est partout ! Mais vous baissez la tête ; vous êtes inquiète depuis ce matin. 570

MARIE

Inquiète, non, mais affligée. N'as-tu pas entendu répéter cette fatale histoire de Lorenzo ? Le voilà la fable de Florence. 575

CATHERINE

Ô ma mère ! La lâcheté n'est point un crime, le courage n'est pas une vertu ; pourquoi la faiblesse serait-elle blâmable ? Répondre des battements de son cœur est un triste privilège. Et pourquoi cet enfant n'aurait-il pas le droit que nous avons toutes, nous autres femmes ? Une femme qui n'a peur de rien n'est pas aimable, dit-on. 580

MARIE

Aimerais-tu un homme qui a peur ? Tu rougis, Catherine Lorenzo est ton neveu, mais figure-toi qu'il s'appelle de tout autre nom, qu'en pen-

serais-tu ? Quelle femme voudrait s'appuyer sur son bras pour monter à cheval ? quel homme lui serrerait la main ?

CATHERINE

Cela est triste, et cependant ce n'est pas de cela que je le plains. Son coeur n'est peut-être pas celui d'un Médicis mais, hélas ! c'est encore moins celui d'un honnête homme. 585

MARIE

N'en parlons pas, Catherine ; il est assez cruel pour une mère de ne pouvoir parler de son fils.

CATHERINE

Ah ! Cette Florence ! C'est là qu'on l'a perdu ! N'ai-je pas vu briller quelquefois dans ses yeux le feu d'une noble ambition ? Sa jeunesse n'a-t-elle pas été l'aurore d'un soleil levant ? Et souvent encore, aujourd'hui, il me semble qu'un éclair rapide... Je me dis, malgré moi, que tout n'est pas mort en lui. 590

MARIE

Ah ! tout cela est un abîme ! Tant de facilité, un si doux amour de la solitude ! Ce ne sera jamais un guerrier que mon Renzo, disais-je en le voyant rentrer de son collège, avec ses gros livres sous le bras, mais un saint amour de la vérité brillait sur ses lèvres et dans ses yeux noirs ; il lui fallait s'inquiéter de tout, dire sans cesse : « Celui-là est pauvre, celui-là est ruiné ; comment faire ? » Et cette admiration pour les grands hommes de son Plutarque ! Catherine, Catherine, que de fois je l'ai baisé au front en pensant au père de la patrie ! 600

CATHERINE

Ne vous affligez pas.

MARIE

Je dis que je ne veux pas parler de lui, et j'en parle sans cesse. Il y a de certaines choses, vois-tu, les mères ne s'en taisent que dans le silence éternel. Que mon fils eût été un débauché vulgaire, que le sang des So-
 derini eût été pâle dans cette faible goutte tombée de mes veines, je ne
 me désespérerais pas ; mais j'ai espéré et j'ai eu raison de le faire. Ah !
 Catherine. il n'est même plus beau, comme une fumée malfaisante, la
 souillure de son coeur lui est montée au visage. Le sourire, ce doux épa-
 nouissement qui rend la jeunesse semblable aux fleurs, s'est enfui de ses
 joues couleur de soufre, pour y laisser grommeler une ironie ignoble et
 le mépris de tout.

CATHERINE

Il est encore beau quelquefois dans sa mélancolie étrange.

MARIE

Sa naissance ne l'appelait-elle pas au trône ? N'aurait-il pas pu y faire
 monter un jour avec lui la science d'un docteur, la plus belle jeunesse
 du monde, et couronner d'un diadème d'or tous mes songes chéris ? Ne
 devais-je pas m'attendre à cela ? Ah ! Cattina, pour dormir tranquille, il
 faut n'avoir jamais fait certains rêves. Cela est trop cruel d'avoir vécu
 dans un palais de fées, où murmuraient les cantiques des anges, de s'y
 être endormie, bercée par son fils, et de se réveiller dans une mesure en-
 sanglantée, pleine de débris d'orgie et de restes humains, dans les bras
 d'un spectre hideux qui vous tue en vous appelant encore du nom de
 mère.

CATHERINE

Des ombres silencieuses commencent à marcher sur la route. Rentrons,
 Marie, tous ces bannis me font peur.

(Elle frappe la terre.)

MARIE

Pauvres gens ! Ils ne doivent que faire pitié ! Ah ! Ne puis-je voir un seul objet qu'il ne m'entre une épine dans le coeur ? Ne puis-je plus ouvrir les yeux ? Hélas ! Ma Cattina, ceci est encore l'ouvrage de Lorenzo. Tous ces pauvres bourgeois ont eu confiance en lui ; il n'en est pas un 630 parmi tous ces pères de famille chassés de leur patrie, que mon fils n'ait trahi. Leurs lettres, signées de leurs noms, sont montrées au duc. C'est ainsi qu'il fait tourner à un infâme usage jusqu'à la glorieuse mémoire de ses aïeux. Les républicains s'adressent à lui comme à l'antique reje- 635 ton de leur protecteur ; sa maison leur est ouverte, les Strozzi eux-mêmes y viennent. Pauvre Philippe ! Il y aura une triste fin pour tes cheveux gris ! Ah ! Ne puis-je voir une fille sans pudeur un malheureux privé de sa famille, sans que tout cela ne me crie : Tu es la mère de nos malheurs ! Quand serai-je là ?

(Elles s'éloignent. - Le soleil est couché. - Un groupe de bannis se forme au milieu d'un champ.)

CATHERINE

Ma pauvre mère, vos larmes se gagnent.

640

UN DES BANNIS

Où allez-vous ?

UN AUTRE

À Pise ; et vous ?

LE PREMIER

À Rome.

UN AUTRE

Et moi à Venise ; en voilà deux qui vont à Ferrare. Que deviendrons-nous ainsi éloignés les uns des autres ?

645

(Il s'en va.)

UN QUATRIÈME

Adieu, voisin, à des temps meilleurs.

(Il sort avec un autre. - Arrive Maffio.)

LE SECOND

Adieu, pour nous, nous pouvons aller ensemble jusqu'à la Croix de la Vierge ;

LE PREMIER BANNI

C'est toi, Maffio ? Par quel hasard es-tu ici ?

MAFFIO

Je suis des vôtres. Vous saurez que le duc a enlevé ma soeur ; J'ai tiré l'épée ; une espèce de tigre avec des membres de fer s'est jeté à mon cou et m'a désarmé. Après quoi j'ai reçu l'ordre de sortir de la ville, et une bourse à moitié pleine de ducats.

650

LE SECOND BANNI

Et ta soeur, où est-elle ?

MAFFIO

On me l'a montrée ce soir sortant du spectacle dans une robe comme
n'en a pas l'impératrice ; que Dieu lui pardonne. Une vieille
l'accompagnait, qui a laissé trois de ses dents à la sortie. Jamais je n'ai
donné de ma vie un coup de poing qui m'ait fait ce plaisir-là.

655

LE TROISIÈME BANNI

Qu'ils crèvent tous dans leur fange crapuleuse, et nous mourrons
contents.

660

LE QUATRIÈME

Philippe Strozzi nous écrira à Venise, quelque jour nous serons tous
étonnés de trouver une armée à nos ordres.

(Une partie du groupe se détache ; tous les bannis s'embrassent.)

LE TROISIÈME

Que Philippe vive longtemps ! Tant qu'il y aura un cheveu sur sa tête, la
liberté de l'Italie n'est pas morte.

UNE VOIX

À des temps meilleurs !

665

(Deux bannis montent sur une plate-forme d'où l'on découvre la ville.)

UNE AUTRE

À des temps meilleurs !

LE PREMIER

Adieu, Florence, peste de l'Italie ; adieu, mère stérile, qui n'as plus de lait pour tes enfants.

LE SECOND

Adieu, Florence, la bâtarde, spectre hideux de l'antique Florence, adieu, fange sans nom.

670

TOUS LES BANNIS

Adieu, Florence ! Maudites soient les mamelles de tes femmes ! Maudits soient tes sanglots ! Maudites les prières de tes églises, le pain de tes blés, l'air de tes rues ! Malédiction sur la dernière goutte de ton sang corrompu !

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

(Chez les Strozzi.)

(Entre le prieur de Capoue.)

PHILIPPE *(dans son cabinet)*

Dix citoyens bannis dans ce quartier-ci seulement ! Le vieux Galeazzo et le petit Maffio bannis, sa soeur corrompue devenue une fille publique en une nuit ! Pauvre petite ! Quand l'éducation des basses classes sera-t-elle assez forte pour empêcher les petites filles de rire lorsque leurs parents pleurent ! La corruption est-elle donc une loi de nature ? Ce qu'on appelle la vertu, est-ce donc l'habit du dimanche qu'on met pour aller à la messe ? Le reste de la semaine, on est à la croisée, et, tout en tricotant, on regarde les jeunes gens passer. Pauvre humanité ! Quel nom portes-tu donc ? Celui de ta race, ou celui de ton baptême ? Et nous autres, vieux rêveurs, quelle tache originelle avons-nous lavée sur la face humaine depuis quatre ou cinq mille ans que nous jaunissons avec nos livres ? Qu'il t'est facile à toi, dans le silence du cabinet, de tracer d'une main légère une ligne mince et pure comme un cheveu sur ce papier blanc ! Qu'il t'est facile de bâtir des palais et des villes avec ce petit compas et un peu d'encre ! Mais l'architecte qui a dans son pupitre des milliers de plans admirables ne peut soulever de terre le premier pavé de son édifice quand il vient se mettre à l'ouvrage avec son dos voûté et

ses idées obstinées. Que le bonheur des hommes ne soit qu'un rêve, cela est pourtant dur, que le mal soit irrévocable, éternel, impossible à changer... Non ! Pourquoi le philosophe qui travaille pour tous regarde-t-il autour de lui ? Voilà le tort. Le moindre insecte qui passe devant ses yeux lui cache le soleil. Allons-y donc plus hardiment ! La république, il nous faut ce mot-là. Et quand ce ne serait qu'un mot, c'est quelque chose, puisque les peuples se lèvent quand il traverse l'air... Ah ! Bonjour, Léon.

695

LE PRIEUR

Je viens de la foire de Montolivet.

700

(Entre Pierre Strozzi.)

PHILIPPE

Était-ce beau ? Te voilà aussi, Pierre ? Assieds-toi donc, j'ai à te parler.

LE PRIEUR

C'était très beau, et je me suis assez amusé, sauf certaine contrariété un peu trop forte que j'ai quelque peine à digérer.

PIERRE

Bah ! Qu'est-ce donc ?

LE PRIEUR

Figurez-vous que j'étais entré dans une boutique pour prendre un verre de limonade... Mais non, cela est inutile... Je suis un sot de m'en souvenir.

705

PHILIPPE

Que diable as-tu sur le coeur ? Tu parles comme une âme en peine.

LE PRIEUR

Ce n'est rien, un méchant propos, rien de plus. Il n'y a aucune importance à attacher à tout cela.

710

PIERRE

Un propos ? Sur qui ? Sur toi ?

LE PRIEUR

Non pas sur moi précisément. Je me soucierais bien d'un propos sur moi.

PIERRE

Sur qui donc ? Allons, parle si tu veux.

LE PRIEUR

J'ai tort ; on ne se souvient pas de ces choses-là quand on sait la différence d'un honnête homme à un Salviati.

715

PIERRE

Salviati ? Qu'a dit cette canaille ?

LE PRIEUR

C'est un misérable, tu as raison. Qu'importe ce qu'il peut dire ? Un homme sans pudeur, un valet de Cour qui, à ce qu'on raconte, a pour femme la plus grande dévergondée ! Allons, voilà qui est fait, je n'y penserai pas davantage.

720

PIERRE

Penses-y et parle, Léon, c'est-à-dire que cela me démange de lui couper les oreilles. De qui a-t-il médité ? De nous ? De mon père ? Ah ! Sang du Christ, je ne l'aime guère, ce Salviati. Il faut que je sache cela, entends-tu ?

725

LE PRIEUR

Si tu y tiens, je te le dirai. Il s'est exprimé devant moi, dans une boutique, d'une manière vraiment offensante sur le compte de notre soeur.

PIERRE

Ô mon Dieu ! Dans quels termes ? Allons, parle donc !

LE PRIEUR

Dans les termes les plus grossiers.

PIERRE

Diable de prêtre que tu es ! Tu me vois hors de moi d'impatience, et tu cherches tes mots ! Dis les choses comme elles sont, parbleu ! Un mot est un mot ; il n'y a pas de bon Dieu qui tienne.

730

PHILIPPE

Pierre, Pierre ! Tu manques à ton frère.

LE PRIEUR

Il a dit qu'il coucherait avec elle, voilà son mot et qu'elle le lui avait promis.

735

PIERRE

Qu'elle couche... Ah ! Mort de mort, de mille morts ! Quelle heure est-il ?

PHILIPPE

Où vas-tu ? Allons, es-tu fait de salpêtre ? Qu'as-tu à faire de cette épée ? Tu en as une au côté.

(Ils sortent.)

PIERRE

Je n'ai rien à faire ; allons dîner, le dîner est servi.

740

SCÈNE II

Entrent LORENZO et VALORI.

(Le portail d'une église.)

VALORI

Comment se fait-il que le duc n'y vienne pas ? Ah ! monsieur, quelle satisfaction pour un chrétien que ces pompes magnifiques de l'Eglise romaine ! Quel homme pourrait y être insensible ? L'artiste ne trouve-t-il pas là le paradis de son cœur ? Le guerrier, le prêtre et le marchand n'y⁷⁴⁵ rencontrent-ils pas tout ce qu'ils aiment ? Cette admirable harmonie des orgues, ces tentures éclatantes de velours et de tapisseries, ces tableaux des premiers maîtres, les parfums tièdes et suaves que balancent les encensoirs, et les chants délicieux de ces voix argentines, tout cela peut choquer, par son ensemble mondain, le moine sévère et ennemi du plaisir. Mais rien n'est plus beau, selon moi, qu'une religion qui se fait ai-⁷⁵⁰

mer par de pareils moyens. Pourquoi les prêtres voudraient-ils servir un Dieu jaloux ? La religion n'est pas un oiseau de proie ; c'est une colombe compatissante qui plane doucement sur tous les rêves et sur tous les amours.

755

LORENZO

Sans doute ; ce que vous dites là est parfaitement vrai et parfaitement faux, comme tout au monde.

TEBALDEO FRECCIA *(s'approchant de Valori)*

Ah ! monseigneur, qu'il est doux de voir un homme tel que Votre Eminence parler ainsi de la tolérance et de l'enthousiasme sacré ! Pardonnez à un citoyen obscur, qui brûle de ce feu divin, de vous remercier de ce peu de paroles que je viens d'entendre. Trouver sur les lèvres d'un honnête homme ce qu'on a soi-même dans le coeur, c'est le plus grand des bonheurs qu'on puisse désirer.

760

VALORI

N'êtes-vous pas le petit Freccia ?

TEBALDEO

Mes ouvrages ont peu de mérite ; je sais mieux aimer les arts que je ne sais les exercer. Ma jeunesse tout entière s'est passée dans les églises. Il me semble que je ne puis admirer ailleurs Raphaël et notre divin Buonarroti. Je demeure alors durant des journées devant leurs ouvrages, dans une extase sans égale. Le chant de l'orgue me révèle leur pensée, et me fait pénétrer dans leur âme ; je regarde les personnages de leurs tableaux si saintement agenouillés, et j'écoute, comme si les cantiques du chœur sortaient de leurs bouches entrouvertes. Des bouffées d'encens aromatique passent entre eux et moi dans une vapeur légère. Je crois y

765

770

voir la gloire de l'artiste ; c'est aussi une triste et douce fumée, et qui ne serait qu'un parfum stérile, si elle ne montait à Dieu.

775

VALORI

Vous êtes un vrai coeur d'artiste ; venez à mon palais, et ayez quelque chose sous votre manteau quand vous y viendrez. Je veux que vous travailliez pour moi.

TEBALDEO

C'est trop d'honneur que me fait Votre Eminence. Je suis un desservant bien humble de la sainte religion de la peinture.

780

LORENZO

Pourquoi remettre vos offres de service ? Vous avez, il me semble, un cadre dans les mains.

TEBALDEO

Il est vrai ; mais je n'ose le montrer à de si grands connaisseurs. C'est une esquisse bien pauvre d'un rêve magnifique.

LORENZO

Vous faites le portrait de vos rêves ? Je ferai poser pour vous quelques-uns des miens.

785

(Il montre son tableau.)

TEBALDEO

Réaliser des rêves, voilà la vie du peintre. Les plus grands ont représenté les leurs dans toute leur force, et sans y rien changer. Leur imagination était un arbre plein de sève ; les bourgeons s'y métamorphosaient

sans peine en fleurs, et les fleurs en fruits ; bientôt ces fruits mûrissaient
à un soleil bienfaisant, et, quand ils étaient mûrs, ils se détachaient
d’eux-mêmes et tombaient sur la terre, sans perdre un seul grain de leur
poussière virginale. Hélas ! Les rêves des artistes médiocres sont des
plantes difficiles à nourrir, et qu’on arrose de larmes bien amères pour
les faire bien peu prospérer.

795

VALORI

Sans compliment, cela est beau. Non pas du premier mérite, il est vrai :
pourquoi flatterais-je un homme qui ne se flatte pas lui-même ? Mais
votre barbe n’est pas encore poussée, jeune homme.

LORENZO

Est-ce un paysage ou un portrait ? De quel côté faut-il le regarder, en
long ou en large ?

800

TEBALDEO

Votre Seigneurie se rit de moi. C’est la vue du Campo Santo.

LORENZO

Combien y a-t-il d’ici à l’immortalité ?

VALORI

Il est mal à vous de plaisanter cet enfant. Voyez comme ses grands yeux
s’attristent à chacune de vos paroles.

TEBALDEO

L’immortalité, c’est la foi. Ceux à qui Dieu a donné des ailes y arrivent
en souriant.

805

VALORI

Tu parles comme un élève de Raphaël.

TEBALDEO

Seigneur, c'était mon maître. Ce que j'ai appris vient de lui.

LORENZO

Viens chez moi, je te ferai peindre la Mazzafirra toute nue.

TEBALDEO

Je ne respecte point mon pinceau, mais je respecte mon art. Je ne puis
faire le portrait d'une courtisane. 810

LORENZO

Ton Dieu s'est bien donné la peine de la faire ; tu peux bien te donner
celle de la peindre. Veux-tu me faire une vue de Florence ?

TEBALDEO

Oui, monseigneur.

LORENZO

Comment l'y prendrais-tu ? 815

TEBALDEO

Je me placerais à l'orient, sur la rive gauche de l'Arno. C'est de cet en-
droit que la perspective est la plus large et la plus agréable.

LORENZO

Tu peindrais Florence, les places, les maisons et les rues ?

TEBALDEO

Oui, Monseigneur.

LORENZO

Pourquoi donc ne peux-tu peindre une courtisane, si tu peux peindre un mauvais lieu ? ⁸²⁰

TEBALDEO

On ne m'a point encore appris à parler ainsi de ma mère.

LORENZO

Qu'appelles-tu ta mère ?

TEBALDEO

Florence, seigneur.

LORENZO

Alors, tu n'es qu'un bâtard, car ta mère n'est qu'une catin.

825

TEBALDEO

Une blessure sanglante peut engendrer la corruption dans le corps le plus sain. Mais des gouttes précieuses du sang de ma mère sort une plante odorante qui guérit tous les maux. L'art, cette fleur divine, a quelquefois besoin du fumier pour engraisser le sol et le fécondera.

LORENZO

Comment entends-tu ceci ?

830

TEBALDEO

Les nations paisibles et heureuses ont quelquefois brillé d'une clarté pure, mais faible. Il y a plusieurs cordes à la harpe des anges ; le zéphyr peut murmurer sur les plus faibles, et tirer de leur accord une harmonie suave et délicieuse, mais la corde d'argent ne s'ébranle qu'au passage du vent du nord. C'est la plus belle et la plus noble, et cependant le touché d'une rude main lui est favorable. L'enthousiasme est frère de la souffrance.

835

LORENZO

C'est-à-dire qu'un peuple malheureux fait les grands artistes. Je me ferais volontiers l'alchimiste de ton alambic ; les larmes des peuples y retombent en perles. Par la mort du diable ! Tu me plais. Les familles peuvent se désoler, les nations mourir de misère, cela échauffe la cervelle de monsieur. Admirable poète ! Comment arranges-tu tout cela avec ta pitié ?

840

TEBALDEO

Je ne ris point du malheur des familles, je dis que la poésie est la plus douce des souffrances, et qu'elle aime ses soeurs. Je plains les peuples malheureux, mais je crois en effet qu'ils font les grands artistes. Les champs de bataille font pousser les moissons, les terres corrompues engendrent le blé céleste.

845

LORENZO

Ton pourpoint est usé, en veux-tu un à ma livrée ?

TEBALDEO

Je n'appartiens à personne. Quand la pensée veut être libre, le corps
doit l'être aussi. 850

LORENZO

J'ai envie de dire à mon valet de chambre de te donner des coups de bâ-
ton.

TEBALDEO

Pourquoi, monseigneur ?

LORENZO

Parce que cela me passe par la tête. Es-tu boiteux de naissance ou par
accident ? 855

TEBALDEO

Je ne suis pas boiteux ; que voulez-vous dire par là ?

LORENZO

Tu es boiteux ou tu es fou.

TEBALDEO

Pourquoi, monseigneur ? Vous vous riez de moi.

LORENZO

Si tu n'étais pas boiteux, comment resterais-tu, à moins d'être fou, dans
une ville où, en l'honneur de tes idées de liberté, le premier valet d'un
Médicis peut t'assommer sans qu'on y trouve à redire ? 860

TEBALDEO

J'aime ma mère Florence ; c'est pourquoi je reste chez elle. Je sais qu'un citoyen peut être assassiné en plein jour et en pleine rue, selon le caprice de ceux qui la gouvernent ; c'est pourquoi je porte ce stylet à ma ceinture. 865

LORENZO

Frapperais-tu le duc si le duc te frappait, comme il lui est arrivé souvent de commettre, par partie de plaisir, des meurtres facétieux ?

TEBALDEO

Je le tuerais, s'il m'attaquait.

LORENZO

Tu me dis cela, à moi ? 870

TEBALDEO

Pourquoi m'en voudrait-on ? Je ne fais de mal à personne. Je passe les journées à l'atelier. Le dimanche, je vais à l'Annonciade ou à Sainte-Marie ; les moines trouvent que j'ai de la voix ; ils me mettent une robe blanche et une calotte rouge, et je fais ma partie dans les chœurs, quelquefois un petit solo : ce sont les seules occasions où je vais en public. 875
Le soir je vais chez ma maîtresse, et quand la nuit est belle, je la passe sur son balcon. Personne ne me connaît, et je ne connais personne ; à qui ma vie ou ma mort peut-elle être utile ?

LORENZO

Es-tu républicain ? Aimes-tu les princes ?

TEBALDEO

Je suis artiste ; j'aime ma mère et ma maîtresse.

880

(Ils sortent.)

LORENZO

Viens demain à mon palais, je veux te faire faire un tableau d'importance pour le jour de mes noces.

SCÈNE III

(Chez la marquise Cibo.)

(Entre la marquise de Cibo. Le Cardinal, s'asseyant.)

(La marquise s'agenouille auprès de lui sur son prie-Dieu.)

LE CARDINAL *(seul)*

Oui, je suivrai tes ordres, Farnèse ! Que ton commissaire apostolique s'enferme avec sa probité dans le cercle étroit de son office, remuerai d'une main ferme la terre glissante sur laquelle il n'ose marcher. Tu attends cela de moi, je l'ai compris, et j'agirai sans parler, comme tu as commandé. Tu as deviné qui j'étais, lorsque tu m'as placé auprès d'Alexandre sans me revêtir d'aucun titre qui me donnât quelque pouvoir sur lui. C'est d'un autre qu'il se défiera, en m'obéissant à son insu. Qu'il épuise sa force contre des ombres d'hommes gonflés d'une ombre de puissance, je serai l'anneau invisible qui l'attachera, pieds et poings liés, à la chaîne de fer dont Rome et César tiennent les deux bouts. Si mes yeux ne me trompent pas, c'est dans cette maison qu'est le marteau dont je me servirai. Alexandre aime ma belle-soeur ; que cet amour l'ait flattée, cela est croyable ; ce qui peut en résulter est douteux, mais ce

885

890

895

qu'elle en veut faire, c'est là ce qui est certain pour moi. Qui sait jusqu'où pourrait aller l'influence d'une femme exaltée, même sur cet homme grossier, sur cette armure vivante ? Un si doux péché pour une si belle cause, cela est tentant, n'est-il pas vrai, Ricciarda ? Presser ce coeur de lion sur ton faible coeur tout percé de flèches sanglantes, 900
comme celui de saint Sébastien ; parler, les yeux en pleurs, des malheurs de la patrie, pendant que le tyran adoré passera ses rudes mains dans ta chevelure dénouée ; faire jaillir d'un rocher l'étincelle sacrée, cela valait bien le petit sacrifice de l'honneur conjugal, et de quelques autres bagatelles. Florence y gagnerait tant, et ces bons maris n'y perdent rien ! 905
Mais il ne fallait pas me prendre pour confesseur. La voici qui s'avance, son livre de prières à la main. Aujourd'hui donc tout va s'éclaircir ; laisse seulement tomber ton secret dans l'oreille du prêtre, le courtisan pourra bien en profiter, mais, en conscience, il n'en dira rien. Me voilà prêt. 910

LA MARQUISE

Bénissez-moi, mon père, parce que j'ai péché.

LE CARDINAL

Avez-vous dit votre Confiteor ? Nous pouvons commencer, marquise.

LA MARQUISE

Je m'accuse de mouvements de colère, de doutes irréligieux et injurieux pour notre saint-père le pape.

LE CARDINAL

Continuez. 915

LA MARQUISE

J'ai dit hier dans une assemblée, à propos de l'évêque de Fano, que la sainte Église catholique était un lieu de débauche.

LE CARDINAL

Continuez.

LA MARQUISE

J'ai écouté des discours contraires à la fidélité que j'ai jurée à mon mari.

LE CARDINAL

Qui vous a tenu ces discours ?

920

LA MARQUISE

J'ai lu une lettre écrite dans la même pensée.

LE CARDINAL

Qui vous a écrit cette lettre ?

LA MARQUISE

Je m'accuse de ce que j'ai fait, et non de ce qu'ont fait les autres.

LE CARDINAL

Ma fille, vous devez me répondre, si vous voulez que je puisse vous donner l'absolution en toute sécurité. Avant tout, dites-moi si vous avez répondu à cette lettre.

925

LA MARQUISE

J'y ai répondu de vive voix, mais non par écrit.

LE CARDINAL

Qu'avez-vous répondu ?

LA MARQUISE

J'ai accordé à la personne qui m'avait écrit la permission de me voir
comme elle le demandait.

930

LE CARDINAL

Comment s'est passée cette entrevue ?

LA MARQUISE

Je me suis accusée déjà d'avoir écouté des discours contraires à mon
honneur.

LE CARDINAL

Comment y avez-vous répondu ?

LA MARQUISE

Comme il convient à une femme qui se respecte.

935

LE CARDINAL

N'avez-vous point laissé entrevoir qu'on finirait par vous persuader ?

LA MARQUISE

Non, mon père.

LE CARDINAL

Avez-vous annoncé à la personne dont il s'agit la résolution de ne plus écouter de semblables discours à l'avenir ?

LA MARQUISE

Oui, mon père.

940

LE CARDINAL

Cette personne vous plaît-elle ?

LA MARQUISE

Mon coeur n'en sait rien, j'espère.

LE CARDINAL

Avez-vous averti votre mari ?

LA MARQUISE

Non, mon père. Une honnête femme ne doit point troubler son ménage par des récits de cette sorte.

945

LE CARDINAL

Ne me cachez-vous rien ? Ne s'est-il rien passé entre vous et la personne dont il s'agit, que vous hésitiez à me confier

LA MARQUISE

Rien, mon père.

LE CARDINAL

Pas un regard tendre ? Pas un baiser pris à la dérobée ?

LA MARQUISE

Non, mon père.

950

LE CARDINAL

Cela est-il sûr, ma fille ?

LA MARQUISE

Mon beau-frère, il me semble que je n'ai pas l'habitude de mentir devant Dieu.

LE CARDINAL

Vous avez refusé de me dire le nom que je vous ai demandé tout à l'heure ; je ne puis cependant vous donner l'absolution sans le savoir.

955

LA MARQUISE

Pourquoi cela ? Lire une lettre peut être un péché mais non pas lire une signature. Qu'importe le nom à la chose ?

LE CARDINAL

Il importe plus que vous ne pensez.

(Elle se lève.)

LA MARQUISE

Malaspina, vous en voulez trop savoir. Refusez-moi l'absolution, si vous voulez ; je prendrai pour confesseur le premier prêtre venu, qui me la donnera. 960

LE CARDINAL

Quelle violence, marquise ! Est-ce que je ne sais pas que c'est du duc que vous voulez parler ?

LA MARQUISE

Du duc ! - Eh bien ! Si vous le savez, pourquoi voulez-vous me le faire dire ? 965

LE CARDINAL

Pourquoi refusez-vous de le dire ? Cela m'étonne.

LA MARQUISE

Et qu'en voulez-vous faire, vous, mon confesseur ? Est-ce pour le répéter à mon mari que vous tenez si fort à l'entendre ? Oui, cela est bien certain ; c'est un tort que d'avoir pour confesseur un de ses parents. Le ciel m'est témoin qu'en m'agenouillant devant vous, j'oublie que je suis 970
votre belle-soeur, mais vous prenez soin de me le rappeler. Prenez garde, Cibo, prenez garde à votre salut éternel, tout cardinal que vous êtes.

LE CARDINAL

Revenez donc à cette place, marquise ; il n'y a pas tant de mal que vous croyez. 975

LA MARQUISE

Que voulez-vous dire ?

LE CARDINAL

Qu'un confesseur doit tout savoir, parce qu'il peut tout diriger, et qu'un beau-frère ne doit rien dire, à certaines conditions.

LA MARQUISE

Quelles conditions ?

LE CARDINAL

Non, non, je me trompe ; ce n'était pas ce mot-là que je voulais employer. Je voulais dire que le duc est puissant, qu'une rupture avec lui peut nuire aux plus riches familles mais qu'un secret d'importance entre des mains expérimentées peut devenir une source de biens abondante. 980

LA MARQUISE

Une source de biens ! Des mains expérimentées ! - Je reste là, en vérité, 985
comme une statue. Que couves-tu, prêtre, sous ces paroles ambiguës ? Il y a certains assemblages de mots qui passent par instants sur vos lèvres, à vous autres ; on ne sait qu'en penser.

LE CARDINAL

Revenez donc vous asseoir là, Ricciarda. Je ne vous ai point encore donné l'absolution. 990

LA MARQUISE

Parlez toujours ; il n'est pas prouvé que j'en veuille.

(Il sort.)

LE CARDINAL *(se levant)*

Prenez garde à vous, marquise ! Quand on veut me braver en face, il faut avoir une armure solide et sans défaut ; je ne veux point menacer, je n'ai qu'un mot à vous dire : prenez un autre confesseur.

*(Elle ouvre sa fenêtre.)***LA MARQUISE** *(seule)*

Cela est inouï. S'en aller en serrant les poings, les yeux enflammés de
colère ! Parler de mains expérimentées, de direction à donner à cer- 995
taines choses ! Eh ! Mais qu'y a-t-il donc ? Qu'il voulût pénétrer mon
secret pour en informer mon mari, je le conçois ; mais, si ce n'est pas là
son but, que veut-il donc faire de moi ? La maîtresse du duc ? Tout sa-
voir, dit-il, et tout diriger ! Cela n'est pas possible ; il y a quelque autre 1000
mystère plus sombre et plus inexplicable là-dessous ; Cibo ne ferait pas
un pareil métier. Non ! Cela est sûr ; je le connais. C'est bon pour un Lo-
renzaccio ; mais lui ! Il faut qu'il ait quelque sourde pensée, plus vaste
que cela et plus profonde. Ah ! comme les hommes sortent d'eux-
mêmes tout à coup après dix ans de silence ! Cela est effrayant. Mainte- 1005
nant, que ferai-je ? Est-ce que j'aime Alexandre ? Non, je ne l'aime pas,
non, assurément ; j'ai dit que non dans ma confession, et je n'ai pas
menti. Pourquoi Laurent est-il à Massa ? Pourquoi le duc me presse-t-
il ? Pourquoi ai-je répondu que je ne voulais plus le voir ? Pourquoi ? -
Ah ! Pourquoi y a-t-il dans tout cela un aimant, un charme inexplicable 1010
qui m'attire ? Que tu es belle, Florence, mais que tu es triste ! Il y a là
plus d'une maison où Alexandre est entré la nuit, couvert de son man-
teau, c'est un libertin je le sais. - Et pourquoi est-ce que tu te mêles à
tout cela, toi, Florence ? Qui est-ce donc que j'aime ? Est-ce toi ? Est-ce
lui ?

1015

AGNOLO (*entrant*)

Madame, Son Altesse vient d'entrer dans la cour.

LA MARQUISE

Cela est singulier ; ce Malaspina m'a laissée toute tremblante.

SCÈNE IV

Marie Soderini, Catherine ; Lorenzo, assis.

(Au palais des Soderini.)

CATHERINE (*tenant un livre*)

Quelle histoire vous lirai-je, ma mère ?

MARIE

Ma Cattina se moque de sa pauvre mère. Est-ce que je comprends rien à
tes livres latins ? ¹⁰²⁰

CATHERINE

Celui-ci n'est point en latin, mais il en est traduit. C'est l'histoire romaine.

LORENZO

Je suis très fort sur l'histoire romaine. Il y avait une fois un jeune gentil-homme nommé Tarquin le fils.

¹⁰²⁵

CATHERINE

Ah ! c'est une histoire de sang.

LORENZO

Pas du tout ; c'est un conte de fées. Brutus était un fou, un monomane, et rien de plus. Tarquin était un duc plein de sagesse, qui allait voir en pantoufles si les petites filles dormaient bien.

CATHERINE

Dites-vous aussi du mal de Lucrèce ?

1030

LORENZO

Elle s'est donné le plaisir du péché et la gloire du trépas. Elle s'est laissé prendre toute vive comme une alouette au piège, et puis elle s'est fourré bien gentiment son petit couteau dans le ventre.

MARIE

Si vous méprisez les femmes, pourquoi affectez-vous de les rabaisser devant votre mère et votre soeur ?

1035

LORENZO

Je vous estime, vous et elle. Hors de là, le monde me fait horreur.

MARIE

Sais-tu le rêve que j'ai eu cette nuit, mon enfant ?

LORENZO

Quel rêve ?

MARIE

Ce n'était point un rêve, car je ne dormais pas. J'étais seule dans cette grande salle, ma lampe était loin de moi, sur cette table auprès de la fe-

1040

nêtre. Je songeais aux jours où j'étais heureuse, aux jours de ton enfance, mon Lorenzino. Je regardais cette nuit obscure, et je me disais : il ne rentrera qu'au jour, lui qui passait autrefois les nuits à travailler. Mes yeux se remplissaient de larmes, et je secouais la tête en les sentant couler. J'ai entendu tout d'un coup marcher lentement dans la galerie ; je me suis retournée, un homme vêtu de noir venait à moi, un livre sous le bras - c'était toi, Renzo : « Comme tu reviens de bonne heure ! » me suis-je écriée. Mais le spectre s'est assis auprès de la lampe sans me répondre ; il a ouvert son livre, et j'ai reconnu mon Lorenzino d'autrefois. 1045

LORENZO

Vous l'avez vu ?

1050

MARIE

Comme je te vois.

LORENZO

Quand s'en est-il allé ?

MARIE

Quand tu as tiré la cloche ce matin en rentrant.

LORENZO

Mon spectre, à moi ! Et il s'en est allé quand je suis rentré ?

MARIE

Il s'est levé d'un air mélancolique, et s'est effacé comme une vapeur du matin. 1055

LORENZO

Catherine, Catherine, lis-moi l'histoire de Brutus.

CATHERINE

Qu'avez-vous ? vous tremblez de la tête aux pieds.

(On frappe.)

LORENZO

Ma mère, asseyez-vous ce soir à la place où vous étiez cette nuit, et si mon spectre revient, dites-lui qu'il verra bientôt quelque chose qui l'étonnera.

1060

(Entrent Bindo et Venturi.)

CATHERINE

C'est mon oncle Bindo et Baptista Venturi.

BINDO *(bas à Marie)*

Je viens tenter un dernier effort.

(Elle sort avec Catherine.)

MARIE

Nous Vous laissons ; puissiez-vous réussir !

BINDO

Lorenzo, pourquoi ne démens-tu pas l'histoire scandaleuse qui court sur ton compte ?

1065

LORENZO

Quelle histoire ?

BINDO

On dit que tu t'es évanoui à la vue d'une épée.

LORENZO

Le croyez-vous, mon oncle ?

BINDO

Je t'ai vu faire des armes à Rome ; mais cela ne m'étonnerait pas que tu devinsses plus vil qu'un chien, au métier que tu fais ici. 1070

LORENZO

L'histoire est vraie, je me suis évanoui. Bonjour, Venturi. À quel taux sont vos marchandises ? comment va le commerce ?

VENTURI

Seigneur, je suis à la tête d'une fabrique de soie ; mais c'est me faire injure que de m'appeler marchand. 1075

LORENZO

C'est vrai. Je voulais dire seulement que vous aviez contracté au collègue l'habitude innocente de vendre de la soie.

BINDO

J'ai confié au seigneur Venturi les projets qui occupent en ce moment tant de familles à Florence. C'est un digne ami de la liberté, et j'entends, Lorenzo, que vous le traitiez comme tel. Le temps de plaisanter est pas- 1080

sé. Vous nous avez dit quelquefois que cette confiance extrême que le duc vous témoigne n'était qu'un piège de votre part. Cela est-il vrai ou faux ? Êtes-vous des nôtres, ou n'en êtes-vous pas ? Voilà ce qu'il nous faut savoir. Toutes les grandes familles voient bien que le despotisme des Médicis n'est ni juste ni tolérable. De quel droit laisserions-nous s'élever paisiblement cette maison orgueilleuse sur les ruines de nos privilèges ? La capitulation n'est point observée. La puissance de l'Allemagne se fait sentir de jour en jour d'une manière plus absolue. Il est temps d'en finir et de rassembler les patriotes. Répondrez-vous à cet appel ?

1085

1090

LORENZO

Qu'en dites-vous, seigneur Venturi ? Parlez, parlez ! Voilà mon oncle qui reprend haleine. Saisissez cette occasion, si vous aimez votre pays.

VENTURI

Seigneur, je pense de même, et je n'ai pas un mot ajouter.

LORENZO

Pas un mot ? Pas un beau petit mot bien sonore ? Vous ne connaissez pas la véritable éloquence. On tourne une grande période autour d'un beau petit mot, pas trop court ni trop long, et rond comme une toupie. On rejette son bras gauche en arrière de manière à faire faire à son manteau des plis pleins d'une dignité tempérée par la grâce ; on lâche sa période qui se déroule comme une corde ronflante, et la petite toupie s'échappe avec un murmure délicieux. On pourrait presque la ramasser dans le creux de la main, comme les enfants des rues.

1095

1100

BINDO

Tu es un insolent ! Réponds, ou sors d'ici.

(On sonne à la porte d'entrée. La cour se remplit de pages et de chevaux.)

LORENZO

Je suis des vôtres, mon oncle. Ne voyez-vous pas à ma coiffure que je suis républicain dans l'âme ? Regardez comme ma barbe est coupée. N'en doutez pas un seul instant, l'amour de la patrie respire dans mes vêtements les plus cachés.

1105

(Entre Alexandre.)

UN PAGE *(en entrant)*

Le duc !

LORENZO

Quel excès de faveur, mon prince ! Vous daignez visiter un pauvre serviteur en personne ?

LE DUC

Quels sont ces hommes-là ? J'ai à te parler.

1110

LORENZO

J'ai l'honneur de présenter à Votre Altesse mon oncle Bindo Altoviti, qui regrette qu'un long séjour à Naples ne lui ait pas permis de se jeter plus tôt à vos pieds. Cet autre seigneur est l'illustre Baptista Venturi, qui fabrique, il est vrai, de la soie mais qui n'en vend point. Que la présence inattendue d'un si grand prince dans cette humble maison ne vous trouble pas, mon cher oncle, ni vous non plus, digne Venturi. Ce que vous demandez vous sera accordé, ou vous serez en droit de dire que mes supplications n'ont aucun crédit auprès de mon gracieux souverain.

1115

LE DUC

Que demandez-vous, Bindo ?

1120

BINDO

Altesse, je suis désolé que mon neveu...

LORENZO

Le titre d'ambassadeur à Rome n'appartient à personne en ce moment. Mon oncle se flattait de l'obtenir de vos bontés. Il n'est pas dans Florence un seul homme qui puisse soutenir la comparaison avec lui, dès qu'il s'agit du dévouement et du respect qu'on doit aux Médicis.

1125

LE DUC

En vérité, Renzino ? Eh bien ! mon cher Bindo, voilà qui est dit. Viens demain au palais.

BINDO

Altesse, je suis confondu. Comment reconnaître ?...

LORENZO

Le seigneur Venturi, bien qu'il ne vende point de soie, demande un privilège pour ses fabriques.

1130

LE DUC

Quel privilège ?

LORENZO

Vos armoiries sur la porte, avec le brevet. Accordez-le lui, monseigneur, si vous aimez ceux qui vous aiment.

LE DUC

Voilà qui est bon. Est-ce fini ? Allez, messieurs, la paix soit avec vous.

VENTURI

Altesse !... Vous me comblez de joie... Je ne puis exprimer...

1135

LE DUC *(à ses gardes)*

Qu'on laisse passer ces deux personnes.

BINDO *(sortant, bas à Venturi)*

C'est un tour infâme.

VENTURI *(de même)*

Qu'est-ce que vous ferez ?

BINDO *(de même)*

Que diable veux-tu que je fasse ? Je suis nommé.

(Ils sortent.)

VENTURI *(de même)*

Cela est terrible.

1140

LE DUC

La Cibo est à moi.

LORENZO

J'en suis fâché.

LE DUC

Pourquoi ?

LORENZO

Parce que cela fera tort aux autres.

LE DUC

Ma foi, non, elle m'ennuie déjà. Dis-moi donc, mignon, quelle est donc
cette belle femme qui arrange ces fleurs sur cette fenêtre ? Voilà long-¹¹⁴⁵
temps que je la vois sans cesse en passant.

LORENZO

Où donc ?

LE DUC

Là-bas, en face, dans le palais.

LORENZO

Oh ! ce n'est rien.¹¹⁵⁰

LE DUC

Rien ? Appelles-tu rien ces bras-là ? Quelle Vénus, entrailles du diable !

LORENZO

C'est une voisine.

LE DUC

Je veux parler à cette voisine-là. Eh ! parbleu, si je ne me trompe, c'est Catherine Ginori.

LORENZO

Non.

1155

LE DUC

Je la reconnais très bien ; c'est ta tante. Peste ! J'avais oublié cette figure-là. Amène-la donc souper.

LORENZO

Cela serait très difficile. C'est une vertu.

LE DUC

Allons donc ! Est-ce qu'il y en a pour nous autres ?

LORENZO

Je lui demanderai, si vous voulez. Mais je vous avertis que c'est une pé-
dante ; elle parle latin. 1160

LE DUC

Bon ! Elle ne fait pas l'amour en latin. Viens donc par ici ; nous la verrons mieux de cette galerie.

LORENZO

Une autre fois, mignon ; - à l'heure qu'il est je n'ai pas de temps à perdre : - il faut que j'aille chez le Strozzi.

1165

LE DUC

Quoi ! Chez ce vieux fou ?

LORENZO

Oui, chez ce vieux misérable, chez cet infâme. Il paraît qu'il ne peut se guérir de cette singulière lubie d'ouvrir sa bourse à toutes ces viles créatures qu'on nomme bannis, et que ces meurt-de-faim se réunissent chez lui tous les jours, avant de mettre leurs souliers et de prendre leurs bâtons. Maintenant, mon projet est d'aller au plus vite manger le dîner de ce vieux gibier de potence, et de lui renouveler l'assurance de ma cordiale amitié. J'aurai ce soir quelque bonne histoire à vous conter, quelque charmante fredaine qui pourra faire lever de bonne heure demain matin quelques-unes de toutes ces canailles.

1170

1175

LE DUC

Que je suis heureux de t'avoir, mignon ! J'avoue que je ne comprends pas comment ils te reçoivent.

LORENZO

Bon ! Si vous saviez comme cela est aisé de mentir impudemment au nez d'un butor ! Cela prouve bien que vous n'avez jamais essayé. A propos, ne m'avez-vous pas dit que vous vouliez donner votre portrait, je ne sais plus à qui ? J'ai un peintre à vous amener, c'est un protégé.

1180

LE DUC

Bon, bon, mais pense à la tante. C'est pour elle que je suis venu te voir ; le diable m'emporte, tu as une tante qui me revient.

LORENZO

Et la Cibo ?

(Ils sortent.)

LE DUC

Je te dis de parler de moi à ta tante.

1185

SCÈNE V

Philippe Strozzi, Le Prieur ; Louise, occupée à travailler ; Lorenzo, couché sur un sofa.

(Une salle du palais des Strozzi.)

PHILIPPE

Dieu veuille qu'il n'en soit rien ! Que de haines inextinguibles, implacables, n'ont pas commencé autrement ! Un propos ! La fumée d'un repas jasant sur les lèvres épaisses d'un débauché ! Voilà les guerres de famille, voilà comme les couteaux se tirent. On est insulté, et on tue ; on a tué, et on est tué. Bientôt les haines s'enracinent ; on berce les fils dans les cercueils de leurs aïeux, et des générations entières sortent de terre l'épée à la main.

1190

LE PRIEUR

J'ai peut-être eu tort de me souvenir de ce méchant propos et de ce maudit voyage à Montolivet ; mais le moyen d'endurer ces Salviati ?

1195

PHILIPPE

Ah ! Léon, Léon, je te le demande ; qu'y aurait-il de changé pour Louise et pour nous-mêmes, si tu n'avais rien dit à mes enfants ? La vertu d'une Strozzi ne peut-elle oublier un mot d'un Salviati ? L'habitant d'un palais de marbre doit-il savoir les obscénités que la populace écrit sur ses murs ? Qu'importe le propos d'un Julien ? Ma fille en trouvera-t-elle

1200

moins un honnête mari ? Ses enfants la respecteront-ils moins ? M'en souviendrai-je, moi, son père, en lui donnant le baiser du soir ? Où en sommes-nous, si l'insolence du premier venu tire du fourreau des épées comme les nôtres ? Maintenant tout est perdu ; voilà Pierre furieux de tout ce que tu nous as conté. Il s'est mis en campagne ; il est allé chez les Pazzi. Dieu sait ce qui peut arriver ! Qu'il rencontre Salviati, voilà le sang répandu, le mien, mon sang sur le pavé de Florence ! Ah ! Pour-quoi suis-je père ?

1205

LE PRIEUR

Si l'on m'eût rapporté un propos sur ma soeur, quel qu'il fût, j'aurais tourné le dos, et tout aurait été fini là. Mais celui-là m'était adressé ; il était si grossier que je me suis figuré que le rustre ne savait de qui il parlait ; - mais il le savait bien.

1210

PHILIPPE

Oui, ils le savent, les infâmes ! ils savent bien où ils frappent ! Le vieux tronc d'arbre est d'un bois trop solide ; ils ne viendraient pas l'entamer. Mais ils connaissent la fibre délicate qui tressaille dans ses entrailles, lorsqu'on attaque son plus faible bourgeon. Ma Louise ! Ah ! Qu'est-ce donc que la raison ? Les mains me tremblent à cette idée. Juste Dieu ! La raison, est-ce donc la vieillesse ?

1215

LE PRIEUR

Pierre est trop violent.

1220

PHILIPPE

Pauvre Pierre ! Comme le rouge lui est monté au front ! Comme il a frémi en t'écoutant raconter l'insulte faite à sa soeur ! C'est moi qui suis un fou, car je t'ai laissé dire. Pierre se promenait par la chambre à grands pas, inquiet, furieux, la tête perdue ; il allait et venait, comme

moi maintenant Je le regardais en silence ; c'est un si beau spectacle
qu'un sang pur montant à un front sans reproche. Ô ma patrie ! Pen-
sais-je, en voilà un, et c'est mon aîné. Ah ! Léon, j'ai beau faire, je suis
un Strozzi.

1225

LE PRIEUR

Il n'y a peut-être pas tant de danger que vous le pensez. - C'est un
grand hasard s'il rencontre Salviati ce soir. - Demain, nous verrons tous
les choses plus sagement.

1230

(Il ouvre la fenêtre.)

PHILIPPE

N'en doutez pas : Pierre le tuera, ou il se fera tuer. Où sont-ils mainte-
nant ? Voilà la nuit ; la ville se couvre de profondes ténèbres. Ces rues
sombres me font horreurs ; - le sang coule quelque part, j'en suis sûr.

LE PRIEUR

Calmez-vous.

1235

PHILIPPE

À la manière dont mon Pierre est sorti, je suis sûr qu'on ne le reverra
que vengé ou mort. Je l'ai vu décrocher son épée en fronçant le sourcil ;
il se mordait les lèvres, et les muscles de ses bras étaient tendus comme
des arcs. Oui, oui, maintenant il meurt ou il est vengé, cela n'est pas
douteux.

1240

LE PRIEUR

Remettez-vous, fermez cette fenêtre.

PHILIPPE

Eh bien, Florence, apprends-la donc à tes pavés, la couleur de mon noble sang ! il y a quarante de tes fils qui l'ont dans les veines. Et moi, le chef de cette famille immense, plus d'une fois encore ma tête blanche se penchera du haut de ces fenêtres, dans les angoisses paternelles ! plus d'une fois, ce sang que tu bois peut-être à cette heure avec indifférence, séchera au soleil de tes places. Mais ne ris pas ce soir du vieux Strozzi, qui a peur pour son enfant. Sois avare de sa famille, car il viendra un jour où tu la compteras, où tu te mettras avec lui à la fenêtre, et où le coeur te battra aussi lorsque tu entendras le bruit de nos épées.

1245

1250

LOUISE

Mon père, mon père ! Vous me faites peur.

LE PRIEUR *(bas à Louise)*

N'est-ce pas Thomas qui rôde sous ces lanternes ? Il m'a semblé le reconnaître à sa petite taille ; le voilà parti.

(Entrent Pierre avec Thomas et François Pazzi.)

PHILIPPE

Pauvre ville, où les pères attendent ainsi le retour de leurs enfants ! Pauvre patrie ! pauvre patrie ! Il y en a bien d'autres à cette heure qui ont pris leurs manteaux et leurs épées pour s'enfoncer dans cette nuit obscure ; et ceux qui les attendent ne sont point inquiets ; ils savent qu'ils mourront demain de misère, s'ils ne meurent de froid cette nuit. Et nous, dans ces palais somptueux, nous attendons qu'on nous insulte pour tirer nos épées ! Le propos d'un ivrogne nous transporte de colère, et disperse dans ces sombres rues nos fils et nos amis ! Mais les malheurs publics ne secouent pas la poussière de nos armes. On croit Philippe Strozzi un honnête homme, parce qu'il fait le bien sans empêcher

1255

1260

le mal ! Et maintenant, moi, père, que ne donnerais-je pas pour qu'il y eût au monde un être capable de me rendre mon fils et de punir juridiquement l'insulte faite à ma fille ! Mais pourquoi empêcherait-on le mal qui m'arrive, quand je n'ai pas empêché celui qui arrive aux autres, moi qui en avais le pouvoir ? Je me suis courbé sur des livres, et j'ai rêvé pour ma patrie ce que j'admirais dans l'antiquité. Les murs criaient vengeance autour de moi, et je me bouchais les oreilles pour m'enfoncer dans mes méditations ; il a fallu que la tyrannie vînt me frapper au visage pour me faire dire : Agissons ! Et ma vengeance a des cheveux gris.

(Il embrasse sa soeur.)

PIERRE

C'est fait ; Salviati est mort.

LOUISE

Quelle horreur ! Tu es couvert de sang.

PIERRE

Nous l'avons attendu au coin de la rue des Archers ; François a arrêté son cheval ; Thomas l'a frappé à la jambe, et moi...

LOUISE

Tais-toi ! Tais-toi ! Tu me fais frémir. Tes yeux sortent de leurs orbites ; tes mains sont hideuses ; tout ton corps tremble, et tu es pâle comme la mort.

LORENZO *(se levant)*

Tu es beau, Pierre, tu es grand comme la vengeance.

(Il s'approche de son père.)

PIERRE

Qui dit cela ? Te voilà ici, toi, Lorenzaccio. Quand donc fermerez-vous votre porte à ce misérable ? Ne savez-vous donc pas ce que c'est, sans compter l'histoire de son duel avec Maurice ?

PHILIPPE

C'est bon, je sais tout cela. Si Lorenzo est ici, c'est que j'ai de bonnes raisons pour l'y recevoir. Nous en parlerons en temps et lieu.

1285

PIERRE *(entre ses dents)*

Hum ! Des raisons pour recevoir cette canaille ! Je pourrais bien en trouver, un de ces matins, une très bonne aussi pour le faire sauter par les fenêtres. Dites ce que vous voudrez, j'étouffe dans cette chambre de voir une pareille lèpre se traîner sur nos fauteuils.

PHILIPPE

Allons, paix ! Tu es un écervelé ! Dieu veuille que ton coup de ce soir n'ait pas de mauvaises suites pour nous ! Il faut commencer par te cacher.

1290

PIERRE

Me cacher ! Et au nom de tous les saints, pourquoi me cacherais-je ?

(Il l'entraîne dans l'embrasure d'une fenêtre ; tous deux s'entretiennent à voix basse.)

LORENZO *(à Thomas)*

En sorte que vous l'avez frappé à l'épaule ?... Dites-moi donc un peu...

PIERRE

Non, mon père, je ne me cacherai pas. L'insulte a été publique, il nous l'a faite au milieu d'une place. Moi, je l'ai assommé au milieu d'une rue, et il me convient demain matin de le raconter à toute la ville. Depuis quand se cache-t-on pour avoir vengé son honneur ? Je me promènerais volontiers l'épée nue, et sans en essuyer une goutte de sang. 1295

(Ils sortent.)

PHILIPPE

Viens par ici, il faut que je te parle. Tu n'es pas blessé, mon enfant ? Tu n'as rien reçu dans tout cela ? 1300

SCÈNE VI

Le Duc, à demi nu ; Tebaldeo, faisant son portrait ; Giomo joue de la guitare.

(Au palais du duc.)

GIOMO *(chantant)*

Quand je mourrai, mon échanton, Porte mon coeur à ma maîtresse.
Qu'elle envoie au diable la messe, La prêtraille et les oraisons. Les pleurs ne sont que de l'eau claire. Dis-lui qu'elle éventre un tonneau ; Qu'on entonne un choeur sur ma bière J'y répondrai du fond de mon tombeau. 1305

LE DUC

Je savais bien que j'avais quelque chose à te demander. Dis-moi, Hongrois, que t'avait donc fait ce garçon que je t'ai vu bâtonner tantôt d'une si joyeuse manière ? 1310

GIOMO

Ma foi, je ne saurais le dire, ni lui non plus.

LE DUC

Pourquoi ? Est-ce qu'il est mort ?

GIOMO

C'est un gamin d'une maison voisine ; tout à l'heure, en passant, il m'a semblé qu'on l'enterrait.

LE DUC

Quand mon Giomo frappe, il frappe ferme.

1315

GIOMO

Cela vous plaît à dire ; je vous ai vu tuer un homme d'un coup plus d'une fois.

(À Tebaldeo.)

LE DUC

Tu crois ! J'étais donc gris ? Quand je suis en pointe de gaieté, tous mes moindres coups sont mortels. Qu'as-tu donc, petit ? Est-ce que la main te tremble ? Tu louches terriblement.

1320

(Entre Lorenzo.)

TEBALDEO

Rien, Monseigneur, plaise à Votre Altesse.

(Il prend la cotte de mailles du duc sur le sofa.)

LORENZO

Cela avance-t-il ? Êtes-vous content de mon protégé ? Vous avez là une jolie cotte de mailles, mignon ! Mais cela doit être bien chaud.

LE DUC

En vérité, si elle me gênait, je n'en porterais pas. Mais c'est du fil d'acier ; la lime la plus aiguë n'en pourrait ronger une maille, et en même temps c'est léger comme de la soie. Il n'y a peut-être pas la pareille dans toute l'Europe ; aussi je ne la quitte guère ; jamais, pour mieux dire.

1325

LORENZO

C'est très léger, mais très solide. Croyez-vous cela à l'épreuve du stylet ?

LE DUC

Assurément.

1330

LORENZO

Au fait, j'y réfléchis à présent, vous la portez toujours sous votre pourpoint. L'autre jour, à la chasse, j'étais en croupe derrière vous, et en vous tenant à bras-le-corps, je la sentais très bien. C'est une prudente habitude.

LE DUC

Ce n'est pas que je me défie de personne ; comme tu dis, c'est une habitude, - pure habitude de soldat.

1335

LORENZO

Votre habit est magnifique. Quel parfum que ces gants ! Pourquoi donc posez-vous à moitié nu ? Cette cotte de mailles aurait fait son effet dans votre portrait ; vous avez eu tort de la quitter.

LE DUC

C'est le peintre qui l'a voulu. Cela vaut toujours mieux, d'ailleurs, de poser le cou découvert ; regarde les antiques.

1340

(Il sort.)

LORENZO

Où diable est ma guitare ? Il faut que je fasse un second dessus à Giamo.

TEBALDEO

Altesse, je n'en ferai pas davantage aujourd'hui.

GIOMO *(à la fenêtre)*

Que fait donc Lorenzo ? Le voilà en contemplation devant le puits qui est au milieu du jardin ; ce n'est pas là, il me semble, qu'il devrait chercher sa guitare.

1345

LE DUC

Donne-moi mes habits. Où est donc ma cotte de mailles ?

GIOMO

Je ne la trouve pas, j'ai beau chercher, elle s'est envolée.

LE DUC

Renzino la tenait il n’y a pas cinq minutes ; il l’aura jetée dans un coin
en s’en allant, selon sa louable coutume de paresseux. 1350

GIOMO

Cela est incroyable ; pas plus de cotte de mailles que sur ma main.

LE DUC

Allons, tu rêves ! Cela est impossible.

GIOMO

Voyez vous-même, Altesse ; la chambre n’est pas si grande.

(Rentre Lorenzo.)

LE DUC

Renzo la tenait là, sur ce sofa. Qu’as-tu donc fait de ma cotte ? Nous ne
pouvons plus la trouver. 1355

(Il chante en s’accompagnant.)

LORENZO

Je l’ai remise où elle était. Attendez ; non, je l’ai posée sur ce fauteuil ;
non, c’était sur le lit. Je n’en sais rien, mais j’ai trouvé ma guitare. Bon-
jour, madame l’abbesse...

GIOMO

Dans le puits du jardin, apparemment ? Car vous étiez penché dessus
tout à l’heure d’un air tout à fait absorbé. 1360

(Il continue à jouer.)

LORENZO

Cracher dans un puits pour faire des ronds est mon plus grand bonheur. Après boire et dormir, je n'ai pas d'autre occupation. Bonjour, bonjour, abbessede mon coeur...

LE DUC

Cela est inouï que cette cotte se trouve perdue ! Je crois que je ne l'ai pas ôtée deux fois dans ma vie, si ce n'est pour me coucher.

1365

LORENZO

Laissez donc, laissez donc. N'allez-vous pas faire un valet de chambre d'un fils de pape ? Vos gens la trouveront.

LE DUC

Que le diable t'emporte ! C'est toi qui l'as égarée.

LORENZO

Si j'étais duc de Florence, je m'inquiéteraïs d'autre chose que de mes cottes. À propos, j'ai parlé de vous à ma chère tante. Tout est au mieux ; venez donc un peu ici que je vous parle à l'oreille.

1370

GIOMO *(bas au duc)*

Cela est singulier, au moins ; la cotte de mailles est enlevée.

(Il s'assoit à côté de Lorenzo.)

LE DUC

On la retrouvera.

GIOMO (*à part*)

Quitter la compagnie pour aller cracher dans le puits, cela n'est pas naturel. Je voudrais retrouver cette cotte de mailles, pour m'ôter de la tête une vieille idée qui se rouille de temps en temps. Bah ! Un Lorenzaccio ! La cotte est sous quelque fauteuil. 1375

SCÈNE VII

Entre Salviati, couvert de sang et boitant ; deux hommes le soutiennent.

(Devant le palais.)

SALVIATI (*criant*)

Alexandre de Médicis ! Ouvre ta fenêtre et regarde un peu comme on traite tes serviteurs ! 1380

LE DUC (*à la fenêtre*)

Qui est là dans la boue ? Qui se traîne aux murailles de mon palais avec ces cris épouvantables ?

SALVIATI

Les Strozzi m'ont assassiné ; je vais mourir à ta porte.

LE DUC

Lesquels des Strozzi, et pourquoi ? 1385

SALVIATI

Parce que j'ai dit que leur soeur était amoureuse de toi mon noble duc. Les Strozzi ont trouvé leur soeur insultée, parce que j'ai dit que tu lui plaisais ; trois d'entre eux m'ont assassiné. J'ai reconnu Pierre et Thomas ; je ne connais pas le troisième.

(Salviati entre dans le palais.)

LE DUC

Fais-toi monter ici. Par Hercule ! les meurtriers passeront la nuit en prison, et on les pendra demain matin.

1390

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

Lorenzo ; Scoronconcolo, faisant des armes.

(La chambre à coucher de Lorenzo.)

SCORONCONCOLO

Maître, as-tu assez du jeu ?

LORENZO

Non, crie plus fort. Tiens, pare celle-ci ! Tiens, meurs ! Tiens, misérable !

1395

SCORONCONCOLO

À l'assassin ! On me tue ! On me coupe la gorge !

LORENZO

Meurs ! Meurs ! Meurs ! - Frappe donc du pied.

SCORONCONCOLO

À moi, mes archers ! Au secours ! On me tue ! Lorenzo de l'enfer !

(Il tombe épuisé.)

LORENZO

Meurs, infâme ! Je te saignerai, pourceau, je te saignerai ! Au coeur ! Au coeur ! Il est éventré. - Crie donc, frappe donc, tue donc ! Ouvre-lui les entrailles ! Coupons-le par morceaux, et mangeons, mangeons ! J'en ai jusqu'au coude. Fouille dans la gorge, roule-le, roule ! Mordons, mordons, et mangeons ! 1400

SCORONCONCOLO *(s'essuyant le front)*

Tu as inventé un rude jeu, maître, et tu y vas en vrai tigre ; mille millions de tonnerres ! Tu rugis comme une caverne pleine de panthères et de lions. 1405

LORENZO

Ô jour de sang, jour de mes noces ! Ô soleil ! Soleil ! Il y a assez longtemps que tu es sec comme le plomb ; tu te meurs de soif, soleil ! Son sang t'enivrera. Ô ma vengeance ! Qu'il y a longtemps que tes ongles poussent ! Ô dents d'Ugolin ! Il vous faut le crâne, le crâne ! 1410

SCORONCONCOLO

Es-tu en délire ? As-tu la fièvre ?

(Il s'évanouit.)

LORENZO

Lâche, lâche, - ruffian - le petit maigre les pères, les filles, - des adieux, des adieux sans fin, - les rives de l'Arno pleines d'adieux ! - Les gamins l'écrivent sur les murs. - Ris, vieillard, ris dans ton bonnet blanc ; - tu ne vois pas que mes ongles poussent ? - Ah ! Le crâne, le crâne ! 1415

(Il lui jette de l'eau à la figure.)

SCORONCONCOLO

Maître, tu as un ennemi. Allons, maître, ce n'est pas la peine de tant te démener. On a des sentiments élevés ou on n'en a pas ; je n'oublierai jamais que tu m'as fait avoir une certaine grâce sans laquelle je serais loin. Maître, si tu as un ennemi, dis-le, et je t'en débarrasserai sans qu'il y paraisse autrement.

1420

LORENZO

Ce n'est rien ; je te dis que mon seul plaisir est de faire peur à mes voisins.

SCORONCONCOLO

Depuis que nous trépigions dans cette chambre et que nous y mettons tout à l'envers, ils doivent être bien accoutumés à notre tapage. Je crois que tu pourrais égorger trente hommes dans ce corridor, et les rouler sur ton plancher, sans qu'on s'aperçoive dans la maison qu'il s'y passe du nouveau. Si tu veux faire peur aux voisins, tu l'y prends mal. Ils ont eu peur la première fois, c'est vrai, mais maintenant ils se contentent d'enrager, et ne s'en mettent pas en peine jusqu'au point de quitter leurs fauteuils ou d'ouvrir leurs fenêtres.

1425

1430

LORENZO

Tu crois ?

(Il tire son épée.)

SCORONCONCOLO

Tu as un ennemi, maître. Ne t'ai-je pas vu frapper du pied la terre, et maudire le jour de ta naissance ? N'ai-je pas des oreilles ? et, au milieu de tes fureurs, n'ai-je pas entendu résonner distinctement un petit mot bien net : la vengeance ? Tiens, maître, crois-moi, tu maigris-tu n'as plus le mot pour rire comme devant ; - crois-moi, il n'y a rien de si mauvaise digestion qu'une bonne haine. Est-ce que sur deux hommes au soleil il n'y en a pas toujours un dont l'ombre gêne l'autre ? Ton médecin est dans ma gaine ; laisse-moi te guérir.

1435

LORENZO

Ce médecin-là t'a-t-il jamais guéri, toi ?

1440

SCORONCONCOLO

Quatre ou cinq fois. Il y avait un jour à Padoue une petite demoiselle qui me disait...

LORENZO

Montre-moi cette épée. Ah ! Garçon, c'est une brave lame.

SCORONCONCOLO

Essaye-la, et tu verras.

LORENZO

Tu as deviné mon mal, j'ai un ennemi. Mais pour lui je ne me servirai pas d'une épée qui ait servi pour d'autres. Celle qui le tuera n'aura ici-bas qu'un baptême ; elle gardera son nom.

1445

SCORONCONCOLO

Quel est le nom de l'homme ?

LORENZO

Qu'importe ! M'es-tu dévoué ?

SCORONCONCOLO

Pour toi, je remettrais le Christ en croix.

1450

LORENZO

Je te le dis en confidence, - je ferai le coup dans cette chambre, et c'est précisément pour que mes chers voisins ne s'en étonnent pas que je les accoutume à ce bruit de tous les jours. Écoute bien, et ne te trompe pas. Si je l'abats du premier coup, ne t'avise pas de le toucher. Mais je ne suis pas plus gros qu'une puce, et c'est un sanglier. S'il se défend, je compte sur toi pour lui tenir les mains ; rien de plus, entends-tu ? c'est à moi qu'il appartient. Je t'avertirai en temps et lieu.

1455

SCORONCONCOLO

Amen.

SCÈNE II

Entrent Philippe et Pierre.

(Au palais Strozzi)

PIERRE

Quand je pense à cela, j'ai envie de me couper la main droite. Avoir manqué cette canaille ! Un coup si juste, et l'avoir manqué ! À qui n'était-ce pas rendre service que de faire dire aux gens : il y a un Salviati de moins dans les rues ? Mais le drôle a fait comme les araignées, - il s'est laissé tomber en repliant ses pattes crochues, et il a fait le mort de peur d'être achevé.

1460

1465

PHILIPPE

Que t'importe qu'il vive ? Ta vengeance n'en est que plus complète. On le dit blessé de telle manière qu'il s'en souviendra toute sa vie.

PIERRE

Oui, je le sais bien, voilà comme vous voyez les choses. Tenez, mon père, vous êtes bon patriote, mais encore meilleur père de famille ; ne vous mêlez pas de tout cela.

1470

PHILIPPE

Qu'as-tu encore en tête ? Ne saurais-tu vivre un quart d'heure sans penser à mal ?

PIERRE

Non, par l'enfer ! Je ne saurais vivre un quart d'heure tranquille dans cet air empoisonné. Le ciel me pèse sur la tête comme une voûte de prison, et il me semble que je respire dans les rues des quolibets et des hoquets d'ivrognes. Adieu, j'ai affaire à présent.

1475

PHILIPPE

Où vas-tu ?

PIERRE

Pourquoi voulez-vous le savoir ? Je vais chez les Pazzi.

PHILIPPE

Attends-moi donc, car j'y vais aussi.

PIERRE

Pas à présent, mon père, ce n'est pas un bon moment pour vous.

1480

PHILIPPE

Parle-moi franchement.

PIERRE

Cela est entre nous. Nous sommes là une cinquantaine, les Ruccellai et d'autres, qui ne portons pas le bâtard dans nos entrailles.

PHILIPPE

Ainsi donc ?

PIERRE

Ainsi donc les avalanches se font quelquefois au moyen d'un caillou gros comme le bout du doigt.

1485

PHILIPPE

Mais vous n'avez rien d'arrêté ? Pas de plan, pas de mesures prises ? Ô enfants, enfants ! Jouer avec la vie et la mort ! Des questions qui ont remué le monde ! Des idées qui ont blanchi des milliers de têtes, et qui les ont fait rouler comme des grains de sable sur les pieds du bourreau ! des projets que la Providence elle-même regarde en silence et avec terreur,

1490

et qu'elle laisse achever à l'homme, sans oser y toucher ! Vous parlez de tout cela en faisant des armes et en buvant un verre de vin d'Espagne, comme s'il s'agissait d'un cheval ou d'une mascarade ! Savez-vous ce que c'est qu'une république, que l'artisan au fond de son atelier, que le ¹⁴⁹⁵laboureur dans son champ, que le citoyen sur la place, que la vie entière d'un royaume ? le bonheur des hommes, Dieu de justice ! Ô enfants, enfants ! Savez-vous compter sur vos doigts ?

PIERRE

Un bon coup de lancette guérit tous les maux.

PHILIPPE

Guérir ! Guérir ! Savez-vous que le plus petit coup de lancette doit être ¹⁵⁰⁰donné par le médecin ? Savez-vous qu'il faut une expérience longue comme la vie, et une science grande comme le monde, pour tirer du bras d'un malade une goutte de sang ? N'étais-je pas offensé aussi, la nuit dernière, lorsque tu avais mis ton épée nue sous ton manteau ? Ne suis-je pas le père de ma Louise, comme tu es son frère ? N'était-ce pas ¹⁵⁰⁵une juste vengeance ? Et cependant sais-tu ce qu'elle m'a coûté ? Ah ! Les pères savent cela, mais non les enfants. Si tu es père un jour, nous en parlerons.

PIERRE

Vous qui savez aimer, vous devriez savoir haïr.

PHILIPPE

Qu'ont donc fait à Dieu ces Pazzi ? Ils invitent leurs amis à venir ¹⁵¹⁰conspirer, comme on invite à jouer aux dés, et leurs amis, en entrant dans leur cour, glissent dans le sang de leurs grands-pères. Quelle soif ont donc leurs épées ? Que voulez-vous donc, que voulez-vous ?

PIERRE

Et pourquoi vous démentir vous-même ? Ne vous ai-je pas entendu cent fois dire ce que nous disons ? Ne savons-nous pas ce qui vous occupe, quand vos domestiques voient à leur lever vos fenêtres éclairées des flambeaux de la veille ? Ceux qui passent les nuits sans dormir ne meurent pas silencieux. 1515

PHILIPPE

Où en viendrez-vous ? Réponds-moi.

PIERRE

Les Médecis sont une peste. Celui qui est mordu par un serpent n'a que faire d'un médecin ; il n'a qu'à se brûler la plaie. 1520

PHILIPPE

Et quand vous aurez renversé ce qui est, que voulez-vous mettre à la place ?

PIERRE

Nous sommes toujours sûrs de ne pas trouver pire.

PHILIPPE

Je vous le dis, comptez sur vos doigts. 1525

PIERRE

Les têtes d'une hydre sont faciles à compter.

PHILIPPE

Et vous voulez agir ? Cela est décidé ?

PIERRE

Nous voulons couper les jarrets aux meurtriers de Florence.

PHILIPPE

Cela est irrévocable ? Vous voulez agir ?

PIERRE

Adieu, mon père, laissez-moi aller seul.

1530

PHILIPPE

Depuis quand le vieil aigle reste-t-il dans le nid, quand ses aiglons vont à la curée ? Ô mes enfants ! Ma brave et belle jeunesse ! Vous qui avez la force que j'ai perdue, vous qui êtes aujourd'hui ce qu'était le jeune Philippe, laissez-le avoir vieilli pour vous ! Emmène-moi, mon fils, je vois que vous allez agir. Je ne vous ferai pas de longs discours, je ne di-
rai que quelques mots ; il peut y avoir quelque chose de bon dans cette
tête grise : deux mots, et ce sera fait. Je ne radote pas encore, je ne vous
serai pas à charge ; ne pars pas sans moi, mon enfant, attends que je
prenne mon manteau.

1535

(Ils sortent.)

PIERRE

Venez mon noble père ; nous baisérons le bas de votre robe. Vous êtes
notre patriarche, venez voir marcher au soleil les rêves de votre vie. La
liberté est mûre ; venez, vieux jardinier de Florence, voir sortir de terre
la plante que vous aimez.

1540

SCENE III

Un Officier Allemand et des soldats ; Thomas Strozzi, au milieu d'eux.

(Une rue.)

L'OFFICIER

Si nous ne le trouvons pas chez lui, nous le trouverons chez les Pazzi.

1545

THOMAS

Va ton train, et ne sois pas en peine ; tu sauras ce qu'il en coûte.

L'OFFICIER

Pas de menace ; j'exécute les ordres du duc, et n'ai rien à souffrir de personne.

(Il se forme un groupe autour d'eux.)

THOMAS

Imbécile ! qui arrête un Strozzi sur la parole d'un Médicis !

UN BOURGEOIS

Pourquoi arrêtez-vous ce seigneur ? Nous le connaissons bien, c'est le fils de Philippe.

1550

UN AUTRE

Lâchez-le, nous répondons pour lui.

LE PREMIER

Oui, oui, nous répondons pour les Strozzi. Laisse-le aller, ou prends garde à tes oreilles.

(Pierre et Philippe arrivent.)

L'OFFICIER

Hors de là, canaille ! Laissez passer la justice du duc, si vous n'aimez pas les coups de hallebarde.

1555

PIERRE

Qu'y a-t-il ? Quel est ce tapage ? Que fais-tu là, Thomas ?

LE BOURGEOIS

Empêche-le, Philippe, empêche-le d'emmener ton fils en prison.

PHILIPPE

En prison ? Et sur quel ordre ?

(Les soldats arrêtent Pierre.)

L'OFFICIER

Qu'on saisisse cet homme !

1560

PIERRE

Lâchez-moi, misérables, ou je vous éventre comme des pourceaux !

PHILIPPE

Sur quel ordre agissez-vous, monsieur ?

(Les soldats repoussent le peuple, qui leur jette des cailloux.)

L'OFFICIER *(montrant l'ordre du duc)*

Voilà mon mandat. J'ai ordre d'arrêter Pierre et Thomas Strozzi.

(Il tire son épée. Un autre détachement de soldats arrive.)

PIERRE

De quoi nous accuse-t-on ? qu'avons-nous fait ? Aidez-moi, mes amis, roissons cette canaille.

1565

(Pierre est désarmé.)

L'OFFICIER

Venez ici, prêtez-moi main-forte. En marche ! Et le premier qui approche de trop près, un coup de pique dans le ventre ! Cela leur apprendra à se mêler de leurs affaires.

PIERRE

On n'a pas le droit de m'arrêter sans un ordre des Huit. Je me soucie bien des ordres d'Alexandre ! Où est l'ordre des Huit ?

1570

L'OFFICIER

C'est devant eux que nous vous menons.

PIERRE

Si c'est devant eux, je n'ai rien à dire. De quoi suis-je accusé ?

UN HOMME DU PEUPLE

Comment, Philippe, tu laisses emmener tes enfants au tribunal des Huit ?

PIERRE

Répondez donc, de quoi suis-je accusé ?

1575

(Les soldats sortent avec Pierre et Thomas.)

L'OFFICIER

Cela ne me regarde pas.

PIERRE *(en sortant)*

N'ayez aucune inquiétude, mon père, les Huit me renverront souper à la maison, et le bâtard en sera pour ses frais de justice.

(Entre Lorenzo.)

PHILIPPE *(seul, s'asseyant sur un banc)*

J'ai beaucoup d'enfants, mais pas pour longtemps, si cela va si vite. Où en sommes-nous donc si une vengeance, aussi juste que le ciel que voilà¹⁵⁸⁰ est clair, est punie comme un crime ! Eh quoi ! Les deux aînés d'une famille vieille comme la ville, emprisonnés comme des voleurs de grand chemin ! La plus grossière insulte châtiée, un Salviati frappé, seulement frappé, et des hallebardes en jeu ! Sors donc du fourreau, mon épée ! Si le saint appareil des exécutions judiciaires devient la cuirasse des rufians et des ivrognes, que la hache et le poignard, cette arme des assassins, protègent l'homme de bien. Ô Christ ! La justice devenue une entremetteuse ! L'honneur des Strozzi souffleté en place publique, et un tribunal répondant des quolibets d'un rustre ! Un Salviati jetant à la¹⁵⁸⁵

plus noble famille de Florence son gant taché de vin et de sang, et, 1590
 lorsqu'on le châtie, tirant pour se défendre le coupe-tête du bourreau !
 Lumière du soleil ! j'ai parlé, il n'y a pas un quart d'heure, contre les
 idées de révolte, et voilà le pain qu'on me donne à manger, avec mes pa-
 roles de paix sur les lèvres ! Allons, mes bras, remuez ! Et toi, vieux
 corps courbé par l'âge et par l'étude, redresse-toi pour l'action ! 1595

LORENZO

Demandes-tu l'aumône, Philippe, assis au coin de cette rue ?

PHILIPPE

Je demande l'aumône à la justice des hommes ; je suis un mendiant affa-
 mé de justice, et mon honneur est en haillons.

LORENZO

Quel changement va donc s'opérer dans le monde, et quelle robe nou-
 velle va revêtir la nature, si le masque de la colère s'est posé sur le vi- 1600
 sage auguste et paisible du vieux Philippe ? Ô mon père, quelles sont
 ces plaintes ? Pour qui répands-tu sur la terre les bijoux les plus pré-
 cieux qu'il y ait sous le soleil, les larmes d'un homme sans peur et sans
 reproche ?

PHILIPPE

Il faut nous délivrer des Médicis, Lorenzo. Tu es un Médicis toi-même, 1605
 mais seulement par ton nom. Si je t'ai bien connu, si la hideuse comédie
 que tu joues m'a trouvé impassible et fidèle spectateur, que l'homme
 sorte de l'histrion ! Si tu as jamais été quelque chose d'honnête, sois-le
 aujourd'hui. Pierre et Thomas sont en prison.

LORENZO

Oui, oui, je sais cela. 1610

PHILIPPE

Est-ce là ta réponse ? Est-ce là ton visage, homme sans épée ?

LORENZO

Que veux-tu ? dis-le, et tu auras alors ma réponse.

PHILIPPE

Agir ! Comment, je n'en sais rien. Quel moyen employer, quel levier mettre sous cette citadelle de mort, pour la soulever et la pousser dans le fleuve, quoi faire, que résoudre, quels hommes aller trouver, je ne puis le savoir encore, mais agir, agir, agir ! Ô Lorenzo, le temps est venu. N'es-tu pas diffamé, traité de chien et de sans-coeur ? Si je t'ai tenu en dépit de tout ma porte ouverte, ma main ouverte, mon coeur ouvert, parle, et que je voie si je me suis trompé. Ne m'as-tu pas parlé d'un homme qui s'appelle aussi Lorenzo, et qui se cache derrière le Lorenzo que voilà ? Cet homme n'aime-t-il pas sa patrie, n'est-il pas dévoué à ses amis ? Tu le disais, et je l'ai cru. Parle, parle, le temps est venu.

LORENZO

Si je ne suis pas tel que vous le désirez, que le soleil me tombe sur la tête !

PHILIPPE

Ami, rire d'un vieillard désespéré, cela porte malheur. Si tu dis vrai, à l'action ! J'ai de toi des promesses qui engageraient Dieu lui-même, et c'est sur ces promesses que je t'ai reçu. Le rôle que tu joues est un rôle de boue et de lèpre, tel que l'enfant prodigue ne l'aurait pas joué dans un jour de démençe, et cependant je t'ai reçu. Quand les pierres criaient à ton passage quand chacun de tes pas faisait jaillir des mares de sang humain, je t'ai appelé du nom sacré d'ami, je me suis fait sourd pour te

croire, aveugle pour t'aimer ; j'ai laissé l'ombre de ta mauvaise réputation passer sur mon honneur, et mes enfants ont douté de moi en trouvant sur ma main la trace hideuses du contact de la tienne. Sois honnête, car je l'ai été ; agis, car tu es jeune, et je suis Vieux.

1635

LORENZO

Pierre et Thomas sont en prison ; est-ce là tout ?

PHILIPPE

Ô ciel et terre ! Oui, c'est là tout. Presque rien, deux enfants de mes entrailles qui vont s'asseoir au banc des voleurs. Deux têtes que j'ai baisées autant de fois que j'ai de cheveux gris, et que je vais trouver demain matin clouées sur la porte de la forteresse ; oui, c'est là tout, rien de plus, en vérité.

1640

(Il s'assoit près de Philippe.)

LORENZO

Ne me parle pas sur ce ton. Je suis rongé d'une tristesse auprès de laquelle la nuit la plus sombre est une lumière éblouissante.

PHILIPPE

Que je laisse mourir mes enfants, cela est impossible, vois-tu ! On m'arracherait les bras et les jambes, que, comme le serpent, les morceaux mutilés de Philippe se rejoindraient encore et se lèveraient pour la vengeance. Je connais si bien tout cela ! Les Huit ! Un tribunal d'hommes de marbre ! Une forêt de spectres sur laquelle passe de temps en temps le vent lugubre du doute qui les agite pendant une minute, pour se résoudre en un mot sans appel ! Un mot, un mot, ô conscience ! Ces hommes-là mangent, ils dorment, ils ont des femmes et des filles !

1645

1650

Ah ! Qu'ils tuent, qu'ils égorgent, mais pas mes enfants, pas mes enfants !

LORENZO

Pierre est un homme ; il parlera, et il sera mis en liberté.

PHILIPPE

Ô mon Pierre, mon premier-né !

1655

LORENZO

Rentrez chez vous, tenez-vous tranquille ; ou faites mieux, quittez Florence. Je vous réponds de tout, si vous quittez Florence.

PHILIPPE

Moi, un banni ! Moi dans un lit d'auberge à mon heure dernière ! Ô Dieu ! Et tout cela pour une parole d'un Salviati !

LORENZO

Sachez-le, Salviati voulait séduire votre fille, mais non pas pour lui seul.¹⁶⁶⁰
Alexandre a un pied dans le lit de cet homme ; il y exerce le droit du seigneur sur la prostitution.

PHILIPPE

Et nous n'agirions pas ! Ô Lorenzo, Lorenzo ! Tu es un homme ferme, toi, parle-moi, je suis faible, et mon coeur est trop intéressé dans tout cela. Je m'épuise, vois-tu, j'ai trop réfléchi ici-bas, j'ai trop tourné sur moi-même, comme un cheval de pressoir- je ne vaux plus rien pour la bataille. Dis-moi ce que tu penses, je le ferai.

1665

LORENZO

Rentrez chez vous, mon bon monsieur.

PHILIPPE

Voilà qui est certain, je vais aller chez les Pazzi. Là sont cinquante jeunes gens, tous déterminés. Ils ont juré d'agir ; je leur parlerai noblement, comme un Strozzi et comme un père, et ils m'entendront. Ce soir, j'inviterai à souper les quarante membres de ma famille ; je leur raconterai ce qui m'arrive. Nous verrons, nous verrons ! rien n'est encore fait. Que les Médicis prennent garde à eux ! Adieu, je vais chez les Pazzi ; aussi bien, j'y allais avec Pierre, quand on l'a arrêté.

1670

1675

LORENZO

Il y a plusieurs démons, Philippe. Celui qui te tente en ce moment n'est pas le moins à craindre de tous.

PHILIPPE

Que veux-tu dire ?

LORENZO

Prends-y garde, c'est un démon plus beau que Gabriel. La liberté, la patrie, le bonheur des hommes, tous ces mots résonnent à son approche comme les cordes d'une lyre ; c'est le bruit des écailles d'argent de ses ailes flamboyantes. Les larmes de ses yeux fécondent la terre, et il tient à la main la palme des martyrs. Ses paroles épurent l'air autour de ses lèvres ; son vol est si rapide que nul ne peut dire où il va. Prends-y garde ! Une fois dans ma vie, je l'ai vu traverser les cieux. J'étais courbé sur mes livres-le toucher de sa main a fait frémir mes cheveux comme une plume légère. Que je l'aie écouté ou non, n'en parlons pas.

1680

1685

PHILIPPE

Je ne te comprends qu'avec peine, et je ne sais pourquoi j'ai peur de te comprendre.

LORENZO

N'avez-vous dans la tête que cela : délivrer vos fils ? Mettez la main sur la conscience ; quelque autre pensée plus vaste, plus terrible, ne vous entraîne-t-elle pas, comme un chariot étourdissant, au milieu de cette jeunesse ? ¹⁶⁹⁰

PHILIPPE

Eh bien ! Oui, que l'injustice faite à ma famille soit le signal de la liberté. Pour moi, et pour tous, j'irai ! ¹⁶⁹⁵

LORENZO

Prends garde à toi, Philippe, tu as pensé au bonheur de l'humanité.

PHILIPPE

Que veut dire ceci ? Es-tu dedans comme au dehors une vapeur infecte ? Toi qui m'as parlé d'une liqueur précieuse dont tu étais le flacon, est-ce là ce que tu renfermes ?

LORENZO

Je suis en effet précieux pour vous, car je tuerai Alexandre. ¹⁷⁰⁰

PHILIPPE

Toi ?

LORENZO

Moi, demain ou après-demain. Rentrez chez vous, tâchez de délivrer vos enfants ; si vous ne le pouvez pas, laissez leur subir une légère punition ; je sais pertinemment qu'il n'y a pas d'autres dangers pour eux, et je vous répète que, d'ici à quelques jours, il n'y aura pas plus d'Alexandre de Médicis à Florence, qu'il n'y a de soleil à minuit.

1705

PHILIPPE

Quand cela serait vrai, pourquoi aurais-je tort de penser à la Liberté ?
Ne viendra-t-elle pas quand tu auras fait ton coup, si tu le fais ?

LORENZO

Philippe, Philippe, prends garde à toi. Tu as soixante ans de vertu sur ta tête grise ; c'est un enjeu trop cher pour le jouer aux dés.

1710

PHILIPPE

Si tu caches sous ces sombres paroles quelque chose que je puisse entendre, parle ; tu m'irrites singulièrement.

LORENZO

Tel que tu me vois, Philippe, j'ai été honnête. J'ai cru à la vertu, à la grandeur humaine, comme un martyr croit à son Dieu. J'ai versé plus de larmes sur la pauvre Italie, que Niobé sur ses filles.

1715

PHILIPPE

Eh bien, Lorenzo ?

LORENZO

Ma jeunesse a été pure comme l'or. Pendant vingt ans de silence, la foudre s'est amoncelée dans ma poitrine ; et il faut que je sois réellement une étincelle du tonnerre, car tout à coup, une certaine nuit que j'étais assis dans les ruines du Colisée antique, je ne sais pourquoi je me levai, je tendis vers le ciel mes bras trempés de rosée, et je jurai qu'un des tyrans de ma patrie mourrait de ma main. J'étais un étudiant paisible, et je ne m'occupais alors que des arts et des sciences, et il m'est impossible de dire comment cet étrange serment s'est fait en moi. Peut-être est-ce là ce qu'on éprouve quand on devient amoureux.

1725

PHILIPPE

J'ai toujours eu confiance en toi, et cependant je crois rêver.

LORENZO

Et moi aussi. J'étais heureux alors, j'avais le coeur et les mains tranquilles, mon nom m'appelait au trône, et je n'avais qu'à laisser le soleil se lever et se coucher pour voir fleurir autour de moi toutes les espérances humaines. Les hommes ne m'avaient fait ni bien ni mal, mais j'étais bon, et, pour mon malheur éternel, j'ai voulu être grand. Il faut que je l'avoue, si la Providence m'a poussé à la résolution de tuer un tyran, quel qu'il fût, l'orgueil m'y a poussé aussi. Que te dirais-je de plus ? tous les Césars du monde me faisaient penser à Brutus.

1730

PHILIPPE

L'orgueil de la vertu est un noble orgueil. Pourquoi t'en défendrais-tu ?

1735

LORENZO

Tu ne sauras jamais, à moins d'être fou, de quelle nature est la pensée qui m'a travaillé. Pour comprendre l'exaltation fiévreuse qui a enfanté

en moi le Lorenzo qui te parle, il faudrait que mon cerveau et mes entrailles fussent à nu sous un scalpel. Une statue qui descendrait de son piédestal pour marcher parmi les hommes sur la place publique, serait peut-être semblable à ce que j'ai été, le jour où j'ai commencé à vivre avec cette idée : il faut que je sois un Brutus. 1740

PHILIPPE

Tu m'étonnes de plus en plus.

LORENZO

J'ai voulu d'abord tuer Clément VII. Je n'ai pu le faire parce qu'on m'a banni de Rome avant le temps. J'ai recommencé mon ouvrage avec Alexandre. Je voulais agir seul, sans le secours d'aucun homme. Je travaillais pour l'humanité ; mais mon orgueil restait solitaire au milieu de tous mes rêves philanthropiques. Il fallait donc entamer par la ruse un combat singulier avec mon ennemi. Je ne voulais pas soulever les masses, ni conquérir la gloire bavarde d'un paralytique comme Cicéron. Je voulais arriver à l'homme, me prendre corps à corps avec la tyrannie vivante la tuer, porter mon épée sanglante sur la tribune, et laisser la fumée du sang d'Alexandre monter au nez des harangueurs, pour réchauffer leur cervelle ampoulées. 1745 1750

PHILIPPE

Quelle tête de fer as-tu, ami ! Quelle tête de fer ! 1755

LORENZO

La tâche que je m'imposais était rude avec Alexandre. Florence était, comme aujourd'hui, noyée de vin et de sang. L'Empereur et le pape avaient fait un duc d'un garçon boucher. Pour plaire à mon cousin, il fallait arriver à lui, porté par les larmes des familles, pour devenir son ami, et acquérir sa confiance, il fallait baiser sur ses lèvres épaisses tous 1760

les restes de ses orgies. J'étais pur comme un lis, et cependant je n'ai pas reculé devant cette tâche. Ce que je suis devenu à cause de cela, n'en parlons pas. Tu dois comprendre que j'ai souffert, et il y a des blessures dont on ne lève pas l'appareil impunément. Je suis devenu vicieux, lâche, un objet de honte et d'opprobre ; qu'importe ? ce n'est pas de cela qu'il s'agit. ¹⁷⁶⁵

PHILIPPE

Tu baisses la tête, tes yeux sont humides.

LORENZO

Non, je ne rougis point ; les masques de plâtre n'ont point de rougeur au service de la honte. J'ai fait ce que j'ai fait. Tu sauras seulement que j'ai réussi dans mon entreprise. Alexandre viendra bientôt dans un certain lieu d'où il ne sortira pas debout. Je suis au terme de ma peine, et sois certain, Philippe, que le buffle sauvage, quand le bouvier l'abat sur l'herbe, n'est pas entouré de plus de filets, de plus de noeuds coulants, que je n'en ai tissés autour de mon bâtard. Ce coeur, jusques auquel une armée ne serait pas parvenue en un an, il est maintenant à nu sous ma main ; je n'ai qu'à laisser tomber mon stylet pour qu'il y entre. Tout sera fait. Maintenant, sais-tu ce qui m'arrive, et ce dont je veux t'avertir ? ¹⁷⁷⁰
¹⁷⁷⁵

PHILIPPE

Tu es notre Brutus, si tu dis vrai.

LORENZO

Je me suis cru un Brutus, mon pauvre Philippe ; je me suis souvenu du bâton d'or couvert d'écorce. Maintenant je connais les hommes, et je te conseille de ne pas t'en mêler. ¹⁷⁸⁰

PHILIPPE

Pourquoi ?

LORENZO

Ah ! Vous avez vécu tout seul, Philippe. Pareil à un fanal éclatant, vous êtes resté immobile au bord de l’océan des hommes et vous avez regardé dans les eaux la réflexion de votre propre lumière. Du fond de votre solitude, vous trouviez l’océan magnifique sous le dais splendide des cieux. Vous ne comptiez pas chaque flot, vous ne jetiez pas la sonde ; vous étiez plein de confiance dans l’ouvrage de Dieu. Mais moi, pendant ce temps-là, j’ai plongé ; je me suis enfoncé dans cette mer houleuse de la vie ; j’en ai parcouru toutes les profondeurs, couvert de ma cloche de verre ; tandis que vous admiriez la surface, j’ai vu les débris des naufrages, les ossements et les Léviathans.

PHILIPPE

Ta tristesse me fend le coeur.

LORENZO

C’est parce que je vous vois tel que j’ai été, et sur le point de faire ce que j’ai fait, que je vous parle ainsi. Je ne méprise point les hommes ; le tort des livres et des historiens est de nous les montrer différents de ce qu’ils sont. La vie est comme une cité, on peut y rester cinquante ou soixante ans sans voir autre chose que des promenades et des palais ; mais il ne faut pas entrer dans les tripots, ni s’arrêter, en rentrant chez soi, aux fenêtres des mauvais quartiers. Voilà mon avis, Philippe ; s’il s’agit de sauver tes enfants, je te dis de rester tranquille ; c’est le meilleur moyen pour qu’on te les renvoie après une petite semonce. S’il s’agit de tenter quelque chose pour les hommes, je te conseille de te couper les bras, car tu ne seras pas longtemps à t’apercevoir qu’il n’y a que toi qui en aies.

PHILIPPE

Je conçois que le rôle que tu joues t'ait donné de pareilles idées. Si je te comprends bien, tu as pris, dans un but sublime, une route hideuse, et tu crois que tout ressemble à ce que tu as vu.

LORENZO

Je me suis réveillé de mes rêves, rien de plus ; je te dis le danger d'en faire. Je connais la vie, et c'est une vilaine cuisine, sois-en persuadé, ¹⁸¹⁰ ne mets pas la main là-dedans, si tu respectes quelque chose.

PHILIPPE

Arrête ! Ne brise pas comme un roseau mon bâton de vieillesse. Je crois à tout ce que tu appelles des rêves ; je crois à la vertu, à la pudeur et à la liberté.

LORENZO

Et me voilà dans la rue, moi, Lorenzaccio ? Et les enfants ne me jettent ¹⁸¹⁵ pas de la boue ? Les lits des filles sont encore chauds de ma sueur, et les pères ne prennent pas, quand je passe, leurs couteaux et leurs balais pour m'assommer ? Au fond de ces dix mille maisons que voilà, la septième génération parlera encore de la nuit où j'y suis entré, et pas une ne vomit à ma vue un valet de charrue qui me fende en deux comme ¹⁸²⁰ une bûche pourrie ? L'air que vous respirez, Philippe, je le respire ; mon manteau de soie bariolé traîne paresseusement sur le sable fin des promenades ; pas une goutte de poison ne tombe dans mon chocolat ; que dis-je ? Ô Philippe ! Les mères pauvres soulèvent honteusement le voile de leurs filles quand je m'arrête au seuil de leurs portes ; elles me ¹⁸²⁵ laissent voir leur beauté avec un sourire plus vil que le baiser de Judas, tandis que moi, pinçant le menton de la petite, je serre les poings de rage en remuant dans ma poche quatre ou cinq méchantes pièces d'or.

PHILIPPE

Que le tentateur ne méprise pas le faible ; pourquoi tenter lorsque l'on doute ?

1830

LORENZO

Suis-je un Satan ? Lumière du ciel ! Je m'en souviens encore ; j'aurais pleuré avec la première fille que j'ai séduite, si elle ne s'était mise à rire. Quand j'ai commencé à jouer mon rôle de Brutus moderne, je marchais dans mes habits neufs de la grande confrérie du vice, comme un enfant de dix ans dans l'armure d'un géant de la Fable. Je croyais que la corruption était un stigmaté, et que les monstres seuls le portaient au front. J'avais commencé à dire tout haut que mes vingt années de vertu étaient un masque étouffant ; ô Philippe ! J'entrai alors dans la vie, et je vis qu'à mon approche tout le monde en faisait autant que moi ; tous les masques tombaient devant mon regard ; l'Humanité souleva sa robe, et me montra, comme à un adepte digne d'elle, sa monstrueuse nudité. J'ai vu les hommes tels qu'ils sont, et je me suis dit : Pour qui est-ce donc que je travaille ? Lorsque je parcourais les rues de Florence, avec mon fantôme à mes côtés, je regardais autour de moi, je cherchais les visages qui me donnaient du coeur, et je me demandais : Quand j'aurai fait mon coup, celui-là en profitera-t-il ? J'ai vu les républicains dans leurs cabi- nets, je suis entré dans les boutiques, j'ai écouté et j'ai guetté. J'ai recueilli les discours des gens du peuple, j'ai vu l'effet que produisait sur eux la tyrannie ; j'ai bu, dans les banquets patriotiques, le vin qui engendre la métaphore et la prosopopée, j'ai avalé entre deux baisers les larmes les plus vertueuses ; j'attendais toujours que l'humanité me laissât voir sur sa face quelque chose d'honnête. J'observais comme un amant observe sa fiancée, en attendant le jour des noces !...

1835

1840

1845

1850

PHILIPPE

Si tu n'as vu que le mal, je te plains, mais je ne puis te croire. Le mal existe, mais non pas sans le bien, comme l'ombre existe, mais non sans la lumière. 1855

LORENZO

Tu ne veux voir en moi qu'un mépriseur d'hommes ; c'est me faire injure. Je sais parfaitement qu'il y en a de bons, mais à quoi servent-ils ? Que font-ils ? Comment agissent-ils ? Qu'importe que la conscience soit vivante, si le bras est mort ? Il y a de certains côtés par où tout devient bon : un chien est un ami fidèle ; on peut trouver en lui le meilleur des serviteurs, comme on peut voir aussi qu'il se roule sur les cadavres, et que la langue avec laquelle il lèche son maître sent la charogne d'une lieue. Tout ce que j'ai à voir, moi, c'est que je suis perdu, et que les hommes n'en profiteront pas plus qu'ils ne me comprendront. 1860 1865

PHILIPPE

Pauvre enfant, tu me navres le coeur ! Mais si tu es honnête, quand tu auras délivré ta patrie, tu le redeviendras. Cela réjouit mon vieux coeur, Lorenzo, de penser que tu es honnête ; alors tu jetteras ce déguisement hideux qui te défigure, et tu redeviendras d'un métal aussi pur que les statues de bronze d'Harmodius et d'Aristogiton. 1870

LORENZO

Philippe, Philippe, j'ai été honnête. La main qui a soulevé une fois le voile de la vérité ne peut plus le laisser retomber elle reste immobile jusqu'à la mort, tenant toujours ce voilé terrible, et l'élevant de plus en plus au-dessus de la tête de l'homme, jusqu'à ce que l'Ange du sommeil éternel lui bouche les yeux. 1875

PHILIPPE

Toutes les maladies se guérissent, et le vice est aussi une maladie.

LORENZO

Il est trop tard. Je me suis fait à mon métier. Le vice a été pour moi un vêtement, maintenant il est collé à ma peau. Je suis vraiment un ruffian, et quand je plaisante sur mes pareils, je me sens sérieux comme la Mort au milieu de ma gaieté. Brutus a fait le fou pour tuer Tarquin, et ce qui m'étonne en lui, c'est qu'il n'y ait pas laissé sa raison. Profite de moi, Philippe, voilà ce que j'ai à te dire, ne travaille pas pour ta patrie.

1880

PHILIPPE

Si je te croyais, il me semble que le ciel s'obscurcirait pour toujours, et que ma vieillesse serait condamnée à marcher à tâtons. Que tu aies pris une route dangereuse, cela peut être ; pourquoi ne pourrais-je en prendre une autre qui me mènerait au même point ? Mon intention est d'en appeler au peuple, et d'agir ouvertement.

1885

LORENZO

Prends garde à toi, Philippe, celui qui te le dit sait pourquoi il le dit. Prends le chemin que tu voudras, tu auras toujours affaire aux hommes.

PHILIPPE

Je crois à l'honnêteté des républicains.

1890

LORENZO

Je te fais une gageure. Je vais tuer Alexandre ; une fois mon coup fait, si les républicains se comportent comme ils le doivent, il leur sera facile d'établir une république, la plus belle qui ait jamais fleuri sur la terre. Qu'ils aient pour eux le peuple, et tout est dit. Je te gage que ni eux ni le

peuple ne feront rien. Tout ce que je te demande, c'est de ne pas t'en mêler ; parle, si tu le veux, mais prends garde à tes paroles, et encore plus à tes actions. Laisse-moi faire mon coup : tu as les mains pures, et moi, je n'ai rien à perdre.

1895

PHILIPPE

Fais-le, et tu verras.

LORENZO

Soit, - mais souviens-toi de ceci. Vois-tu, dans cette petite maison, cette famille assemblée autour d'une table ? Ne dirait-on pas des hommes ? Ils ont un corps, et une âme dans ce corps. Cependant, s'il me prenait envie d'entrer chez eux, tout seul, comme me voilà, et de poignarder leur fils aîné au milieu d'eux, il n'y aurait pas un couteau de levé sur moi.

1900

1905

PHILIPPE

Tu me fais horreur. Comment le coeur peut-il rester grand, avec des mains comme les tiennes ?

LORENZO

Viens, rentrons à ton palais, et tâchons de délivrer tes enfants.

PHILIPPE

Mais pourquoi tueras-tu le duc, si tu as des idées pareilles ?

LORENZO

Pourquoi ? Tu le demandes ?

1910

PHILIPPE

Si tu crois que c'est un meurtre inutile à ta patrie, pourquoi le commets-tu ?

LORENZO

Tu me demandes cela en face ? Regarde-moi un peu. J'ai été beau, tranquille et vertueux.

PHILIPPE

Quel abîme ! Quel abîme tu m'ouvres !

1915

(Il frappe sa poitrine)

LORENZO

Tu me demandes pourquoi je tue Alexandre ? Veux-tu donc que je m'empoisonne, ou que je saute dans l'Arno ? Veux-tu donc que je sois un spectre, et qu'en frappant sur ce squelette... Il n'en sorte aucun son ? Si je suis l'ombre de moi-même, veux-tu donc que je rompe le seul fil qui rattache aujourd'hui mort coeur à quelques fibres de mon coeur d'autrefois ? Songes-tu que ce meurtre, c'est tout ce qui me reste de ma vertu ? Songes-tu que je glisse depuis deux ans sur un rocher taillé à pic, et que ce meurtre est le seul brin d'herbe où j'aie pu cramponner mes ongles ? Crois-tu donc que je n'aie plus d'orgueil, parce que je n'ai plus de honte, et veux-tu que je laisse mourir en silence l'énigme de ma vie ? Oui, cela est certain, si je pouvais revenir à la vertu, si mon apprentissage du vice pouvait s'évanouir, j'épargnerais peut-être ce conducteur de boeufs. Mais j'aime le vin, le jeu et les filles, comprends-tu cela ? Si tu honores en moi quelque chose, toi qui me parles, c'est mon meurtre que tu honores, peut-être justement parce que tu ne le ferais pas. Voilà assez longtemps, vois-tu, que les républicains me couvrent de boue et d'infamie ; voilà assez longtemps que les oreilles

1920

1925

1930

me tintent, et que l'exécration des hommes empoisonne le pain que je mâche. J'en ai assez de me voir conquis par des lâches sans nom, qui m'accablent d'injures pour se dispenser de m'assommer, comme ils le devraient. J'en ai assez d'entendre brailler en plein vent le bavardage humain, il faut que le monde sache un peu qui je suis, et qui il est. Dieu merci, c'est peut-être demain que je tue Alexandre, dans deux jours j'aurai fini. Ceux qui tournent autour de moi avec des yeux louches, comme autour d'une curiosité monstrueuse apportée d'Amérique, pourront satisfaire leur gosier, et vider leur sac à paroles. Que les hommes me comprennent ou non, qu'ils agissent ou n'agissent pas, j'aurai dit tout ce que j'ai à dire ; je leur ferai tailler leurs plumes, si je ne leur fais pas nettoyer leurs piques, et l'Humanité gardera sur sa joue le soufflet de mon épée marqué en traits de sang. Qu'ils m'appellent comme ils voudront, Brutus ou Erostrate, il ne me plaît pas qu'ils m'oublient. Ma vie entière est au bout de ma dague, et que la Providence retourne ou non la tête en m'entendant frapper, je jette la nature humaine à pile ou face sur la tombe d'Alexandre ; dans deux jours, les hommes comparaitront devant le tribunal de ma volonté.

1935

1940

1945

1950

PHILIPPE

Tout cela m'étonne, et il y a dans tout ce que tu m'as dit des choses qui me font peine, et d'autres qui me font plaisir. Mais Pierre et Thomas sont en prison, et je ne saurais là-dessus m'en fier à personne qu'à moi-même. C'est en vain que ma colère voudrait ronger son frein, mes entrailles sont émues trop vivement. Tu peux avoir raison, mais il faut que j'agisse ; je vais rassembler mes parents.

1955

(Ils sortent.)

LORENZO

Comme tu voudras, mais prends garde à toi. Garde-moi le secret, même avec tes amis, c'est tout ce que je te demande.

SCÈNE IV

Entre Catherine, lisant un billet.

(Au palais Soderini.)

(Entre Marie.)

CATHERINE

« Lorenzo a dû vous parler de moi, mais qui pourrait vous parler digne-¹⁹⁶⁰
ment d'un amour pareil au mien, Que ma plume vous apprenne ce que
ma bouche ne peut vous dire, et ce que mon coeur voudrait signer de
son sang. » Alexandre DE MEDICIS. Si mon nom n'était pas sur
l'adresse, je croirais que le messenger s'est trompé, et ce que je lis me fait
douter de mes yeux. Ô ma mère chérie ! voilà ce qu'on m'écrit ; expli-¹⁹⁶⁵
quez-moi, si vous pouvez, ce mystère.

MARIE

Malheureuse ! Malheureuse ! Il t'aime ! Où t'a-t-il vue ? Où lui as-tu
parlé ?

CATHERINE

Nulle part ; un messenger m'a apporté cela comme je sortais de l'église.

MARIE

Lorenzo, dit-il, a dû te parler de lui ! Ah ! Catherine, avoir un fils pareil !¹⁹⁷⁰
Oui, faire de la soeur de sa mère la maîtresse du duc, non pas même la
maîtresse, ô ma fille ! Quels noms portent ces créatures ? je ne puis le
dire ; oui, il manquait cela à Lorenzo. Viens, je veux lui porter cette
lettre ouverte, et savoir, devant Dieu, comment il répondra.

CATHERINE

Je croyais que le duc aimait... Pardon, ma mère... Mais je croyais que le duc aimait la comtesse Cibo... On me l'avait dit... 1975

MARIE

Cela est vrai, il l'a aimée, s'il peut aimer.

CATHERINE

Il ne l'aime plus ? Ah ! Comment peut-on offrir sans honte un coeur pareil ! Venez, ma mère, venez chez Lorenzo.

(Elles sortent.)

MARIE

Donne-moi ton bras. Je ne sais ce que j'éprouve depuis quelques jours, j'ai eu la fièvre toutes les nuits : il est vrai que, depuis trois mois, elle ne me quitte guère. J'ai trop souffert, ma pauvre Catherine ; pourquoi m'as-tu lu cette lettre ? Je ne puis plus rien supporter. Je ne suis plus jeune, et cependant il me semble que je le redeviendrais à certaines conditions ; mais tout ce que je vois m'entraîne vers la tombe. Allons, soutiens-moi, pauvre enfant, je ne te donnerai pas longtemps cette peine. 1980
1985

SCÈNE V

La Marquise, parée, devant un miroir.

(Chez la marquise.)

(Entre le Cardinal.)

LA MARQUISE

Quand je pense que cela est, cela me fait l'effet d'une nouvelle qu'on m'apprendrait tout à coup. Quel précipice que la vie ! Comment ! Il est déjà neuf heures, et c'est le duc que j'attends dans cette toilette !
N'importe, adviene que pourra, je veux essayer mon pouvoir.

1990

LE CARDINAL

Quelle parure, marquise ! Voilà des fleurs qui embaument.

LA MARQUISE

Je ne puis vous recevoir, cardinal ; j'attends une amie : vous m'excuserez.

1995

LE CARDINAL

Je vous laisse, je vous laisse. Ce boudoir dont j'aperçois la porte entrouverte là-bas, c'est un petit paradis. Irai-je vous y attendre ?

LA MARQUISE

Je suis pressée, pardonnez-moi. Non, pas dans mon boudoir ; où vous voudrez.

(Il sort.)

LE CARDINAL

Je reviendrai dans un moment plus favorable.

2000

(Entre un page qui lui parle à l'oreille.)

(Elle sort.)

LA MARQUISE

Pourquoi toujours le visage de ce prêtre ? Quels cercles décrit donc autour de moi ce vautour à tête chauve, pour que je le trouve sans cesse derrière moi quand je me retourne ? Est-ce que l'heure de ma mort serait proche ? C'est bon, j'y vais. Ah ! ce métier de servante, tu n'y es pas fait, pauvre coeur orgueilleux.

2005

SCENE VI

La Marquise, Le Duc.

(Le boudoir de la marquise.)

LA MARQUISE

C'est ma façon de penser ; je t'aimerais ainsi.

LE DUC

Des mots, des mots, et rien de plus.

LA MARQUISE

Vous autres hommes, cela est si peu pour vous ! Sacrifier le repos de ses jours, la sainte chasteté de l'honneur, quelquefois ses enfants même ; ne vivre que pour un seul être au monde ; se donner, enfin, se donner, puisque cela s'appelle ainsi ! Mais cela n'en vaut pas la peine ! À quoi bon écouter une femme ? Une femme qui parle d'autre chose que de chiffons et de libertinage, cela ne se voit pas !

2010

LE DUC

Vous rêvez tout éveillée.

2015

LA MARQUISE

Oui, par le ciel ! oui, j'ai fait un rêve ; hélas ! les rois seuls n'en font jamais : toutes les chimères de leurs caprices se transforment en réalités, et leurs cauchemars eux-mêmes se changent en marbre. Alexandre ! Alexandre ! Quel mot que celui-là : Je peux si je veux ! Ah ! Dieu lui-même n'en sait pas plus ; devant ce mot, les mains des peuples se joignent dans une prière craintive, et le pâle troupeau des hommes retient son haleine pour écouter.

2020

LE DUC

N'en parlons plus, ma chère, cela est fatigant.

LA MARQUISE

Être un roi, sais-tu ce que c'est ? Avoir au bout de son bras cent mille mains ! Être le rayon de soleil qui sèche les larmes des hommes ! Être le bonheur et le malheur ! Ah ! Quel frisson mortel cela donne ! Comme il tremblerait ce vieux du Vatican, si tu ouvrais tes ailes, toi, mon aiglon ! César est si loin ! La garnison t'est si dévouée ! Et, d'ailleurs, on égorge une armée, mais l'on n'égorge pas un peuple. Le jour où tu auras pour toi la nation tout entière, où tu seras la tête d'un corps libre où tu diras : « Comme le doge de Venise épouse l'Adriatique, » ainsi je mets mon anneau d'or au doigt de ma belle Florence, « et ses enfants sont mes enfants... » Ah ! sais-tu ce que c'est qu'un peuple qui prend son bienfaiteur dans ses bras ? Sais-tu ce que c'est que d'être montré par un père à son enfant ?

2025

2030

2035

LE DUC

Je me soucie de l'impôt ; pourvu qu'on le paye, que m'importe ?

LA MARQUISE

Mais enfin, on t'assassinera. - Les pavés sortiront de terre et t'écraseront. Ah ! La Postérité ! N'as-tu jamais vu ce spectre-là au chevet de ton lit ? Ne t'es-tu jamais demandé ce que penseront de toi ceux qui sont dans le ventre des vivants ? Et tu vis, toi, il est encore temps ! Tu n'as qu'un mot à dire. Te souviens-tu du Père de la Patrie ? Va, cela est facile d'être un grand roi, quand on est roi. Déclare Florence indépendante, réclame l'exécution du traité avec l'empire, tire ton épée, et montre-la ; ils te diront de la remettre au fourreau, que ses éclairs leur font mal aux yeux. Songe donc comme tu es jeune ! Rien n'est décidé sur ton compte. - Il y a dans le coeur des peuples de larges indulgences pour les princes, et la reconnaissance publique est un profond fleuve d'oubli pour leurs fautes passées. On t'a mal conseillé, on t'a trompé. Mais il est encore temps, tu n'as qu'à dire ; tant que tu es vivant, la page n'est pas tournée dans le livre de Dieu.

2040

2045

2050

LE DUC

Assez, ma chère, assez.

LA MARQUISE

Ah ! Quand elle le sera ! Quand un misérable jardinier, payé à la journée, viendra arroser à contrecœur quelques chétives marguerites autour du tombeau d'Alexandre ; quand les pauvres respireront gaiement l'air du ciel, et n'y verront plus planer le sombre météore de ta puissance ; - quand ils parleront de toi en secouant la tête ; - quand ils compteront autour de ta tombe les tombes de leurs parents, - es-tu sûr de dormir tranquille dans ton dernier sommeil ? - Toi qui ne vas pas à la messe, et qui ne tiens qu'à l'impôt, es-tu sûr que l'Éternité soit sourde, et qu'il n'y ait pas un écho de la vie dans le séjour hideux des trépassés ? Sais-tu où vont les larmes des peuples, quand le vent les emporte ?

2055

2060

LE DUC

Tu as une jolie jambe.

LA MARQUISE

Écoute-moi. Tu es étourdi, je le sais, mais tu n'es pas méchant ; non, sur Dieu, tu ne l'es pas, tu ne peux pas l'être. Voyons, fais-toi violence ; réfléchis un instant, un seul instant, à ce que je te dis. N'y a-t-il rien dans tout cela ? Suis-je décidément folle ?

2065

LE DUC

Tout cela me passe bien par la tête, mais qu'est-ce que je fais donc de si mal ? Je vaudrais bien mes voisins, je vaudrais, ma foi, mieux que le pape. Tu me fais penser aux Strozzi avec tous tes discours ; - et tu sais que je les déteste. Tu veux que je me révolte contre César ; César est mon beau-père, ma chère amie. Tu te figures que les Florentins ne m'aiment pas, je suis sûr qu'ils m'aiment, moi. Eh ! Parbleu, quand tu aurais raison, de qui veux-tu que j'aie peur ?

2070

LA MARQUISE

Tu n'as pas peur de ton peuple, - mais tu as peur de l'empereur. Tu as tué ou déshonoré des centaines de citoyens, et tu crois avoir tout fait quand tu mets une cotte de mailles sous ton habit.

2075

LE DUC

Paix ! Point de ceci.

(Elle lui frappe le coeur.)

LA MARQUISE

Ah ! Je m'emporte, je dis ce que je ne veux pas dire. Mon ami, qui ne sait pas que tu es brave ? Tu es brave comme tu es beau. Ce que tu as fait de mal, c'est ta jeunesse, c'est ta tête, - que sais-je moi ? c'est le sang²⁰⁸⁰ qui coule violemment dans ces veines brûlantes, c'est ce soleil étouffant qui nous pèse. - Je t'en supplie, que je ne sois pas perdue sans ressource ; que mon nom, que mon pauvre amour pour toi ne soit pas inscrit sur une liste infâme. Je suis une femme, c'est vrai, et si la beauté est tout pour les femmes, bien d'autres valent mieux que moi. Mais n'as-tu rien, dis-moi, - dis-moi donc, toi ! Voyons ! N'as-tu donc rien, rien là ?²⁰⁸⁵

LE DUC

Quel démon ! Assieds-toi donc là, ma petite.

LA MARQUISE

Eh bien ! oui, je veux bien l'avouer, oui, j'ai de l'ambition, non pas pour moi ; - mais pour toi ! toi, et ma chère Florence ! Ô Dieu, tu m'es témoin de ce que je souffre !

2090

LE DUC

Tu souffres ? Qu'est-ce que tu as ?

LA MARQUISE

Non, je ne souffre pas. Écoute ! Écoute ! Je vois que tu t'ennuies auprès de moi. Tu comptes les moments, tu détournes la tête ; ne t'en va pas encore : c'est peut-être la dernière fois que je te vois. Écoute ! Je te dis que Florence t'appelle sa peste nouvelle, et qu'il n'y a pas une chaudière où ton portrait ne soit collé sur les murailles, avec un coup de couteau dans le coeur. Que je sois folle, que tu me haïsses demain, que m'importe ? Tu sauras cela.

2095

LE DUC

Malheur à toi, si tu joues avec ma colère !

LA MARQUISE

Oui, malheur à moi ! Malheur à moi !

2100

LE DUC

Une autre fois, - demain matin, si tu veux-nous pourrons nous revoir, et parler de cela. Ne te fâche pas, si je te quitte à présent ; il faut que j'aille à la chasse.

LA MARQUISE

Oui, malheur à moi ! Malheur à moi !

LE DUC

Pourquoi ? Tu as l'air sombre comme l'enfer. Pourquoi diable aussi te mêles-tu de politique ? Allons, allons, ton petit rôle de femme, et de vraie femme, te va si bien. Tu es trop dévote ; cela se formera. Aide-moi donc à remettre mon habit ; je suis tout débraillé.

2105

(Le duc l'embrasse. - Entre le cardinal.)

LA MARQUISE

Adieu, Alexandre.

LE CARDINAL

Ah ! - Pardon, Altesse, je croyais ma soeur toute seule. Je suis un maladroit ; c'est à moi d'en porter la peine. Je vous supplie de m'excuser.

2110

(Ils sortent ensemble.)

LE DUC

Comment l'entendez-vous ? Allons donc, Malaspina voilà qui sent le prêtre. Est-ce que vous devez voir ces choses-là ? Venez donc, venez donc ; que diable est-ce que cela vous fait ?

LA MARQUISE *(seule, tenant le portrait de son mari)*

Où es-tu maintenant, Laurent ? Il est midi passé. Tu te promènes sur la terrasse, devant les grands marronniers. Autour de toi paissent tes génisses grasses ; tes garçons de ferme dînent à l'ombre. La pelouse soulève son manteau blanchâtre aux rayons du soleil ; les arbres, entretenus par tes soins, murmurent religieusement sur la tête blanche de leur vieux maître, tandis que l'écho de nos longues arcades répète avec respect le bruit de ton pas tranquille. Ô mon Laurent ! J'ai perdu le trésor de ton honneur, j'ai voué au ridicule et au doute les dernières années de ta noble vie. Tu ne presseras plus sur ta cuirasse un cœur digne du tien ; ce sera une main tremblante qui t'apportera ton repas du soir quand tu rentreras de la chasse.

2115

2120

2125

SCÈNE VII

Les Quarante Strozzi, à souper.

(Chez les Strozzi.)

PHILIPPE

Mes enfants, mettons-nous à table.

LES CONVIVES

Pourquoi reste-t-il deux sièges vides ?

PHILIPPE

Pierre et Thomas sont en prison.

LES CONVIVES

Pourquoi ?

2130

PHILIPPE

Parce que Salviati a insulté ma fille, que voilà, à la foire de Montolivet, publiquement, et devant son frère Léon. Pierre et Thomas ont tué Salviati, et Alexandre de Médicis les a fait arrêter pour venger la mort de son ruffian.

LES CONVIVES

Meurent les Médicis !

2135

PHILIPPE

J'ai rassemblé ma famille pour lui raconter mes chagrins, et la prier de me secourir. Soupons, et sortons ensuite l'épée à la main, pour redemander mes deux fils, si vous avez du coeur.

LES CONVIVES

C'est dit ; nous voulons bien.

PHILIPPE

Il est temps que cela finisse, voyez-vous ! On nous tuerait nos enfants et on déshonorerait nos filles. Il est temps que Florence apprenne à ces bâ-²¹⁴⁰

tards ce que c'est que le droit de vie et de mort. Les Huit n'ont pas le droit de condamner mes enfants et moi, je n'y survivrais pas.

LES CONVIVES

N'aie pas peur, Philippe, nous sommes-là.

PHILIPPE

Je suis le chef de la famille, comment souffrirais-je qu'on m'insultât ?
 Nous sommes tout autant que les Médicis, les Rucellai tout autant, les
 Aldobrandini et vingt autres. Pourquoi ceux-là pourraient-ils faire égor-
 ger nos enfants plutôt que nous les leurs ? Qu'on allume un tonneau de
 poudre dans les caves de la citadelle, et voilà la garnison allemande en
 déroute. Que reste-t-il à ces Médicis ? Là est leur force ; hors de là, ils ne
 sont rien. Sommes-nous des hommes ? Est-ce à dire qu'on abattra d'un
 coup de hache les nobles familles de Florence, et qu'on arrachera de la
 terre natale des racines aussi vieilles qu'elle ? C'est par nous qu'on com-
 mence, c'est à nous de tenir ferme. Notre premier cri d'alarme, comme
 le coup de sifflet de l'oiseleur, va rabattre sur Florence une armée tout
 entière d'aigles chassés du nid. Ils ne sont pas loin ; ils tournoient au-
 tour de la ville, les yeux fixés sur ses clochers. Nous y planterons le dra-
 peau noir de la peste ; ils accourront à ce signal de mort. Ce sont les
 couleurs de la colère céleste. Ce soir, allons d'abord délivrer nos fils ; de-
 main, nous irons tous ensemble, l'épée nue, à la porte de toutes les
 grandes familles. Il y a à Florence quatre-vingts palais, et de chacun
 d'eux sortira une troupe pareille à la nôtre, quand la Liberté y frappera.

LES CONVIVES

Vive la liberté !

PHILIPPE

Je prends Dieu à témoin que c'est la violence qui me force à tirer l'épée, que je suis resté durant soixante ans bon et paisible citoyen, que je n'ai jamais fait de mal à qui que ce soit au monde, et que la moitié de ma fortune a été employée à secourir les malheureux. 2165

LES CONVIVES

C'est vrai.

PHILIPPE

C'est une juste vengeance qui me pousse à la révolte, et je me fais rebelle parce que Dieu m'a fait père. Je ne suis poussé par aucun motif d'ambition, ni d'intérêt, ni d'orgueil. Ma cause est loyale, honorable et sacrée. Emplissez vos coupes et levez-vous ! Notre vengeance est une hostie que nous pouvons briser sans crainte, et partager devant Dieu. Je bois à la mort des Médicis ! 2170

LES CONVIVES *(se lèvent et boivent)*

À la mort des Médicis ! 2175

LOUISE *(posant son verre)*

Ah ! Je vais mourir.

PHILIPPE

Qu'as-tu, ma fille, mon enfant bien-aimée ? Qu'as-tu, mon Dieu ! Que t'arrive-t-il ? Mon Dieu, mon Dieu, comme tu pâlis ! Parle, qu'as-tu ? Parle à ton père. Au secours ! Au secours ! Un médecin ! Vite, vite, il n'est plus temps. 2180

(Elle meurt.)

LOUISE

Je vais mourir, je vais mourir.

(Il tombe à genoux près de Louise.)

PHILIPPE

Elle s'en va, mes amis, elle s'en va ! Un médecin ! Ma fille est empoisonnée !

(Les domestiques accourent.)

UN CONVIVE

Coupez son corset ! Faites-lui boire de l'eau tiède, si c'est du poison, il faut de l'eau tiède.

2185

UN AUTRE CONVIVE

Frappez-lui dans les mains, ouvrez les fenêtres, et frappez-lui dans les mains.

UN AUTRE

Ce n'est peut-être qu'un étourdissement ; elle aura bu avec trop de précipitation.

UN AUTRE

Pauvre enfant ! comme ses traits sont calmes ! Elle ne peut pas être morte ainsi tout d'un coup.

2190

PHILIPPE

Mon enfant ! Es-tu morte, es-tu morte, Louise, ma fille bien-aimée ?

(Un médecin entre.)

LE PREMIER CONVIVE

Voilà le médecin qui accourt.

LE SECOND CONVIVE

Dépêchez-vous, monsieur ; dites-nous si c'est du poison.

PHILIPPE

C'est un étourdissement, n'est-ce pas ?

2195

(Un profond silence règne dans la salle ; Philippe est toujours à genoux auprès de Louise et lui tient les mains.)

LE MEDECIN

Pauvre jeune fille ! Elle est morte.

UN DES CONVIVES

C'est du poison des Médicis. Ne laissons pas Philippe dans l'état où il est. Cette immobilité est effrayante.

UN AUTRE

Je suis sûr de ne pas me tromper. Il y avait autour de la table un domestique qui a appartenu à la femme de Salviati.

2200

(Ils sortent.)

UN AUTRE

C'est lui qui a fait le coup, sans aucun doute. Sortons, et arrêtons-le.

LE PREMIER CONVIVE

Philippe ne veut pas répondre à ce qu'on lui dit ; il est frappé de la foudre.

UN AUTRE

C'est horrible ! C'est un meurtre inouï !

UN AUTRE

Cela crie vengeance au ciel ! Sortons, et allons égorger Alexandre.

2205

UN AUTRE

Oui, sortons, mort à Alexandre ! C'est lui qui a tout ordonné. Insensés que nous sommes ! ce n'est pas d'hier que date sa haine contre nous. Nous agissons trop tard.

UN AUTRE

Salviati n'en voulait pas à cette pauvre Louise pour son propre compte ; c'est pour le duc qu'il travaillait. Allons, partons quand on devrait nous tuer jusqu'au dernier.

2210

(Il met son manteau.)

PHILIPPE *(se lève)*

Mes amis, vous enterrerez ma pauvre fille, n'est-ce pas ? Dans mon jardin, derrière les figuiers. Adieu, mes bons amis ; adieu, portez-vous bien.

UN CONVIVE

Où vas-tu, Philippe ?

2215

PHILIPPE

J'en ai assez, voyez-vous ; j'en ai autant que j'en puis porter. J'ai mes deux fils en prison, et voilà ma fille morte. J'en ai assez, je m'en vais d'ici.

UN CONVIVE

Tu t'en vas ? tu t'en vas sans vengeance ?

PHILIPPE

Oui, oui. Ensevelissez seulement ma pauvre fille, mais ne l'enterrez pas, c'est à moi de l'enterrer. Je le ferai à ma façon, chez de pauvres moines²²²⁰ que je connais, et qui viendront la chercher demain. À quoi sert-il de la regarder ? Elle est morte ; ainsi cela est inutile. Adieu, mes amis, rentrez chez vous, portez-vous bien.

UN CONVIVE

Ne le laissez pas sortir, il a perdu la raison.

²²²⁵

(Il sort.)

UN AUTRE

Quelle horreur ! Je me sens prêt à m'évanouir dans cette salle.

PHILIPPE

Ne me faites pas violence, ne m'enfermez pas dans une chambre où est le cadavre de ma fille ; laissez-moi m'en aller.

UN CONVIVE

Venge-toi, Philippe, laisse-nous te venger. Que ta Louise soit notre Lucrèce ! Nous ferons boire à Alexandre le reste de son verre.

2230

UN AUTRE

La nouvelle Lucrèce ! Nous allons jurer sur son corps de mourir pour la liberté ! Rentre chez toi, Philippe, pense à ton pays, ne rétracte pas tes paroles.

PHILIPPE

Liberté, vengeance, voyez-vous, tout cela est beau. J'ai deux fils en prison, et voilà ma fille morte. Si je reste ici, tout va mourir autour de moi ; l'important, c'est que je m'en aille, et que vous vous teniez tranquilles'.
Quand ma porte et mes fenêtres seront fermées, on ne pensera plus aux Strozzi ; si elles restent ouvertes, je m'en vais vous voir tomber tous les uns après les autres. Je suis vieux, voyez-vous, il est temps que je ferme ma boutique. Adieu, mes amis, restez tranquilles ; si je n'y suis plus, on ne vous fera rien. Je m'en vais de ce pas à Venise.

2235

2240

UN CONVIVE?

Il fait un orage épouvantable ; reste ici cette nuit.

(Il sort en courant.)

PHILIPPE

N'enterrez pas ma pauvre enfant ; mes vieux moines viendront demain, et ils l'emporteront. Dieu de justice ! Dieu de justice ! Que t'ai-je fait ?

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

Entrent Le Duc et Lorenzo.

2245

(Au palais du duc.)

LE DUC

J'aurais voulu être là, il devait y avoir plus d'une face en colère. Mais je ne conçois pas qui a pu empoisonner cette Louise.

LORENZO

Ni moi non plus, à moins que ce ne soit vous.

LE DUC

Philippe doit être furieux ! On dit qu'il est parti pour Venise. Dieu merci, me voilà délivré de ce vieillard insupportable. Quant à la chère famille, elle aura la bonté de se tenir tranquille. Sais-tu qu'ils ont failli faire une petite révolution dans leur quartier ? On m'a tué deux Allemands.

2250

LORENZO

Ce qui me fâche le plus, c'est que cet honnête Salviati a une jambe coupée. Avez-vous retrouvé votre cotte de mailles ?

2255

LE DUC

Non, en vérité ; j'en suis plus mécontent que je ne puis le dire.

LORENZO

Méfiez-vous de Giomo ; c'est lui qui vous l'a volée. Que portez-vous à la place ?

LE DUC

Rien. Je ne puis en supporter une autre ; il n'y en a pas d'aussi légère que celle-là.

2260

LORENZO

Cela est fâcheux pour vous.

LE DUC

Tu ne me parles pas de ta tante.

LORENZO

C'est par oubli, car elle vous adore ; ses yeux ont perdu le repos depuis que l'astre de votre amour s'est levé dans son pauvre coeur. De grâce, seigneur, ayez quelque pitié pour elle ; dites quand vous voulez la recevoir, et à quelle heure il lui sera loisible de vous sacrifier le peu de vertu qu'elle a.

2265

LE DUC

Parles-tu sérieusement ?

LORENZO

Aussi sérieusement que la Mort elle-même. Je voudrais voir qu'une tante à moi ne couchât pas avec vous.

2270

LE DUC

Où pourrais-je la voir ?

LORENZO

Dans ma chambre, seigneur. Je ferai mettre des rideaux blancs à mon lit et un pot de réséda sur ma table ; après quoi je coucheraï par écrit sur votre calepin que ma tante sera en chemise à minuit précis, afin que vous ne l'oubliiez pas après souper.

2275

LE DUC

Je n'ai garde. Peste ! Catherine est un morceau de roi. Eh ! Dis-moi, habile garçon, tu es vraiment sûr qu'elle viendra ? Comment t'y es-tu pris ?

LORENZO

Je vous dirai cela.

(Il sort.)

LE DUC

Je m'en vais voir un cheval que je viens d'acheter ; adieu et à ce soir. Viens me prendre après souper ; nous irons ensemble à ta maison. Quant à la Cibo, j'en ai par-dessus les oreilles ; hier encore, il a fallu l'avoir sur le dos pendant toute la chasse. Bonsoir, mignon.

2280

(Il sort.)

LORENZO *(seul)*

Ainsi c'est convenu. Ce soir je l'emmène chez moi, et demain les républicains verront ce qu'ils ont à faire, car le duc de Florence sera mort. Il faut que j'avertisse Scoronconcolo. Dépêche-toi, soleil, si tu es curieux des nouvelles que cette nuit te dira demain. 2285

SCÈNE II

Pierre et Thomas Strozzi, sortant de prison.

(Une rue.)

PIERRE

J'étais bien sûr que les Huit me renverraient absous, et toi aussi. Viens, frappons à notre porte, et allons embrasser notre père. Cela est singulier, les volets sont fermés ! 2290

(ouvrant)

LE PORTIER *(ouvrant)*

Hélas ! Seigneur, vous savez les nouvelles.

PIERRE

Quelles nouvelles ? Tu as l'air d'un spectre qui sort d'un tombeau, à la porte de ce palais désert.

(Deux moines arrivent.)

LE PORTIER

Est-il possible que vous ne sachiez rien ? 2295

THOMAS

Et que pourrions-nous savoir ? Nous sortons de prison. Parle, qu'est-il arrivé ?

LE PORTIER

Hélas ! Mes pauvres seigneurs ! Cela est horrible à dire.

LES MOINES (*s'approchant*)

Est-ce ici le palais des Strozzi ?

LE PORTIER

Oui ; que demandez-vous ?

2300

LES MOINES

Nous venons chercher le corps de Louise Strozzi. Voilà l'autorisation de Philippe, afin que vous nous laissiez l'emporter.

PIERRE

Comment dites-vous ? Quel corps demandez-vous ?

LES MOINES

Éloignez-vous, mon enfant, vous portez sur votre visage la ressemblance de Philippe ; il n'y a rien de bon à apprendre ici pour vous.

2305

(*Il s'assoit à l'écart.*)

THOMAS

Comment ! Elle est morte ? Morte ? Ô Dieu du ciel !

PIERRE

Je suis plus ferme que vous ne pensez. Qui a tué ma soeur ? car on ne meurt pas à son âge dans l'espace d'une nuit, sans une cause extraordinaire. Qui l'a tuée, que je le tue ? Répondez-moi, ou vous êtes mort vous-même !

2310

LE PORTIER

Hélas ! Hélas ! Qui peut le dire ? Personne n'en sait rien.

PIERRE

Où est mon père ? Viens, Thomas, point de larmes. Par le ciel ! Mon coeur se serre comme s'il allait s'ossifier dans mes entrailles, et rester un rocher pour l'éternité.

LES MOINES

Si vous êtes le fils de Philippe, venez avec nous. Nous vous conduirons à lui ; il est depuis hier à notre couvent.

2315

(Ils sortent.)

PIERRE

Et je ne saurai pas qui a tué ma soeur ? Écoutez-moi, prêtres ; si vous êtes l'image de Dieu, vous pouvez recevoir un serment. Par tout ce qu'il y a d'instruments de supplice sous le ciel, par les tortures de l'enfer... Non, je ne veux pas dire un mot. Dépêchons-nous, que je voie mon père. Ô Dieu ! Ô Dieu ! Faites que ce que je soupçonne soit la vérité, afin que je les broie sous mes pieds comme des grains de sable. Venez, venez, avant que je perde la force. Ne me dites pas un mot, il s'agit là d'une vengeance, voyez-vous, telle que la colère céleste n'en a pas rêvé.

2320

SCÈNE III

Lorenzo, Scoronconcolo.

2325

(Une rue.)

LORENZO

Rentre chez toi, et ne manque pas de venir à minuit ; tu t'enfermeras dans mon cabinet jusqu'à ce qu'on vienne t'avertir.

(Il sort.)

SCORONCONCOLO

Oui, Monseigneur.

(Il sort.)

LORENZO *(seul)*

De quel tigre a rêvé ma mère enceinte de moi ? Quand je pense que j'ai aimé les fleurs, les prairies et les sonnets de Pétrarque, le spectre de ma jeunesse se lève devant moi en frissonnant. Ô Dieu ! pourquoi ce seul mot : « À ce soir » fait-il pénétrer jusque dans mes os cette joie brûlante comme un fer rouge ? De quelles entrailles fauves, de quels velus embrassements suis-je donc sorti ? Que m'avait fait cet homme ? Quand je pose ma main là, sur mon coeur, et que je réfléchis, - qui donc m'entendra dire demain : « Je l'ai tué », sans me répondre : « Pourquoi l'as-tu tué ? » Cela est étrange. Il a fait du mal aux autres, mais il m'a fait du bien, du moins à sa manière. Si j'étais resté tranquille au fond de mes solitudes de Cafaggiuolo, il ne serait pas venu m'y chercher, et moi je suis venu le chercher à Florence. Pourquoi cela ? Le spectre de mon père me conduisait-il, comme Oreste, vers un nouvel Egisthe ? M'avait-il offensé alors ? Cela est étrange, et cependant pour cette action j'ai

2330

2335

2340

tout quitté. La seule pensée de ce meurtre a fait tomber en poussière les rêves de ma vie ; je n'ai plus été qu'une ruine, dès que ce meurtre, comme un corbeau sinistre, s'est posé sur ma route et m'a appelé à lui. ²³⁴⁵ Que veut dire cela ? Tout à l'heure, en passant sur la place, j'ai entendu deux hommes parler d'une comète. Sont-ce bien les battements d'un coeur humain que je sens là, sous les os de ma poitrine ? Ah ! pourquoi cette idée me vient-elle si souvent depuis quelque temps ? Suis-je le bras de Dieu ? Y a-t-il une nuée au-dessus de ma tête ? Quand j'entrerai ²³⁵⁰ dans cette chambre, et que je voudrai tirer mon épée du fourreau, j'ai peur de tirer l'épée flamboyante de l'archange, et de tomber en cendres sur ma proie.

SCÈNE IV

Entrent Le Cardinal et La Marquise.

(Chez le marquis Cibo.)

LA MARQUISE

Comme vous voudrez, Malaspina. ²³⁵⁵

LE CARDINAL

Oui, comme je voudrai. Pensez-y à deux fois, marquise, avant de vous jouer à moi. Êtes-vous une femme comme les autres, et faut-il qu'on ait une chaîne d'or au cou et un mandat à la main, pour que vous compreniez qui on est ? Attendez-vous qu'un valet crie à tue-tête en ouvrant une porte devant moi, pour savoir quelle est ma puissance ? Apprenez- ²³⁶⁰ le : ce ne sont pas les titres qui font l'homme ; je ne suis ni envoyé du pape ni capitaine de Charles-Quint, je suis plus que cela.

LA MARQUISE

Oui, je le sais. César a vendu son ombre au diable ; cette ombre impériale se promène, affublée d'une robe rouge, sous le nom de Cibo.

LE CARDINAL

Vous êtes la maîtresse d'Alexandre, songez à cela ; et votre secret est entre mes mains.

2365

LA MARQUISE

Faites-en ce qu'il vous plaira ; nous verrons l'usage qu'un confesseur sait faire de sa conscience.

LE CARDINAL

Vous vous trompez ; ce n'est pas par votre confession que je l'ai appris. Je l'ai vu de mes propres yeux, je vous ai vue embrasser le duc. Vous me l'auriez avoué au confessionnal que je pourrais encore en parler sans péché, puisque je l'ai vu hors du confessionnal.

2370

LA MARQUISE

Eh bien, après ?

LE CARDINAL

Pourquoi le duc vous quittait-il d'un pas si nonchalant, et en soupirant comme un écolier quand la cloche sonne ? Vous l'aviez rassasié de votre patriotisme, qui, comme une fade boisson, se mêle à tous les mets de votre table. Quels livres avez-vous lus, et quelle sotte duègne était donc votre gouvernante, pour que vous ne sachiez pas que la maîtresse d'un roi parle ordinairement d'autre chose que de patriotisme ?

2375

LA MARQUISE

J'avoue que l'on ne m'a jamais appris nettement de quoi devait parler la maîtresse d'un roi ; j'ai négligé de m'instruire sur ce point, comme aussi, peut-être, de manger du riz pour m'engraisser à la mode turque. ²³⁸⁰

LE CARDINAL

Il ne faut pas une grande science pour garder un amant un peu plus de trois jours.

LA MARQUISE

Qu'un prêtre eût appris cette science à une femme, cela eût été fort simple. Que ne m'avez-vous conseillée ? ²³⁸⁵

LE CARDINAL

Voulez-vous que je vous conseille ? Prenez votre manteau, et allez-vous glisser dans l'alcôve du duc. S'il s'attend à des phrases en vous voyant, prouvez-lui que vous savez n'en pas faire à toutes les heures ; soyez pareille à une somnambule, et faites en sorte que, s'il s'endort sur ce cœur républicain, ce ne soit pas d'ennui. Êtes-vous vierge ? N'y a-t-il plus de vin de Chypre ? n'avez-vous pas au fond de la mémoire quelque joyeuse chanson ? N'avez-vous pas lu l'Arétin ? ²³⁹⁰

LA MARQUISE

Ô ciel ! J'ai entendu murmurer des mots comme ceux-là à de hideuses vieilles qui grelottent sur le Marché-Neuf. Si vous n'êtes pas un prêtre, êtes-vous un homme ? Êtes-vous sûr que le ciel est vide, pour faire ainsi rougir votre pourpre elle-même ? ²³⁹⁵

LE CARDINAL

Il n'y a rien de si vertueux que l'oreille d'une femme dépravée. Feignez ou non de me comprendre, mais souvenez-vous que mon frère est votre mari.

2400

LA MARQUISE

Quel intérêt vous avez à me torturer ainsi, voilà ce que je ne puis comprendre que vaguement. Vous me faites horreur : que voulez-vous de moi ?

LE CARDINAL

Il y a des secrets qu'une femme ne doit pas savoir, mais qu'elle peut faire prospérer en en sachant les éléments.

2405

LA MARQUISE

Quel fil mystérieux de vos sombres pensées voudriez-vous me faire tenir ? Si vos désirs sont aussi effrayants que vos menaces, parlez ; montrez-moi du moins le cheveu qui suspend l'épée sur ma tête.

LE CARDINAL

Je ne puis parler qu'en termes couverts, par la raison que je ne suis pas sûr de vous. Qu'il vous suffise de savoir que, si vous eussiez été une autre femme, vous seriez une reine à l'heure qu'il est. Puisque vous m'appellez l'ombre de César, vous auriez vu qu'elle est assez grande pour intercepter le soleil de Florence. Savez-vous où peut conduire un sourire féminin ? Savez-vous où vont les fortunes dont les racines poussent dans les alcôves ? Alexandre est fils du pape, apprenez-le ; et quand le pape était à Bologne... Mais je me laisse entraîner trop loin.

2410

2415

LA MARQUISE

Prenez garde de vous confesser à votre tour. Si vous êtes le frère de mon mari, je suis la maîtresse d'Alexandre.

LE CARDINAL

Vous l'avez été, marquise, et bien d'autres aussi.

LA MARQUISE

Je l'ai été ; oui, Dieu merci, je l'ai été !

2420

LE CARDINAL

J'étais sûr que vous commenceriez par vos rêves ; il faudra cependant que vous en veniez quelque jour aux miens. Écoutez-moi, nous nous querellons assez mal à propos ; mais, en vérité, vous prenez tout au sérieux. Réconciliez-vous avec Alexandre, et puisque je vous ai blessée tout à l'heure en vous disant comment, je n'ai que faire de le répéter. Laissez-vous conduire ; dans un an, dans deux ans, vous me remercierez. J'ai travaillé longtemps pour être ce que je suis, et je sais où l'on peut aller. Si j'étais sûr de vous, je vous dirais des choses que Dieu lui-même ne saura jamais.

2425

(Elle veut sortir.)

LA MARQUISE

N'espérez rien, et soyez assuré de mon mépris.

2430

LE CARDINAL

Un instant ! Pas si vite ! N'entendez-vous pas le bruit d'un cheval ? Mon frère ne doit-il pas venir aujourd'hui ou demain ? Me connaissez-vous

pour un homme qui a deux paroles ? Allez au palais ce soir, ou vous êtes perdue.

LA MARQUISE

Mais enfin, que vous soyez ambitieux, que tous les moyens vous soient bons, je le conçois ; mais parlerez-vous plus clairement ? Voyons, Malaspina, je ne veux pas désespérer tout à fait de ma perversion. Si vous pouvez me convaincre, faites-le, parlez-moi franchement. Quel est votre but ? 2435

LE CARDINAL

Vous ne désespérez pas de vous laisser convaincre, n'est-il pas vrai ? Me prenez-vous pour un enfant, et croyez-vous qu'il suffise de me frotter les lèvres de miel pour me les desserrer ? Agissez d'abord, je parlerai après. Le jour où, comme femme, vous aurez pris l'empire nécessaire, non pas sur l'esprit d'Alexandre duc de Florence, mais sur le cœur d'Alexandre, votre amant, je vous apprendrai le reste, et vous saurez ce que j'attends. 2440

LA MARQUISE

Ainsi donc, quand j'aurai lu l'Arétin pour me donner une première expérience, j'aurai à lire, pour en acquérir une seconde, le livre secret de vos pensées ? Voulez-vous que je vous dise, moi, ce que vous n'osez pas me dire ? Vous servez le pape, jusqu'à ce que l'empereur trouve que vous êtes meilleur valet que le pape lui-même. Vous espérez qu'un jour César vous devra bien réellement, bien complètement, l'esclavage de l'Italie, et ce jour-là, - oh ! ce jour-là, n'est-il pas vrai, celui qui est le roi de la moitié du monde pourrait bien vous donner en récompense le chétif héritage des cieux. Pour gouverner Florence en gouvernant le duc, vous vous feriez femme tout à l'heure, si vous pouviez. Quand la pauvre Ricciarda Cibo aura fait faire deux ou trois coups d'Etat à Alexandre, on aura bientôt ajouté que Ricciarda Cibo mène le duc, mais qu'elle est me- 2450

née par son beau-frère ; et, comme vous dites, qui sait jusqu'où les larmes des peuples devenues un océan, pourraient lancer votre barque ?²⁴⁶⁰
Est-ce à peu près cela ? Mon imagination ne peut aller aussi loin que la vôtre, sans doute, mais je crois que c'est à peu près cela.

LE CARDINAL

Allez ce soir chez le duc, ou vous êtes perdue.

LA MARQUISE

Perdue ! Et comment ?

LE CARDINAL

Ton mari saura tout !

2465

LA MARQUISE

Faites-le, faites-le, je me tuerai.

LE CARDINAL

Menace de femme ! Écoutez-moi. Que vous m'ayez compris bien ou mal, allez ce soir chez le duc.

LA MARQUISE

Non.

LE CARDINAL

Voilà votre mari qui entre dans la cour. Par tout ce qu'il y a de sacré au monde, je lui raconte tout, si vous dites « non » encore une fois.²⁴⁷⁰

(Entre le marquis.)

(Elle se jette à genoux.)

LA MARQUISE

Non, non, non ! Laurent, pendant que vous étiez à Massa, je me suis livrée à Alexandre, je me suis livrée, sachant qui il était, et quel rôle misérable j'allais jouer. Mais voilà un prêtre qui veut m'en faire jouer un plus vil encore ; il me propose des horreurs pour m'assurer le titre de maîtresse du duc, et le tourner à son profit.

2475

LE MARQUIS

Êtes-vous folle ? Que veut-elle dire, Malaspina ? - Eh bien ! vous voilà comme une statue. Ceci est-il une comédie, cardinal ? Eh bien donc ! Que faut-il que j'en pense ?

(Il sort.)

LE CARDINAL

Ah ! Corps du Christ !

2480

LE MARQUIS

Elle est évanouie. Holà qu'on apporte du vinaigre !

SCÈNE V

Lorenzo, Deux Domestiques.

(La chambre de Lorenzo.)

(Entre Catherine.)

LORENZO

Quand vous aurez placé ces fleurs sur la table, et celles-ci au pied du lit, vous ferez un bon feu, mais de manière à ce que cette nuit la flamme ne flambe pas, et que les charbons échauffent sans éclairer. Vous me donnerez la clef, et vous irez vous coucher. 2485

CATHERINE

Notre mère est malade ; ne viens-tu pas la voir, Renzo ?

LORENZO

Ma mère est malade ?

CATHERINE

Hélas ! Je ne puis te cacher la vérité. J'ai reçu hier un billet du duc, dans lequel il me disait que tu avais dû me parler d'amour pour lui : cette lecture a fait bien du mal à Marie. 2490

LORENZO

Cependant je ne t'avais pas parlé de cela. N'as-tu pas pu lui dire que je n'étais pour rien là-dedans ?

CATHERINE

Je le lui ai dit. Pourquoi ta chambre est-elle aujourd'hui si belle et en si bon état ? Je ne croyais pas que l'esprit d'ordre fût ton majordome. 2495

LORENZO

Le duc t'a donc écrit ? Cela est singulier que je ne l'aie point su. Et, dis-moi, que penses-tu de sa lettre ?

CATHERINE

Ce que je pense ?

LORENZO

Oui, de la déclaration d'Alexandre. Qu'en pense ce petit coeur innocent ?

2500

CATHERINE

Que veux-tu que j'en pense ?

(Catherine sort.)

(Il sort.)

LORENZO

N'as-tu pas été flattée ? Un amour qui fait l'envie de tant de femmes ! Un titre si beau à conquérir, la maîtresse de... Va-t'en, Catherine, va dire à ma mère que je te suis. Sors d'ici. Laisse-moi ! Par le ciel ! Quel homme de cire suis-je donc ? Le Vice comme la robe de Déjanire, s'est-il si profondément incorporé à mes fibres, que je ne puisse plus répondre de ma langue, et que l'air qui sort de mes lèvres se fasse ruffian malgré moi ? J'allais corrompre Catherine ; je crois que je corromprais ma mère, si mon cerveau le prenait à tâche ; car Dieu sait quelle corde et quel arc les dieux ont tendus dans ma tête, et quelle force ont les flèches qui en partent ! Si tous les hommes sont des parcelles d'un foyer immense, assurément l'être inconnu qui m'a pétri a laissé tomber un tison au lieu d'une étincelle, dans ce corps faible et chancelant. Je puis délibérer et choisir, mais non revenir sur mes pas quand j'ai choisi. Ô Dieu ! Les jeunes gens à la mode ne se font-ils pas une gloire d'être vicieux, et les enfants qui sortent du collège ont-ils quelque chose de plus pressé que de se pervertira ? Quel bournier doit donc être l'espèce humaine,

2505

2510

2515

qui se rue ainsi dans les tavernes avec des lèvres affamées de débauche, quand moi, qui n'ai voulu prendre qu'un masque pareil à leurs visages, et qui ai été aux mauvais lieux avec une résolution inébranlable de rester pur sous mes vêtements souillés, je ne puis ni me retrouver moi-même, ni laver mes mains, même avec du sang ! Pauvre Catherine ! Tu mourrais cependant comme Louise Strozzi, ou tu te laisserais tomber comme tant d'autres dans l'éternel abîme, si je n'étais pas là. Ô Alexandre ! Je ne suis pas dévot, mais je voudrais, en vérité, que tu fisses ta prière avant de venir ce soir dans cette chambre. Catherine n'est-elle pas vertueuse, irréprochable ? Combien faudrait-il pourtant de paroles pour faire de cette colombe ignorante la proie de ce gladiateur aux poils roux ? Quand je pense que j'ai failli parler ! Que de filles maudites par leurs pères rôdent au coin des bornes, ou regardent leur tête rasée dans le miroir cassé d'une cellule, qui ont valu autant que Catherine, et qui ont écouté un ruffian moins habile que moi ! Eh bien ! J'ai commis bien des crimes, et si ma vie est jamais dans la balance d'un juge quelconque, il y aura d'un côté une montagne de sanglots, mais il y aura peut-être de l'autre une goutte de lait pur tombée du sein de Catherine, et qui aura nourri d'honnêtes enfants.

SCÈNE VI

Entrent Philippe Strozzi et deux moines.

(Une vallée, un couvent dans le fond.)

(Des novices portent le cercueil de Louise ils le posent dans un tombeau.)

(On ferme le tombeau.)

PHILIPPE

Avant de la mettre dans son dernier lit, laissez-moi l'embrasser.
Lorsqu'elle était couchée, c'est ainsi que je me penchais sur elle pour lui

donner le baiser du soir. Ses yeux mélancoliques étaient ainsi fermés à
2540
demi, mais ils se rouvraient au premier rayon du soleil, comme deux
fleurs d'azur ; elle se levait doucement, le sourire sur les lèvres, et elle
venait rendre à son vieux père son baiser de la veille. Sa figure céleste
rendait délicieux un moment bien triste : le réveil d'un homme fatigué
de la vie. Un jour de plus, pensais-je en voyant l'aurore, un sillon de
2545
plus dans mon champ ! Mais alors j'apercevais ma fille, la vie
m'apparaissait sous la forme de sa beauté, et la clarté du jour était la
bienvenue.

PIERRE STROZZI (*derrière la scène*)

Par ici, venez par ici.

PHILIPPE

Tu ne te lèveras plus de ta couche ; tu ne poseras pas tes pieds nus sur
2550
ce gazon pour revenir trouver ton père. Ô ma Louise ! Il n'y a que Dieu
qui ait su qui tu étais, et moi, moi, moi !

PIERRE (*entrant*)

Ils sont cent à Sestino, qui arrivent du Piémont. Venez, Philippe, le
temps des larmes est passé.

PHILIPPE

Enfant, sais-tu ce que c'est que le temps des larmes ?
2555

PIERRE

Les bannis se sont rassemblés à Sestino ; il est temps de penser à la ven-
geance. Marchons franchement sur Florence avec notre petite armée. Si
nous pouvons arriver à propos pendant la nuit, et surprendre les postes
de la citadelle, tout est dit. Par le ciel ! J'élèverai à ma soeur un autre
mausolée que celui-là.
2560

PHILIPPE

Non, pas moi ; allez sans moi, mes amis.

PIERRE

Nous ne pouvons-nous passer de vous ; sachez-le, les confédérés comptent sur votre nom. François Ier lui-même attend de vous un mouvement en faveur de la liberté. Il vous écrit comme au chef des républicains florentins ; voilà sa lettre.

2565

PHILIPPE *(ouvre la lettre)*

Dis à celui qui t'a apporté cette lettre qu'il réponde ceci au roi de France : « Le jour où Philippe portera les armes contre son pays, il sera devenu fou. »

PIERRE

Quelle est cette nouvelle sentence ?

PHILIPPE

Celle qui me convient.

2570

PIERRE

Ainsi vous perdez la cause des bannis, pour le plaisir de faire une phrase ? Prenez garde, mon père, il ne s'agit pas là d'un passage de Pline ; réfléchissez avant de dire non.

PHILIPPE

Il y a soixante ans que je sais ce que je devais répondre à la lettre du roi de France.

2575

PIERRE

Cela passe toute idée ! Vous me forceriez à vous dire de certaines choses... Venez avec nous, mon père, je vous en supplie. Lorsque j'allais chez les Pazzi, ne m'avez-vous pas dit : Emmène-moi ? Cela était-il différent alors ?

PHILIPPE

Très différent. Un père offensé qui sort de sa maison l'épée à la main, avec ses amis, pour aller réclamer justice, est très différent d'un rebelle qui porte les armes contre son pays, en rase campagne et au mépris des lois. ²⁵⁸⁰

PIERRE

Il s'agissait bien de réclamer justice ! Il s'agissait d'assommer Alexandre. Qu'est-ce qu'il y a de changé aujourd'hui ? Vous n'aimez pas votre pays, ou sans cela vous profiteriez d'une occasion comme celle-ci. ²⁵⁸⁵

(Il frappe le tombeau.)

PHILIPPE

Une occasion, mon Dieu ! Cela, une occasion !

PIERRE

Laissez-vous fléchir.

PHILIPPE

Je n'ai pas une douleur ambitieuse ; laisse-moi seul, j'en ai assez dit.

PIERRE

Vieillard obstiné ! Inexorable faiseur de sentences ! Vous serez cause de
notre perte. 2590

PHILIPPE

Tais-toi, insolent ! sors d'ici !

PIERRE

Je ne puis dire ce qui se passe en moi. Allez où il vous plaira, nous agi-
rons sans vous cette fois. Eh ! Mort de Dieu ! Il ne sera pas dit que tout
soit perdu faute d'un traducteur de latin ! 2595

PHILIPPE

Ton jour est venu, Philippe ! Tout cela signifie que ton jour est venu.

SCÈNE VII

Entre LORENZO.

(Le bord de l'Arno, un quai. On voit une longue suite de palais.)

(Il frappe à une porte.)

LORENZO

Voilà le soleil qui se couche ; je n'ai pas de temps à perdre, et cependant
tout ressemble ici à du temps perdu. Holà ! Seigneur Alamanno ! Holà !

ALAMANNO *(sur sa terrasse)*

Qui est là ? Que me voulez-vous ? 2600

LORENZO

Je viens vous avertir que le duc doit être tué cette nuit. Prenez vos mesures pour demain avec vos amis, si vous aimez la liberté.

ALAMANNO

Par qui doit être tué Alexandre ?

LORENZO

Par Lorenzo de Médicis.

ALAMANNO

C'est toi, Renzinaccio ? Eh ! Entre donc souper avec de bons vivants qui
sont dans mon salon. ²⁶⁰⁵

LORENZO

Je n'ai pas le temps ; préparez-vous à agir demain.

(Il rentre chez lui.)

ALAMANNO

Tu veux tuer le duc, toi ? Allons donc ! Tu as un coup de vin dans la tête.

(Il frappe à une autre porte.)

LORENZO *(seul)*

Peut-être que j'ai tort de leur dire que c'est moi qui tuerai Alexandre,
car tout le monde refuse de me croire. Holà ! Seigneur Pazzi ! Holà ! ²⁶¹⁰

PAZZI *(sur sa terrasse)*

Qui m'appelle ?

LORENZO

Je viens vous dire que le duc sera tué cette nuit. Tâchez d'agir demain pour la liberté de Florence.

PAZZI

Qui doit tuer le duc ?

2615

LORENZO

Peu importe, agissez toujours, vous et vos amis. Je ne puis vous dire le nom de l'homme.

(Il rentre.)

PAZZI

Tu es fou, drôle, va-t'en au diable !

(Il frappe à une porte.)

LORENZO *(seul)*

Il est clair que si je ne dis pas que c'est moi, on me croira encore bien moins. Holà ! seigneur Corsini !

2620

LE PROVEDITEUR *(sur sa terrasse)*

Qu'est-ce donc ?

LORENZO

Le duc Alexandre sera tué cette nuit.

(Il rentre.)

LE PROVEDITEUR

Vraiment, Lorenzo ! Si tu es gris, va plaisanter ailleurs. Tu m'as blessé bien mal à propos un cheval, au bal des Nasi ; que le diable te confonde !

2625

(Il sort.)

LORENZO

Pauvre Florence ! Pauvre Florence !

SCÈNE VIII

Entrent Pierre Strozzi et Deux Bannis.

(Une plaine.)

PIERRE

Mon père ne veut pas venir. Il m'a été impossible de lui faire entendre raison.

PREMIER BANNI

Je n'annoncerai pas cela à mes camarades. Il y a de quoi les mettre en déroute.

2630

PIERRE

Pourquoi ? Montez à cheval ce soir, et allez bride abattue à Sestino ; j'y serai demain matin. Dites que Philippe a refusé ; mais que Pierre ne refuse pas.

PREMIER BANNI

Les confédérés veulent le nom de Philippe ; nous ne ferons rien sans ce-
la. 2635

PIERRE

Le nom de famille est le même que le mien. Dites que Strozzi viendra, cela suffit.

PREMIER BANNI

On me demandera lequel des Strozzi, et si je ne réponds pas
« Philippe », rien ne se fera. 2640

PIERRE

Imbécile ! Fais ce qu'on te dit, et ne réponds que pour toi-même. Comment sais-tu d'avance que rien ne se fera ?

PREMIER BANNI

Seigneur, il ne faut pas maltraiter les gens.

PIERRE

Allons, monte à cheval, et va à Sestino.

PREMIER BANNI

Ma foi, monsieur, mon cheval est fatigué, j'ai fait douze lieues dans la nuit. Je n'ai pas envie de le seller à cette heure. 2645

(À l'autre banni.)

PIERRE

Tu n'es qu'un sot. Allez-y, vous ; vous vous y prendrez mieux.

LE DEUXIÈME BANNI

Le camarade n'a pas tort pour ce qui regarde Philippe ; il est certain que son nom ferait bien pour la cause.

PIERRE

Lâches ! Manants sans coeur ! Ce qui fait bien pour la cause, ce sont vos femmes et vos enfants qui meurent de faim, entendez-vous ? Le nom de Philippe leur remplira la bouche, mais il ne leur remplira pas le ventre. 2650
Quels pourceaux êtes-vous ?

LE DEUXIÈME BANNI

Il est impossible de s'entendre avec un homme aussi grossier. Allons-nous-en, camarade. 2655

PIERRE

Va au diable, canaille ! Et dis à tes confédérés que, s'ils ne veulent pas de moi, le roi de France en veut, lui ! Et qu'ils prennent garde qu'on ne me donne la main haute sur vous tous !

(Ils sortent.)

LE DEUXIÈME BANNI (à l'autre)

Viens, camarade, allons souper, je suis, comme toi, excédé de fatigue.

SCÈNE IX

Entre Lorenzo.

2660

(Une place ; il est nuit.)

(La lune paraît.)

(Il s'assoit sur un banc.)

(Une horloge sonne.)

(Il sort en courant.)

LORENZO

Je lui dirai que c'est un motif de pudeur, et j'emporterai la lumière ; - cela se fait tous les jours ; - une nouvelle mariée, par exemple, exige cela de son mari pour entrer dans la chambre nuptiale, et Catherine passe pour très vertueuse. - Pauvre fille ! Qui l'est sous le soleil, si elle ne l'est pas ? Que ma mère mourût de tout cela, voilà ce qui pourrait arriver.

2665

Ainsi donc, voilà qui est fait. Patience ! Une heure est une heure, et l'horloge vient de sonner. Si vous y tenez cependant ? Mais non, pourquoi ? Emporte le flambeau si tu veux ; la première fois qu'une femme se donne, cela est tout simple. - Entrez donc, chauffez-vous donc un peu. - Oh ! Mon Dieu, oui, pur caprice de jeune fille ; et quel motif de croire à ce meurtre ? Cela pourra les étonner, même Philippe. Te voilà, toi, face livide ? Si les républicains étaient des hommes, quelle révolution demain dans la ville ! Mais Pierre est un ambitieux ; les Ruccellai seuls valent quelque chose. - Ah ! Les mots, les mots, les éternelles pa-

2670

roles ! S'il y a quelqu'un là- haut, il doit bien rire de nous tous ; cela est
très comique, très comique, vraiment. - Ô bavardage humain ! Ô grand
tueur de corps morts ! Grand défonceur de portes ouvertes ! Ô hommes
sans bras ! Non ! Non ! Je n'emporterai pas la lumière. - J'irai droit au
coeur ; il se verra tuer... Sang du Christ ! on se mettra demain aux fe-
nêtres. Pourvu qu'il n'ait pas imaginé quelque cuirasse nouvelle,
quelque cotte de mailles. Maudite invention ! Lutter avec Dieu et le
diable, ce n'est rien ; mais lutter avec des bouts de ferraille croisés les
uns sur les autres par la main sale d'un armurier ! - Je passerai le se-
cond pour entrer ; il posera son épée là, - ou là, - oui, sur le canapé. -
Quant à l'affaire du baudrier à rouler autour de la garde, cela est aisé.
S'il pouvait lui prendre fantaisie de se coucher, voilà où serait le vrai
moyen. Couché, assis, ou debout ? Assis plutôt. Je commencerai par sor-
tir, Scoronconcolo est enfermé dans le cabinet. Alors nous venons, nous
venons ! Je ne voudrais pourtant pas qu'il tournât le dos. J'irai à lui tout
droit. Allons, la paix, la paix ! l'heure va venir. - Il faut que j'aille dans
quelque cabaret ; je ne m'aperçois pas que je prends du froid ; je boirai
une bouteille. - Non ; je ne veux pas boire. Où diable vais-je donc ? Les
cabarets sont fermés. Est-elle bonne fille ? - Oui, vraiment. - En che-
mise ? Oh, non, non, je ne le pense pas. - Pauvre Catherine ! Que ma
mère mourût de tout cela, ce serait triste. Et quand je lui aurais dit mon
projet, qu'aurais-je pu y faire ? Au lieu de la consoler, cela lui aurait fait
dire : « Crime ! Crime ! » jusqu'à son dernier soupir. Je ne sais pourquoi
je marche, je tombe de lassitude. Pauvre Philippe ! Une fille belle
comme le jour ! Une seule fois je me suis assis près d'elle sous le mar-
ronnier, ces petites mains blanches, comme cela travaillait ! Que de
journées j'ai passées, moi, assis sous les arbres ! Ah ! Quelle tranquilli-
té ! Quel horizon à Cafaggiuolo ! Jeannette était jolie, la petite fille du
concierge, en faisant sécher sa lessive. Comme elle chassait les chèvres
qui venaient marcher sur son linge étendu sur le gazon ! la chèvre
blanche revenait toujours, avec ses grandes pattes menues. Ah ! Ah ! Il
faut que j'aille là-bas. - Bonsoir, mignon ; eh ! Trinque donc avec Gior-
no. - Bon vin ! Cela serait plaisant qu'il lui vînt à l'idée de me dire : « Ta
chambre est-elle retirée ? Entendra-t-on quelque chose du voisinage ? »

Cela serait plaisant. Ah ! On y a pourvu. Oui, cela serait drôle qu'il lui vînt cette idée. Je me trompe d'heure ; ce n'est que la demie. Quelle est donc cette lumière sous le portique de l'église ? On taille, on remue des pierres. Il paraît que ces hommes sont courageux avec les pierres. Comme ils coupent ! Comme ils enfoncent ! Ils font un crucifix ; avec quel courage ils le clouent ! Je voudrais voir que leur cadavre de marbre les prît tout d'un coup à la gorge. Eh bien, eh bien, quoi donc ? J'ai des envies de danser qui sont incroyables. Je crois, si je m'y laissais aller, que je sauterais comme un moineau sur tous ces gros plâtras et sur toutes ces poutres. Eh, mignon, eh, mignon ! Mettez vos gants neufs, un plus bel habit que cela, tra la la ! Faites-vous beau, la mariée est belle. Mais, je vous le dis à l'oreille, prenez garde à son petit couteaux.

2710

2715

2720

SCÈNE X

Le Duc, à souper ; Giomo.

(Entre le Cardinal Cibo.)

(Chez le duc.)

LE CARDINAL

Altesse, prenez garde à Lorenzo.

LE DUC

Vous voilà, cardinal ! asseyez-vous donc, et prenez donc un verre.

LE CARDINAL

Prenez garde à Lorenzo, Duc. Il a été demander ce soir à l'évêque de Marzi la permission d'avoir des chevaux de poste cette nuit.

2725

LE DUC

Cela ne se peut pas.

LE CARDINAL

Je le tiens de l'évêque lui-même.

LE DUC

Allons donc ! Je vous dis que j'ai de bonnes raisons pour savoir que cela ne se peut pas.

LE CARDINAL

Me faire croire est peut-être impossible ; je remplis mon devoir en vous avertissant. 2730

LE DUC

Quand cela serait vrai, que voyez-vous d'effrayant à cela ? Il va peut-être à Cafaggiuolo.

LE CARDINAL

Ce qu'il y a d'effrayant, Monseigneur, c'est qu'en passant sur la place pour venir ici, je l'ai vu de mes yeux sauter sur des poutres et des pierres comme un fou. Je l'ai appelé, et, je suis forcé d'en convenir, son regard m'a fait peur. Soyez certain qu'il mûrit dans sa tête quelque projet pour cette nuit. 2735

LE DUC

Et pourquoi ces projets me seraient-ils dangereux ?

LE CARDINAL

Faut-il tout dire, même quand on parle d'un favori ? Apprenez qu'il a dit ce soir à deux personnes de ma connaissance, publiquement, sur leur terrasse, qu'il vous tuerait cette nuit. ²⁷⁴⁰

(Entre sire Maurice.)

LE DUC

Buvez donc un verre de vin, Cardinal. Est-ce que vous ne savez pas que Renzo est ordinairement gris au coucher du soleil ?

SIRE MAURICE

Altesse, défiez-vous de Lorenzo. Il a dit à trois de mes amis, ce soir, qu'il voulait vous tuer cette nuit. ²⁷⁴⁵

LE DUC

Et vous aussi, brave Maurice, vous croyez aux fables ? Je vous croyais plus homme que cela.

SIRE MAURICE

Votre Altesse sait si je m'effraye sans raison. Ce que je dis, je puis le prouver.

²⁷⁵⁰

(Entre Lorenzo.)

LE DUC

Asseyez-vous donc, et trinquez avec le cardinal ; vous ne trouverez pas mauvais que j'aille à mes affaires. Eh bien, mignon, est-il déjà temps ?

LORENZO

Il est minuit tout à l'heure.

LE DUC

Qu'on me donne mon pourpoint de zibeline.

LORENZO

Dépêchons-nous ; votre belle est peut-être déjà au rendez-vous.

2755

LE DUC

Quels gants faut-il prendre ? Ceux de guerre, ou ceux d'amour ?

LORENZO

Ceux d'amour, Altesse.

(Ils sortent.)

LE DUC

Soit, je veux être un vert-galant.

SIRE MAURICE

Que dites-vous de cela, Cardinal ?

(Ils sortent.)

LE CARDINAL

Que la volonté de Dieu se fait malgré les hommes.

2760

SCÈNE XI

Entrent Le Duc et Lorenzo.

(La chambre de Lorenzo.)

(Il ôte son épée.)

LE DUC

Je suis transi, - il fait vraiment froid. Eh bien, mignon, qu'est-ce que tu fais donc ?

(Il entortille le baudrier de manière à empêcher l'épée de sortir du fourreau.)

LORENZO

Je roule votre baudrier autour de votre épée, et je la mets sous votre chevet. Il est bon d'avoir toujours une arme sous la main.

2765

LE DUC

Tu sais que je n'aime pas les bavardages, et il m'est revenu que la Catherine était une belle parleuse. Pour éviter les conversations, je vais me mettre au lit. A propos, pourquoi donc as-tu fait demander des chevaux de poste à l'évêque de Marzi ?

LORENZO

Pour aller voir mon frère, qui est très malade, à ce qu'il m'écrit.

2770

LE DUC

Va donc chercher ta tante.

(Il sort.)

LORENZO

Dans un instant.

(Il se couche. - Lorenzo rentre l'épée à la main.)

LE DUC *(seul)*

Faire la cour à une femme qui vous répond « oui » lorsqu'on lui demande « oui ou non », cela m'a toujours paru très sot, et tout à fait digne d'un Français. Aujourd'hui surtout que j'ai soupé comme trois moines, je serais incapable de dire seulement : « Mon coeur, ou mes chères entrailles », à l'infante d'Espagne. Je veux faire semblant de dormir ; ce sera peut-être cavalier, mais ce sera commode.

2775

(Il le frappe.)

LORENZO

Dormez-vous, seigneur ?

LE DUC

C'est toi, Renzo ?

2780

(Il le frappe de nouveau. - Entre Scoronconcolo.)

LORENZO

Seigneur, n'en doutez pas.

SCORONCONCOLO

Est-ce fait ?

LORENZO

Regarde, il m'a mordu au doigt. Je garderai jusqu'à la mort cette bague sanglante, inestimable diamant.

SCORONCONCOLO

Ah ! Mon Dieu ! C'est le duc de Florence !

2785

LORENZO *(s'asseyant sur le bord de la fenêtre)*

Que la nuit est belle ! Que l'air du ciel est pur ! Respire, respire, coeur navré de joie !

SCORONCONCOLO

Viens, Maître, nous en avons trop fait ; sauvons-nous.

LORENZO

Que le vent du soir est doux et embaumé ! Comme les fleurs des prairies s'entrouvrent ! Ô nature magnifique, ô éternel repos !

2790

SCORONCONCOLO

Le vent va glacer sur votre visage la sueur qui en découle. Venez, seigneur.

LORENZO

Ah ! Dieu de bonté ! Quel moment !

(Il veut sortir.)

SCORONCONCOLO *(à part)*

Son âme se dilate singulièrement. Quant à moi, je prendrai les devants.

LORENZO

Attends ! Tire ces rideaux. Maintenant, donne-moi la clef de cette chambre.

2795

SCORONCONCOLO

Pourvu que les voisins n'aient rien entendu !

(Ils sortent.)

LORENZO

Ne te souviens-tu pas qu'ils sont habitués à notre tapage ? Viens, par-
tons.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE

Entrent Valori, Sire Maurice et Guicciardini.

2800

(Au palais du duc.)

(Une foule de courtisans circulent dans la salle et dans les environs.)

SIRE MAURICE

Giomo n'est pas revenu encore de son message, cela devient de plus en plus inquiétant.

(Entre Giomo.)

GUICCIARDINI

Le voilà qui entre dans la salle.

SIRE MAURICE

Eh bien ! Qu'as-tu appris ?

(Il sort.)

GIOMO

Rien du tout.

2805

(Entre un autre messenger.)

GUICCIARDINI

Il ne veut pas répondre. Le cardinal Cibo est enfermé dans le cabinet du duc ; c'est à lui seul que les nouvelles arrivent. Eh bien ! Le duc est-il retrouvé ? Sait-on ce qu'il est devenu ?

(Il entre dans le cabinet.)

LE MESSENGER

Je ne sais pas.

(Rentre Giomo.)

VALORI

Quel événement épouvantable, Messieurs, que cette disparition ! Point de nouvelles du duc ! Ne disiez-vous pas, sire Maurice, que vous l'avez vu hier soir ? Il ne paraissait pas malade ?

2810

GIOMO *(à sire Maurice)*

Je puis vous le dire à l'oreille, le duc est assassiné.

SIRE MAURICE

Assassiné ! Par qui ? Où l'avez-vous trouvé ?

GIOMO

Où vous nous aviez dit : - dans la chambre de Lorenzo.

2815

SIRE MAURICE

Ah ! Sang du diable ! Le cardinal le sait-il ?

GIOMO

Oui, Excellence.

(Des valets portant des tonneaux pleins de vin et de comestibles passent dans le fond.)

SIRE MAURICE

Que décide-t-il ? Qu'y a-t-il à faire ? Déjà le peuple se porte en foule vers le palais. Toute cette hideuse affaire a transpiré ; nous sommes morts si elle se confirme ; on nous massacrera.

2820

(Entre un seigneur de la cour.)

GUICCIARDINI

Que signifie cela ? Va-t-on faire des distributions au peuple ?

LE SEIGNEUR

Le duc est-il visible, Messieurs ? Voilà un cousin à moi, nouvellement arrivé d'Allemagne, que je désire présenter à Son Altesse ; soyez assez bons pour le voir d'un oeil favorable.

GUICCIARDINI

Répondez-lui, seigneur Valori ; je ne sais que lui dire.

2825

VALORI

La salle se remplit à tout instant de ces complimenteurs du matin. Ils attendent tranquillement qu'on les admette.

SIRE MAURICE (*à Giomo*)

On l'a enterré là ?

GIOMO

Ma foi, oui, dans la sacristie. Que voulez-vous ? Si le peuple apprenait cette mort-là, elle pourrait en causer bien d'autres. Lorsqu'il en sera temps, on lui fera des obsèques publiques. En attendant, nous l'avons emporté dans un tapis.

2830

VALORI

Qu'allons-nous devenir ?

(*Entre le cardinal Cibo.*)

(*s'approchent*)

PLUSIEURS SEIGNEURS (*s'approchent*)

Nous sera-t-il bientôt permis de présenter nos devoirs à Son Altesse ?
Qu'en pensez-vous, messieurs ?

2835

(*Des valets suspendent des dominos aux croisées.*)

LE CARDINAL

Oui, messieurs, vous pourrez entrer dans une heure ou deux. Le duc a passé la nuit à une mascarade, et il repose en ce moment.

(Les courtisans se retirent. - Entrent les Huit.)

LES COURTISANS

Retirons-nous, le duc est encore couché. Il a passé la nuit au bal.

NICCOLINI

Eh bien, Cardinal, qu'y a-t-il de décidé ?

(Il sort.)

LE CARDINAL

Primo avulso, non deficit alter Aureus, et simili frondescit virga metallo.²⁸⁴⁰

NICCOLINI

Voilà qui est admirable ; mais qu'y a-t-il de fait ? Le duc est mort ; il faut en élire un autre, et cela le plus vite possible. Si nous n'avons pas un duc ce soir ou demain, c'en est fait de nous. Le peuple est en ce moment comme l'eau qui va bouillir.

VETTORI

Je propose Octavien de Médicis.

2845

CAPPONI

Pourquoi ? Il n'est pas le premier par les droits du sang.

ACCIAIUOLI

Si nous prenions le cardinal ?

SIRE MAURICE

Plaisantez-vous ?

RUCCELLAI

Pourquoi, en effet, ne prendriez-vous pas le cardinal, vous qui le laissez, au mépris de toutes les lois, se déclarer seul juge en cette affaire ?

2850

VETTORI

C'est un homme capable de la bien diriger.

RUCCELLAI

Qu'il se fasse donner l'ordre du pape.

VETTORI

C'est ce qu'il a fait ; le pape a envoyé l'autorisation par un courrier que le cardinal a fait partir dans la nuit.

RUCCELLAI

Vous voulez dire par un oiseau, sans doute ; car un courrier commence par prendre le temps d'aller, avant d'avoir celui de revenir. Nous traite-t-on comme des enfants ?

2855

(s'approchant)

CANIGIANI *(s'approchant)*

Messieurs, si vous m'en croyez voilà ce que nous ferons : nous élirons duc de Florence son fils Julien.

RUCCELLAI

Bravo ! Un enfant de cinq ans ! N'a-t-il pas cinq ans, Canigiani ?

2860

GUICCIARDINI *(bas)*

Ne voyez-vous pas le personnage ? C'est le cardinal qui lui met dans la tête cette sottise proposition. Cibo serait régent, et l'enfant mangerait des gâteaux.

(Entre Corsi.)

RUCCELLAI

Cela est honteux ; je sors de cette salle, si on y tient de pareils discours.

CORSI

Messieurs, le cardinal vient d'écrire à Côme de Médicis.

2865

LES HUIT

Sans nous consulter ?

CORSI

Le cardinal a écrit pareillement à Pise, à Arezzo, et à Pistoie, aux commandants militaires. Jacques de Médicis sera demain ici avec le plus de monde possible ; Alexandre Vitelli est déjà dans la forteresse avec la garnison entière. Quant à Lorenzo, il est parti trois courriers pour le joindre.

2870

RUCCELLAI

Qu'il se fasse duc tout de suite, votre cardinal, cela sera plus tôt fait.

CORSI

Il m'est ordonné de vous prier de mettre aux voix l'élection de Côme de Médicis, sous le titre provisoire de gouverneur de la république florentine.

2875

GIOMO (*à des valets qui traversent la salle*)

Répandez du sable autour de la porte, et n'épargnez pas le vin plus que le reste.

RUCCELLAI

Pauvre peuple ! Quel badaud on fait de toi !

SIRE MAURICE

Allons, Messieurs, aux voix. Voici vos billets.

VETTORI

Côme est en effet le premier en droit après Alexandre ; c'est son plus proche parent.

2880

ACCIAIUOLI

Quel homme est-ce ? Je le connais fort peu.

CORSI

C'est le meilleur prince du monde.

GUICCIARDINI

Hé, hé, pas tout à fait cela. Si vous disiez le plus diffus et le plus poli des princes, ce serait plus vrai.

2885

SIRE MAURICE

Vos voix, Seigneurs.

RUCCELLAI

Je m'oppose à ce vote formellement, et au nom de tous les citoyens.

VETTORI

Pourquoi ?

(Il montre son billet blanc.)

RUCCELLAI

Il ne faut plus à la République ni princes, ni ducs, ni seigneurs ; voici mon vote.

2890

VETTORI

Votre voix n'est qu'une voix. Nous nous passerons de vous.

RUCCELLAI

Adieu donc ; je m'en lave les mains.

GUICCIARDINI *(courant après lui)*

Eh ! mon Dieu ; Palla, vous êtes trop violent.

(Il sort.)

RUCCELLAI

Laissez-moi ! J'ai soixante-deux ans passés ; ainsi vous ne pouvez pas me faire grand mal désormais.

2895

(Il déplie les billets jetés dans un bonnet.)

NICCOLINI

Vos voix, messieurs ! Il y a unanimité. Le courrier est-il parti pour Trebbio ?

CORSI

Oui, Excellence. Côme sera ici dans la matinée de demain à moins qu'il ne refuse.

VETTORI

Pourquoi refuserait-il ?

2900

NICCOLINI

Ah ! Mon Dieu ! S'il allait refuser, que deviendrions-nous ? Quinze lieues à faire d'ici à Trebbio pour trouver Côme, et autant pour revenir, ce serait une journée de perdue. Nous aurions dû choisir quelqu'un qui fût plus près de nous.

(Ils sortent.)

VETTORI

Que voulez-vous ! Notre vote est fait, et il est probable qu'il acceptera. Tout cela est étourdissant.

2905

SCÈNE II

(À Venise.)

(On frappe à la porte.)

(Entre Lorenzo.)

PHILIPPE *(dans son cabinet)*

J'en étais sûr. - Pierre est en correspondance avec le roi de France ; le voilà à la tête d'une espèce d'armée, et prêt à mettre le bourg à feu et à sang. C'est donc là ce qu'aura fait ce : pauvre nom de Strozzi, qu'on a respecté si longtemps ! il aura produit un rebelle et deux ou trois massacres. Ô ma Louise ! Tu dors en paix sous le gazon ; l'oubli du monde entier est autour de toi comme en toi, au fond de la triste vallée où je t'ai laissée. Entrez.

2910

LORENZO

Philippe, je t'apporte le plus beau joyau de ta couronne.

PHILIPPE

Qu'est-ce que tu jettes là ? Une clef ?

2915

LORENZO

Cette clef ouvre ma chambre, et dans ma chambre est Alexandre de Médicis, mort de la main que voilà.

PHILIPPE

Vraiment ! Vraiment ! Cela est incroyable

LORENZO

Crois-le si tu veux. Tu le sauras par d'autres que par moi.

PHILIPPE *(prenant la clef)*

Alexandre est mort ! Cela est-il possible ?

2920

LORENZO

Que dirais-tu, si les républicains t'offraient d'être duc à sa place ?

PHILIPPE

Je refuserais, mon ami.

LORENZO

Vraiment ! Vraiment ! Cela est incroyable.

PHILIPPE

Pourquoi ? Cela est tout simple pour moi.

LORENZO

Comme pour moi de tuer Alexandre. Pourquoi ne veux-tu pas me croire ?

2925

PHILIPPE

Ô notre nouveau Brutus ! Je te crois et je t'embrasse. La liberté est donc sauvée ! Oui, je te crois, tu es tel que tu me l'as dit. Donne-moi ta main. Le duc est mort ! Ah ! il n'y a pas de haine dans ma joie ; il n'y a que l'amour le plus pur, le plus sacré pour la patrie, j'en prends Dieu à témoin.

2930

LORENZO

Allons, calme-toi ; il n'y a rien de sauvé que moi, qui ai les reins brisés par les chevaux de l'évêque de Marzi.

PHILIPPE

N'as-tu pas averti nos amis ? N'ont-ils pas l'épée à la main à l'heure qu'il est ?

2935

LORENZO

Je les ai avertis ; j'ai frappé à toutes les portes républicaines, avec la constance d'un frère quêteur ; je leur ai dit de frotter leurs épées, qu'Alexandre serait mort quand ils s'éveilleraient. Je pense qu'à l'heure qu'il est ils se sont éveillés plus d'une fois, et rendormis à l'avenant. Mais, en vérité, je ne pense pas autre chose.

2940

PHILIPPE

As-tu averti les Pazzi ? L'as-tu dit à Corsini ?

LORENZO

A tout le monde ; je l'aurais dit, je crois, à la lune, tant j'étais sûr de n'être pas écouté.

PHILIPPE

Comment l'entends-tu ?

LORENZO

J'entends qu'ils ont haussé les épaules, et qu'ils sont retournés à leurs dîners, à leurs cornets et à leurs femmes.

2945

PHILIPPE

Tu ne leur as donc pas expliqué l'affaire ?

LORENZO

Que diantre voulez-vous que j'explique ? Croyez-vous que j'eusse une heure à perdre avec chacun d'eux ? Je leur ai dit « préparez-vous » et j'ai fait mon coup.

2950

PHILIPPE

Et tu crois que les Pazzi ne font rien ? Qu'en sais-tu ? Tu n'as pas de nouvelles depuis ton départ, et il y a plusieurs jours que tu es en route.

LORENZO

Je crois que les Pazzi font quelque chose ; je crois qu'ils font des armes dans leur antichambre, en buvant du vin du Midi de temps à autre, quand ils ont le gosier sec.

2955

PHILIPPE

Tu soutiens ta gageure ; ne m'as-tu pas voulu parier ce que tu me dis là ? Sois tranquille, j'ai meilleure espérance.

LORENZO

Je suis tranquille, plus que je ne puis dire.

PHILIPPE

Pourquoi n'es-tu pas sorti, la tête du duc à la main ? Le peuple t'aurait suivi comme son sauveur et son chef.

2960

LORENZO

J'ai laissé le cerf aux chiens ; qu'ils fassent eux-mêmes la curée.

PHILIPPE

Tu aurais déifié les hommes, si tu ne les méprisais.

LORENZO

Je ne les méprise point, je les connais. Je suis très persuadé qu'il y en a très peu de très méchants, beaucoup de lâches et un grand nombre d'indifférents. Il y en a aussi de féroce comme les habitants de Pistoie, 2965 qui ont trouvé dans cette affaire une petite occasion d'égorger tous leurs chanceliers en plein midi au milieu des rues. J'ai appris cela il n'y a pas une heure.

PHILIPPE

Je suis plein de joie et d'espoir ; le coeur me bat malgré moi.

LORENZO

Tant mieux pour vous. 2970

PHILIPPE

Puisque tu n'en sais rien, pourquoi en parles-tu ainsi ? Assurément tous les hommes ne sont pas capables de grandes choses mais tous sont sensibles aux grandes choses ; n'as-tu l'histoire du monde entier ? Il faut sans doute une étincelle pour allumer une forêt, mais l'étincelle peut sortir d'un caillou, et la forêt prend feu. C'est ainsi que l'éclair d'une seule épée peut illuminer tout un siècle. 2975

LORENZO

Je ne nie pas l'histoire, mais je n'y étais pas.

PHILIPPE

Laisse-moi t'appeler Brutus ! Si je suis un rêveur, laisse-moi ce rêve-là.
Ô mes amis, mes compatriotes ! vous pouvez faire un beau lit de mort
au vieux Strozzi, si vous voulez.

2980

LORENZO

Pourquoi ouvrez-vous la fenêtre ?

PHILIPPE

Ne vois-tu pas sur cette route un courrier qui arrive à franc étrier ? Mon
Brutus ! Mon grand Lorenzo ! La liberté est dans le ciel ! Je la sens, je la
respire.

LORENZO

Philippe ! Philippe ! Point de cela ; fermez votre fenêtre ; toutes ces pa-
roles me font mal.

2985

PHILIPPE

Il me semble qu'il y a un attroupement dans la rue ; un crieur lit une
proclamation. Holà, Jean ! Allez acheter le papier de ce crieur.

LORENZO

Ô Dieu ! Ô Dieu !

PHILIPPE

Tu deviens pâle comme un mort. Qu'as-tu donc !

2990

(Un domestique entre, apportant la proclamation.)

LORENZO

N'as-tu rien entendu ?

PHILIPPE

Non ; lis donc un peu ce papier, qu'on criait dans la rue.

LORENZO (*lisant*)

« À tout homme, noble ou roturier, qui tuera Lorenzo de Médicis, traître à la patrie et assassin de son maître, en quelque lieu et de quelque manière que ce soit, sur toute la surface de l'Italie, il est promis par le conseil des Huit à Florence : 1° quatre mille florins d'or sans aucune retenue ; 2° une rente de cent florins par an, pour lui durant sa vie, et héritiers en ligne directe après sa mort ; 3° la permission d'exercer toutes les magistratures, de posséder tous les bénéfices et privilèges de l'Etat, malgré sa naissance s'il est roturier ; 4° grâce pour toutes ses fautes, passées et futures, ordinaires et extraordinaires. » Signé de la main des Huit. Eh bien, Philippe, vous ne vouliez pas croire tout à l'heure que j'avais tué Alexandre ? Vous voyez bien que je l'ai tué.

2995

3000

(*Ils sortent.*)

PHILIPPE

Silence ! Quelqu'un monte l'escalier. Cache-toi dans cette chambre.

SCÈNE III

Entrent DEUX GENTILSHOMMES.

3005

(*Florence. Une rue.*)

(Le marquis et la marquise passent.)

PREMIER GENTILHOMME

N'est-ce pas le marquis Cibo qui passe là ? Il me semble qu'il donne le bras à sa femme ?

DEUXIÈME GENTILHOMME

Il paraît que ce bon marquis n'est pas d'une nature vindicative. Qui ne sait pas à Florence que sa femme a été la maîtresse du feu duc ?

PREMIER GENTILHOMME

Ils paraissent bien raccommodés. J'ai cru les voir se serrer la main.

3010

DEUXIÈME GENTILHOMME

La perle des maris, en vérité ! Avaler ainsi une couleuvre aussi longue que l'Arno, cela s'appelle avoir l'estomac bon.

PREMIER GENTILHOMME

Je sais que cela fait parler, - cependant je ne te conseillerais pas d'aller lui en parler à lui-même ; il est de la première force à toutes les armes, et les faiseurs de calembours craignent l'odeur de son jardin.

3015

(Ils sortent.)

DEUXIÈME GENTILHOMME

Si c'est un original il n'y a rien à dire.

SCÈNE IV

Entrent PIERRE STROZZI et UN MESSENGER.

(Une auberge.)

PIERRE

Ce sont ses propres paroles ?

LE MESSENGER

Oui, Excellence, les paroles du roi lui-même.

(Le messenger sort.)

(Il sort.)

PIERRE

C'est bon. Le roi de France protégeant la liberté de l'Italie, c'est justement comme un voleur protégeant contre un autre voleur une jolie 3020
femme en voyage. Il la défend jusqu'à ce qu'il la viole. Quoi qu'il en soit, une route s'ouvre devant moi, sur laquelle il y a plus de bons grains que de poussière. Maudit soit ce Lorenzaccio, qui s'avise de devenir quelque choses ! Ma vengeance m'a glissé entre les doigts comme 3025
un oiseau effarouché : je ne puis plus rien imaginer ici qui soit digne de moi. Allons faire une attaque vigoureuse au bourg, et puis laissons là ces femmelettes qui ne pensent qu'au nom de mon père, et qui me toisent toute la journée pour chercher par où je lui ressemble. Je suis né pour autre chose que pour faire un chef de bandits. 3030

SCÈNE V

L'Orfevre et Le Marchand de Soie, assis.

(Une place. - Florence.)

LE MARCHAND DE SOIERIES

Observez bien ce que je dis, faites attention à mes paroles. Le feu duc Alexandre a été tué l'an 1536, qui est bien l'année où nous sommes. Suivez-moi toujours. Il a donc été tué l'an 1536, voilà qui est fait. Il avait vingt-six ans ; remarquez-vous cela ? Mais ce n'est encore rien ; il avait ³⁰³⁵ donc vingt-six ans, bon. Il est mort le 6 du mois ; ah ! Ah ! Saviez-vous ceci ? n'est-ce pas justement le 6 qu'il est mort ? Écoutez maintenant. Il est mort à six heures de la nuit. Qu'en pensez-vous, père Mondella ? voilà de l'extraordinaire, ou je ne m'y connais pas. Il est donc mort à six heures de la nuit. Paix ! Ne dites rien encore. Il avait six blessures. Eh ³⁰⁴⁰ bien ! Cela vous frappe-t-il à présent ? Il avait six blessures, à six heures de la nuit, le 6 du mois, à l'âge de vingt-six ans, l'an 1536. Maintenant, un seul mot : il avait régné six ans.

L'ORFÈVRE

Quel galimatias me faites-vous là, voisin ?

LE MARCHAND DE SOIERIES

Comment ! Comment ! Vous êtes donc absolument incapable de calculer ? Vous ne voyez pas ce qui résulte de ces combinaisons surnaturelles que j'ai l'honneur de vous expliquer ? ³⁰⁴⁵

L'ORFÈVRE

Non, en vérité, je ne vois pas ce qui en résulte.

LE MARCHAND DE SOIERIES

Vous ne le voyez pas ? Est-ce possible, voisin, que vous ne le voyiez pas ?

3050

L'ORFÈVRE

Je ne vois pas qu'il en résulte la moindre des choses. À quoi cela peut-il nous être utile ?

LE MARCHAND DE SOIERIES

Il en résulte que six Six ont concouru à la mort d'Alexandre. Chut ! Ne répétez pas ceci comme venant de moi. Vous savez que je passe pour un homme sage et circonspect ; ne me faites point de tort, au nom de tous les saints ! La chose est plus grave qu'on ne pense, je vous le dis comme à un ami.

3055

L'ORFÈVRE

Allez-vous promener ! Je suis un homme vieux, mais pas encore une vieille femme. Le Côme arrive aujourd'hui, voilà ce qui résulte le plus clairement de notre affaire, il nous est poussé un beau décideur de paroles dans votre nuit de six Six. Ah ! Mort de ma vie ! Cela ne fait-il pas honte ? Mes ouvriers, voisin, les derniers de mes ouvriers, frappaient avec leurs instruments sur les tables, en voyant passer les Huit, et ils leur criaient : « Si vous ne savez ni ne pouvez agir, appelez-nous, qui agirons ».

3060

3065

LE MARCHAND DE SOIERIES

Il n'y a pas que les vôtres qui aient crié ; c'est un vacarme de paroles dans la ville, comme je n'en ai jamais entendu, même par ouï-dire.

L'ORFÈVRE

On demande les boules ; les uns courent après les soldats, les autres après le vin qu'on distribue, et ils s'en remplissent la bouche et la cervelle, afin de perdre le peu de sens commun et de bonnes paroles qui pourraient leur rester.

3070

LE MARCHAND DE SOIERIES

Il y en a qui voulaient rétablir le Conseil, et élire librement un gonfalonier, comme jadis.

L'ORFÈVRE

Il y en a qui voulaient, comme vous dites, mais il n'y en a pas qui aient agi. Tout vieux que je suis, j'ai été au Marché-Neuf, moi, et j'ai reçu dans la jambe un bon coup de hallebarde. Pas une âme n'est venue à mon secours. Les étudiants seuls se sont montrés.

3075

LE MARCHAND DE SOIERIES

Je le crois bien. Savez-vous ce qu'on dit, voisin ? On dit que le providiteur, Roberto Corsini, est allé hier soir à l'assemblée des républicains, au palais Salviati.

3080

L'ORFÈVRE

Rien n'est plus vrai. Il a offert de livrer la forteresse aux amis de la liberté, avec les provisions, les clefs, et tout le reste.

LE MARCHAND DE SOIERIES

Et il l'a fait, voisin ? Est-ce qu'il l'a fait ? C'est une trahison de haute justice.

(Il sort.)

L'ORFÈVRE

Ah bien oui ! On a braillé, bu du vin sucré, et cassé des carreaux ; mais
la proposition de ce brave homme' n'a seulement pas été écoutée. 3085
Comme on n'osait pas faire ce qu'il voulait, on a dit qu'on doutait de
lui, et qu'on le soupçonnait de fausseté dans ses offres. Mille millions de
diables ! Que j'enrage ! Tenez, voilà les courriers de Trebbio qui ar-
rivent ; Côme n'est pas loin d'ici. Bonsoir, voisin, le sang me démange ! 3090
Il faut que j'aille au palais.

*(Il sort. Entre un précepteur avec le petit Salviati, et un autre avec le petit
Strozzi.)*

LE MARCHAND DE SOIERIES

Attendez donc, voisin ; je vais avec vous.

LE PREMIER PRÉCEPTEUR

Sapientissime doctor, comment se porte votre Seigneurie ? Le trésor de
votre précieuse santé est-il dans une assiette régulière, et votre équilibre
se maintient-il convenable, par ces tempêtes où nous voilà ? 3095

LE DEUXIÈME PRÉCEPTEUR

C'est chose grave, Seigneur Docteur, qu'une rencontre aussi érudite et
aussi fleurie que la vôtre, sur cette terre soucieuse et lézardée. Souffrez
que je presse cette main gigantesque, d'où sont sortis les chefs-d'oeuvre
de notre langue. Avouez-le, vous avez fait depuis peu un sonnet.

LE PETIT SALVIATI

Canaille de Strozzi que tu es ! 3100

LE PETIT STROZZI

Ton père a été rossé, Salviati.

LE PREMIER PRÉCEPTEUR

Ce pauvre ébat de notre muse serait-il allé jusqu'à vous, qui êtes homme d'art si consciencieux, si large et si austère ? Des yeux comme les vôtres, qui remuent des horizons si dentelés, si phosphorescents, auraient-ils consenti à s'occuper des fumées peut-être bizarres et osées d'une imagination chatoyante ?

3105

LE DEUXIÈME PRÉCEPTEUR

Oh ! Si vous aimez l'art, et si vous nous aimez, dites-nous, de grâce, votre sonnet. La ville ne s'occupe que de votre sonnet.

LE PREMIER PRÉCEPTEUR

Vous serez peut-être étonné que moi, qui ai commencé par chanter la monarchie en quelque sorte, je semble cette fois chanter la république.

3110

LE PETIT SALVIATI

Ne me donne pas de coups de pied, Strozzi.

LE PETIT STROZZI

Tiens, chien de Salviati, en voilà encore deux.

LE PREMIER PRÉCEPTEUR

Chantons la Liberté, qui refleurit plus âpre... Voici les vers :

LE PETIT SALVIATI

Faites donc finir ce gamin-là, monsieur, c'est un coupe-jarret. Tous les Strozzi sont des coupe-jarrets.

3115

LE DEUXIÈME PRÉCEPTEUR

Allons, petit, tiens-toi tranquille.

LE PETIT STROZZI

Tu y reviens en sournois ? Tiens, canaille, porte cela à ton père, et dis-lui qu'il le mette avec l'estafilade qu'il a reçue de Pierre Strozzi, empoisonneur que tu es ! Vous êtes des empoisonneurs.

(Il le frappe.)

LE PREMIER PRÉCEPTEUR

Veux-tu te taire, polisson !

3120

LE PETIT STROZZI

Aye, aye ! Il m'a frappé.

LE PREMIER PRÉCEPTEUR

Chantons la Liberté, qui refleurit plus âpre Sous des soleils plus mûrs et des cieux plus vermeils.

LE PETIT STROZZI

Aye ! aye ! Il m'a écorché l'oreille.

(Le petit Strozzi rosse le petit Salviati.)

LE DEUXIÈME PRÉCEPTEUR

Vous avez frappé trop fort, mon ami.

3125

LE PREMIER PRÉCEPTEUR

Eh bien ! Qu'est-ce à dire ?

LE DEUXIÈME PRÉCEPTEUR

Continuez, je vous en supplie.

(Les enfants sortent en se battant. Ils les suivent.)

LE PREMIER PRÉCEPTEUR

Avec plaisir, mais ces enfants ne cessent pas de se battre.

SCÈNE VI

Entrent des étudiants et des soldats.

(Florence. Une rue.)

UN ÉTUDIANT

Puisque les grands seigneurs n'ont que des langues, ayons des bras. Ho-
là, les boules ! Les boules ! Citoyens de Florence, ne laissons pas élire un
duc sans voter.

3130

UN SOLDAT

Vous n'aurez pas les boules ; retirez-vous.

(Un grand tumulte.)

L'ÉTUDIANT

Citoyens, venez ici ; on méconnaît vos droits, on insulte le peuple.

LES SOLDATS

Gare ! Retirez-vous.

3135

UN AUTRE ETUDIANT

Nous voulons mourir pour nos droits.

(Il le frappe.)

UN SOLDAT

Meurs donc.

(Il meurt. Les étudiants attaquent les soldats ; ils sortent en se battant.)

L'ÉTUDIANT

Venge-moi, Roberto, et console ma mère.

SCÈNE VII

Philippe ; Lorenzo, tenant une lettre.

(Venise. - Le cabinet de Strozzi.)

LORENZO

Voilà une lettre qui m'apprend que ma mère est morte. Venez donc faire
un tour de promenade, Philippe.

3140

PHILIPPE

Je vous en supplie, mon ami, ne tentez pas la destinée. Vous allez et venez continuellement, comme si cette proclamation de mort n’existait pas.

LORENZO

Au moment où j’allais tuer Clément VII, ma tête a été mise à prix à Rome. Il est naturel qu’elle le soit dans toute l’Italie, aujourd’hui que j’ai tué Alexandre. Si je sortais de l’Italie, je serais bientôt sonné à son de trompe dans toute l’Europe, et à ma mort, le bon Dieu ne manquera pas de faire placarder ma condamnation éternelle dans tous les carrefours de l’immensité.

3145

3150

PHILIPPE

Votre gaieté est triste comme la nuit ; vous n’êtes pas changé, Lorenzo.

LORENZO

Non, en vérité, je porte les mêmes habits, je marche toujours sur mes jambes, et je bâille avec ma bouche ; il n’y a de changé en moi qu’une misère : c’est que je suis plus creux et plus vide qu’une statue de fer-blanc.

3155

PHILIPPE

Partons ensemble ; redevenez un homme. Vous avez beaucoup fait, mais vous êtes jeune.

LORENZO

Je suis plus vieux que le bisaïeul de Saturne ; je vous en prie, venez faire un tour de promenade.

PHILIPPE

Votre esprit se torture dans l'inaction ; c'est là votre malheur. Vous avez
des travers, mon ami. ³¹⁶⁰

LORENZO

J'en conviens ; que les républicains n'aient rien fait à Florence, c'est là
un grand travers de ma part. Qu'une centaine de jeunes étudiants,
braves et déterminés, se soient fait massacrer en vain ; que Côme, un
planteur de choux, ait été élu à l'unanimité, oh ! je l'avoue, je l'avoue, ce
sont là des travers impardonnables, et qui me font le plus grand tort. ³¹⁶⁵

PHILIPPE

Ne raisonnons point sur un événement qui n'est pas achevé.
L'important est de sortir d'Italie ; vous n'avez point encore fini sur la
terre.

LORENZO

J'étais une machine à meurtre, mais à un meurtre seulement. ³¹⁷⁰

PHILIPPE

N'avez-vous pas été heureux autrement que par ce meurtre ? Quand
vous ne devriez faire désormais qu'un honnête homme, pourquoi vou-
driez-vous mourir ?

LORENZO

Je ne puis que vous répéter mes propres paroles : Philippe, j'ai été hon-
nête. Peut-être le redeviendrais-je, sans l'ennui qui me prend. J'aime en-
core le vin et les femmes : c'est assez, il est vrai, pour faire de moi un
débauché, mais ce n'est pas assez pour me donner envie de l'être. Sor-
tons, je vous en prie. ³¹⁷⁵

PHILIPPE

Tu te feras tuer dans toutes ces promenades.

LORENZO

Cela m’amuse de les voir. La récompense est si grosse qu’elle les rend presque courageux. Hier, un grand gaillard à jambes nues m’a suivi un gros quart d’heure au bord de l’eau sans pouvoir se déterminer à m’assommer. Le pauvre homme portait une espèce de couteau long comme une broche, il le regardait d’un air si penaud qu’il me faisait pitié ; c’était peut-être un père de famille qui mourait de faim.

3180

3185

PHILIPPE

Ô Lorenzo ! Lorenzo ! Ton coeur est très malade. C’était sans doute un honnête homme ; pourquoi attribuer à la lâcheté du peuple le respect pour les malheureux ?

(Il sort.)

LORENZO

Attribuez cela à ce que vous voudrez. Je vais faire un tour au Rialto.

(Entre un domestique.)

PHILIPPE *(seul)*

Il faut que je le fasse suivre par quelqu’un de mes gens. Holà ! Jean ! Pippo ! Holà ! Prenez une épée, vous et un autre de vos camarades, et tenez-vous à une distance convenable du seigneur Lorenzo, de manière à pouvoir le secourir si on l’attaque.

3190

(Entre Pippo.)

JEAN

Oui, monseigneur.

PIPPPO

Monseigneur, Lorenzo est mort. Un homme était caché derrière la porte, ³¹⁹⁵
qui l'a frappé par derrière, comme il sortait.

PHILIPPE

Courons vite ! Il n'est peut-être que blessé.

PIPPPO

Ne voyez-vous pas tout ce monde ? Le peuple s'est jeté sur lui. Dieu de
miséricorde ! On le pousse dans la lagune.

(Il sort.)

PHILIPPE

Quelle horreur ! Quelle horreur ! Eh quoi ! Pas même un tombeau ? 3200

SCÈNE VIII

*(Florence. - La grande place. Des tribunes publiques sont remplies de monde.
Des gens du peuple accourent de tous côtés.)*

LE PEUPLE

Vive Médicis ! Il est duc, duc ! il est duc.

LES SOLDATS

Gare, canaille !

LE CARDINAL CIBO *(sur une estrade, à Côme de Médicis)*

Seigneur, vous êtes duc de Florence. Avant de recevoir de mes mains la couronne que le Pape et César m'ont chargé de vous confier, il m'est ordonné de vous faire jurer quatre choses.

3205

COME

Lesquelles, Cardinal ?

LE CARDINAL

Faire la justice sans restriction ; ne jamais rien tenter contre l'autorité de Charles-Quint, venger la mort d'Alexandre, et bien traiter le seigneur Jules et la signora Julia, ses enfants naturels.

COME

Comment faut-il que je prononce ce serment ?

3210

(Il lui présente l'Évangile.)

LE CARDINAL

Sur l'Évangile.

(Ils s'avancent vers le peuple. On entend Côme parler dans l'éloignement.)

COME

Je le jure à Dieu et à vous, Cardinal. Maintenant donnez-moi la main.
« Très nobles et très puissants Seigneurs, Le remerciement que je veux faire à vos très illustres et très gracieuses Seigneuries, pour le bienfait si haut que je leur dois, n'est pas autre que l'engagement qui m'est bien doux, à moi si jeune comme je suis, d'avoir toujours devant les yeux, en même temps que la crainte de Dieu, l'honnêteté et la justice, et le des-

3215

sein de n'offenser personne, ni dans les biens ni dans l'honneur, et, quant au gouvernement des affaires, de ne jamais m'écarter du conseil du jugement des très prudentes et très judicieuses Seigneuries auxquelles je m'offre en tout, et recommande bien dévotement. »

3220